MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

SOUS LA DIRECTION DE M. GEORGE FOUCART

TOME VINGT-NEUVIÈME





LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1917

MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

TOME VINGT-NEUVIÈME

MAX VAN BERCHEM

MATÉRIAUX
POUR UN
CORPUS INSCRIPTIONUM
ARABICARUM

TROISIÈME PARTIE
ASIE MINEURE

TOME PREMIER. — SIWAS, DIWRIGI

PAR

MM. MAX VAN BERCHEM ET HALIL EDHEM.

PRÉFACE.

Voilà plusieurs années que je songeais à étendre mes recherches à l'Asie Mineure, où l'on a signalé, depuis longtemps, un grand nombre de monuments et d'inscriptions de l'époque musulmane. L'opportunité de ce projet m'a été pleinement démontrée par quelques ouvrages récents, qui m'ont révélé toute l'importance de ces monuments pour l'étude de l'art oriental au moyen âge et pour l'histoire des dynasties musulmanes anatoliennes. Dès lors, j'étais résolu à consacrer une partie du Corpus *à l'Asie Mineure. Mais pour entreprendre une œuvre aussi considérable, il fallait un savant préparé, par sa situation, par ses études et par sa résidence, à recueillir sur place, à loisir et avec méthode, des matériaux de premier choix.* M. Halil Edhem, *directeur adjoint aux Musées ottomans de Constantinople, a bien voulu se charger d'un travail pour lequel il était admirablement désigné; qu'il reçoive ici l'expression de ma vive gratitude. C'est à lui que je dois, avec la réalisation d'un vœu qui m'était cher, la plupart des matériaux publiés ici : copies, notes, photographies, estampages, plans, dessins et documents littéraires. Je me suis borné à les classer, à vérifier les textes, à compléter les commentaires et à rédiger le travail issu de notre étroite collaboration.*

M. É. Chassinat a bien voulu couronner nos efforts en acceptant, pour les Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale, *cette troisième partie du* Corpus, *qui doit être consacrée tout entière à l'Asie Mineure. Les auteurs sont heureux de lui exprimer publiquement leur gratitude pour un témoignage de confiance qu'ils s'efforceront de justifier.*

Max van Berchem.

A

INTRODUCTION.

Plan de l'ouvrage. — Nous nous sommes inspirés du plan général exposé dans la première partie du *Corpus*, en nous attachant surtout à l'épigraphie et à l'histoire générale. Bien que nos matériaux renferment des documents précieux pour l'histoire des monuments eux-mêmes, nous n'avons pas entrepris méthodiquement une étude qui doit trouver place ailleurs[1]. Nous nous sommes bornés à toucher, en passant, à quelques-uns des problèmes soulevés par le plan des édifices, dans leurs rapports avec les institutions musulmanes, par les méthodes de construction, les matériaux et les styles, considérés à un point de vue historique général. D'autre part, nous avons fourni à M. Strzygowski des copies de nos documents, pour ses études spéciales sur l'histoire de l'art.

Copie des textes. — Les inscriptions ont été copiées sur place par l'un de nous; le plus grand nombre a été collationné sur les photographies et les estampages. En ce qui concerne les inscriptions déjà publiées, nous ne relevons nos variantes aux éditions précédentes que lorsqu'il y a lieu de justifier nos leçons ou d'insister sur un détail important. Les inscriptions modernes et les épitaphes des mausolées obscurs et des cimetières publics n'ont pas été relevées systématiquement. Signalons dès maintenant ce fait curieux qu'à l'époque seldjoukide, toutes les inscriptions officielles sont rédigées en arabe.



[1] Voir *C. I. A.*, I, p. 3.

Le persan n'apparaît que timidement, dans quelques épitaphes, textes purement littéraires ou poétiques (nos 3 et 26); quant au turc, l'épigraphie l'ignore complètement. Plus tard, sous les Ottomans, ces deux dernières langues s'emparent de l'épigraphie funéraire et s'introduisent aussi dans l'épigraphie officielle (n° 7), mais sans chasser l'arabe. Un chroniqueur inédit des Seldjoukides prétend qu'au XIIIe siècle, le célèbre vizir Fakhr al-dîn ʿAlî, dont il sera question plus loin, ignorant l'arabe, se faisait traduire les documents de chancellerie en persan et ce fait est mis en doute par le savant auquel nous devons la connaissance de ce passage[1]. Il faut avouer que l'épigraphie seldjoukide lui donne une singulière vraisemblance.

Classement des textes. — Dans un pays très vaste, d'accès difficile et pauvre en voies de communication rapides, la collecte est forcément subordonnée au hasard des voyages. Il ne pouvait être question de classer d'avance toute l'Asie Mineure, ni par ordre chronologique des textes, ni par secteurs géographiques, ni par ordre alphabétique des noms de lieu. Nous publierons les villes ou les districts à mesure que les recherches y seront achevées. Chaque localité forme un chapitre à part, dont les matériaux sont classés dans l'ordre chronologique des inscriptions, subordonné à celui des monuments[2].

[1] Voir Barthold, *Sur quelques manuscrits orientaux*, etc. (en russe), dans les *Zapiski* ou *Mémoires de la section orientale de la Société archéologique russe*, XVIII, p. 0129, note 2; cf. p. 0132, 0133.

[2] C'est-à-dire que dans chaque chapitre, ce sont les monuments qui sont classés dans l'ordre chronologique déterminé par la date de leur fondation, ou par celle de leur plus ancienne inscription. A leur tour, les inscriptions d'un même édifice sont classées dans l'ordre chronologique; voir *C. I. A.*, I, p. 5. Les inscriptions non datées sont classées, autant que possible, à la suite des inscriptions datées contemporaines; les monuments non datés sont classés de même ou signalés à la fin du chapitre.

Ceux-ci sont désignés sous le nom de leur fondateur, pour autant qu'il figure dans les inscriptions, suivi du nom moderne et populaire entre parenthèses.

Indications complémentaires. — Elles sont les mêmes que dans la première partie du *Corpus*, mais plus sommaires[1]. Un grand nombre d'inscriptions sont sculptées sur des bandeaux dont il eût été fort difficile de mesurer la longueur exacte; d'ailleurs, quand les relevés ont été commencés, ils n'étaient point encore destinés au *Corpus*. Nombre d'indications touchant les dimensions des textes, la grandeur et le style des caractères, ont été fournies, après coup, par les photographies et les estampages. Celles relatives à l'état de conservation des textes sont aussi les mêmes que dans la première partie du *Corpus*. En général, les inscriptions anatoliennes sont mieux conservées que les égyptiennes, soit que la pierre en soit plus dure, soit qu'elles n'aient pas subi l'affreux badigeonnage qui a défiguré longtemps les monuments du Caire.

Traductions, commentaires, inscriptions coraniques. — Tous les textes historiques sont traduits *in extenso*. Les bénédictions, les prières et les inscriptions coraniques sont données en texte seul, ou simplement signalées à la suite des textes historiques[2].

Dans les commentaires, nous nous sommes bornés à l'essentiel. Les inscriptions d'Asie Mineure renferment surtout des noms propres, des titres et des dates. On y trouve peu de ces actes de fondation et

[1] Voir *C. I. A.*, I, p. 7 et suiv.

[2] Comme dans la première partie du *Corpus*, nous citons le Coran d'après l'édition Flügel, mais en plaçant à la suite, entre parenthèses, quand ils ne correspondent pas aux numéros des versets de cette édition, ceux du *Tafsîr al-mawâkib* d'Ismaʿîl Farrukh Efendi, éd. Constantinople, 1286 H.

de ces décrets d'abolition d'impôts dont l'analyse est une des tâches les plus ardues de l'épigraphie syro-égyptienne; la titulature elle-même y est assez simple. D'autre part, les auteurs sont loin de fournir ici les inépuisables ressources de la littérature syro-égyptienne. Ils sont plus rares, plus insuffisants, souvent très brefs ou contradictoires, enfin beaucoup moins accessibles. Les documents diplomatiques font presque entièrement défaut et la numismatique est encore pleine de lacunes et d'obscurités. Aussi la méthode comparative, largement appliquée dans la première partie du *Corpus*, occupe-t-elle ici une place plus modeste. En revanche, nous publierons, pour l'histoire des dynasties peu connues, quelques matériaux inédits qui ne sont pas en relation directe avec les inscriptions.

Transcription. — Comme dans la première partie du *Corpus*, et pour les mêmes motifs, le principe d'une transcription graphique des caractères a été préféré à celui d'une notation phonétique des éléments du langage. Le système adopté pour l'Égypte a été quelque peu modifié, en raison des éléments fournis par les langues turque et persane, et en vue d'une méthode plus internationale. D'autre part, nous avons dû faire des concessions au principe phonétique, soit pour les noms de lieu, soit pour certains mots et noms propres, turcs pour la plupart, dont l'orthographe n'est pas fixée rigoureusement. En règle générale, nous avons adopté : pour les mots et les noms propres arabes, un système graphique basé sur l'orthographe arabe; pour les mots et les noms propres non arabes, un système graphique moins rigoureux; pour quelques noms de personnes vivantes et les noms de lieu les plus connus, une transcription libre. Afin d'éviter tout malentendu, nous donnons parfois deux

formes d'un même mot. Voici le tableau qui résulte de ces inévitables compromis :

ب = b, ت = t, ث = th, ج = dj, چ = tsh, ح = ḥ, خ = kh, د = d, ذ = dh, ر = r, ز = z, س = s, ش = sh, ص = ṣ, ض = ḍ, ط = ṭ, ظ = ẓ, ع = ʿ, غ = gh, ف = f, ق = q, ك = k, g (*ʿadjamî*) ou ñ (*ṣaghîr*), ل = l, م = m, ن = n, ه = h, ة = t (féminins arabes à l'état construit), و = w, ى = y, َ = a ou e (persan), ِ = i, ُ = u ou o (persan), ا et ىَ = â, ىِ = î, وُ = û, وَ = au (aw), ىَ = ai (ay), ا, و ou ى avec *hamzah* = ʾ.

L'article arabe n'a été maintenu que dans quelques cas particuliers et transcrit uniformément *al*, sans tenir compte de l'assimilation aux lettres solaires, puisque l'orthographe arabe n'en tient pas compte.

Dans les mots proprement turcs (sauf dans les noms rendus librement), les voyelles ont été transcrites phonétiquement, d'après la division habituelle en *fortes* (a, y, o, u) et *faibles* (e, i, ö, ü), sans tenir compte de l'orthographe ni de la quantité[1]. En revanche, tous les mots arabes employés en turc ont été transcrits d'après l'orthographe arabe; en voulant appliquer à ces mots un système phonétique, nous serions tombés dans les plus étranges contradictions. Ainsi, nous transcrivons toujours *djâmiʿ*, *madrasah*, *ʿAlâʾ al-dîn*, *Muḥammad*, etc., quelle que soit la provenance de ces mots. Enfin nous rendons librement les mots arabes employés couramment en français, tels que *sultan*, et les noms de dynastie à terminaison gréco-latine; ainsi, *Mengoudjékides*, à côté de *Mengudjek*.

[1] A ce point de vue, une exception a été faite pour les noms propres turcs figurant dans la première partie du *Corpus*, où ces noms ont été compris dans le système général de la transcription des noms arabes. Ainsi, nous continuons à transcrire *Qâyt-bây*, *Qânṣûh*, etc., en marquant par des circonflexes les longues, réelles ou apparentes, qui résultent de l'orthographe arabe, pour ne pas introduire une nouvelle transcription de ces noms, d'ailleurs peu nombreux.

ABRÉVIATIONS. — Voici la liste des principales abréviations par lettres initiales :

C.	*Coran* (sur les citations, voir plus haut, p. v, note 2).
C. I. A.	*Matériaux pour un Corpus inscriptionum arabicarum* (les chiffres romains désignent les *parties* de cet ouvrage).
C. B. M.	*Catalogue of Oriental coins in the British Museum.*
C. M. O.	*Catalogue des monnaies du Musée ottoman* (en turc).
I. M. E.	*Inventaire des monnaies musulmanes de l'Ermitage* (en russe).
J. A.	*Journal asiatique.*
J. S.	*Journal des savants.*
J. R. A. S.	*Journal of the Royal Asiatic Society.*
R. O. L.	*Revue de l'Orient latin.*
Z. D. M. G.	*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft.*
Z. D. P. V. (*M. N.*).	*Zeitschrift des deutschen Palaestina-Vereins* (*Mittheilungen und Nachrichten*).
W. Z. K. M.	*Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes.*
. . . بسمله.	بسم الله الرحمن الرحيم.

PLANCHES ET FIGURES. — L'illustration de ce volume a été fournie par des clichés et des estampages faits par l'un de nous, subsidiairement, par des photographies de MM. Berggren à Constantinople, Dildilian à Merzifoun, Enkababian à Siwas, Solakian à Konia, etc.

M. le Major Hasan Djaʿfar, à Siwas, nous a aidé à lever les plans des monuments de Siwas et de Diwrigi. Nous devons à M. Khouloussi, directeur de l'Instruction publique à Konia, plusieurs estampages et des indications fort utiles sur les monuments de cette ville, et à M. Rizo, ingénieur municipal à Konia, des plans de ces derniers. M. A. Tewhid, le savant numismate de Constantinople, nous a signalé plusieurs inscriptions importantes et n'a cessé de nous fournir des renseignements précieux sur l'histoire musulmane de l'Asie Mineure. Nous nous faisons un devoir et un plaisir de les remercier publiquement de leur obligeance.

TROISIÈME PARTIE.

ASIE MINEURE.

PREMIÈRE SECTION.

SIWAS, DIWRIGI, TEKKEH.

SIWAS.

EMPLACEMENT. — On admet généralement que Siwas occupe l'emplacement de l'antique Sébaste. D'après une tradition locale, celle-ci doit être cherchée vers le petit village de Ghawraz (غوراز), à trois heures à l'est de Siwas, au delà du beau pont de Boghaz-köprü[1]. Mais nous n'avons trouvé, dans ce village, que des restes insignifiants de l'époque byzantine et tant qu'on n'aura pas fourni la preuve d'un déplacement aussi considérable, il est permis de croire que Siwas occupe le site même de Sébaste, bien que la ville moderne ne renferme pas de ruines antiques[2]. Quoi qu'il en soit, Sébaste ne joue aucun rôle dans cette étude,

[1] Voir le *Sâlnâmeh*, annuaire officiel de la province de Siwas (Siwas, 1321 H.), p. 195. CUINET, *Turquie d'Asie*, I, p. 669, place ce village à huit kilomètres à l'est de Siwas; il faut lire «environ vingt», d'après la grande carte de R. Kiepert, feuille B v, Sivas; cf. Marco Polo, éd. Yule-Cordier, I, p. 44 en bas, où ce chiffre est rendu par «about 6 miles». Le pont de Boghaz-köprü, à six arches, sur le Qyzyl-yrmaq à l'est de Siwas (pl. VII), celui d'Egri-köprü, à dix-huit arches, qui traverse le même fleuve à trois kilomètres au sud de Siwas, sur la route de Bagdad (pl. VII), et celui à dix arches qui traverse le Yyldyz-yrmaq à l'ouest de Siwas, figuré dans CUMONT, *Voyage dans le Pont*, p. 216, sont tous les trois, dans leur état actuel, des constructions médiévales. Ce fait ressort de leur architecture et de leur ressemblance avec le grand pont du Tigre à Amid, qu'une inscription permet d'attribuer au XIe siècle; voir VAN BERCHEM et STRZYGOWSKI, *Amida*, n° 13. Nous n'avons pas relevé d'inscription sur les deux premiers; en revanche, CUMONT, *loc. cit.*, en signale une (turque?) sur le pont du Yyldyz-yrmaq.

[2] Voir les sources citées dans RITTER, *Erdkunde*, XVIII, p. 252 et suiv.; V. DE SAINT-MARTIN, *Asie Mineure*, II, p. 572, et en dernier lieu, dans CUMONT, *op. cit.*, p. 217 et suiv.; voir aussi VAN LENNEP, *Travels in . . . Asia Minor*, II, p. 57.

puisque les plus anciens monuments musulmans de Siwas ne remontent pas au delà du début du XIIIe siècle[1].

Topographie. — Au nord du Qyzyl-yrmaq, à quelque distance de sa rive droite, Siwas couvre une plaine arrosée par plusieurs affluents de ce fleuve (voir le plan[2], pl. I). L'un d'eux, le Mysmyl-yrmaq, traverse la partie orientale de la ville. Les monuments sont dispersés dans plusieurs quartiers. Trois des plus remarquables, la Shifâ'iyyah (p. 5), la Tshifteh minâreh (p. 31) et la Brûdjiyyah (p. 26), bordent une rue ancienne, dirigée du nord au sud, que nous appellerons la rue des Madrasah (pl. VIII). C'est là que s'élevait la citadelle inférieure (p. 13), entièrement détruite aujourd'hui. Au sud-ouest de cette rue se dresse le monticule de Ṭopraq-tepeh, dont le sommet, à près de 40 mètres au-dessus de la ville, porte une tour à horloge (pl. XIV). Cette colline servait d'assiette à la citadelle supérieure (p. 13), dont il ne reste que des vestiges. A son pied, vers l'est, s'élève la belle Gök madrasah (p. 18). Plus loin, vers le sud-ouest, des deux côtés de la route de Césarée, se trouvent les mausolées de Qâḍî Burhân (p. 49) et de Shaḥnah künbedi (p. 17). La grande Mosquée (p. 3) est à l'est de la rue des Madrasah, dans le centre de la ville; le mausolée de Güdük minâreh (p. 39) est plus au nord-est. A l'est du Mysmyl-yrmaq s'élève le monticule rocheux qui porte à son sommet le mausolée de ʿAbd al-Wahhâb Ghâzî (p. 52) et sur son flanc sud, le tombeau de ʿAbd al-Wahhâb Râḥati (p. 38). Entre ce monticule et le Mysmyl-yrmaq, on trouvera la Dâr al-râḥah (p. 36).

Histoire. — La première conquête musulmane de Sébaste se rattache au nom de Djaʿfar Baṭṭâl, dit Sîdi Ghâzî, le héros légendaire de l'Asie Mineure[3]. La véritable histoire de Siwas ne commence qu'avec les Danishmendides; encore

(1) A part la grande Mosquée, qui paraît être plus ancienne; voir plus loin, p. 4.

(2) Ce plan nous a été fourni par Reshid Akif Pasha, ex-gouverneur général du vilayet de Siwas; on y trouvera tous les monuments énumérés ci-après.

(3) Voir Hazârfenn, dans Mordtmann, *Die Dynastie der Danischmende*, *Z. D. M. G.*, XXX, p. 468 et suiv.; Casanova, *Numismatique des Danichmendites*, tirage à part de la *Revue num.*, 1894 à 1896. D'après ʿAlî, *Mirqât al-djihâd*, une des sources de Hazârfenn, Sîdi Ghâzî aurait bâti une mosquée à Siwas; mais peu après, le prince chrétien de Tokat aurait repris la ville et détruit la mosquée. Sîdi Ghâzî repose dans la ville qui porte son nom, au sud-est d'Eski-shehr; son tombeau est un lieu de pèlerinage célèbre. Sur les monuments de cette ville, dont nous publierons ailleurs les inscriptions, voir les sources citées dans Ritter, *Erdkunde*, XVIII, p. 631 et suiv.; Barth et Mordtmann, *Reise von Trapezunt nach Skutari*, dans *Petermann's Mittheilungen*, Ergänzungsheft 1860, III, p. 88 et suiv.

est-elle entourée d'obscurités. Le chef de cette petite dynastie turcomane, qui joue, derrière les Seldjoukides, un rôle important dans l'histoire des premières croisades, Malik Dânishmend, que la tradition rattache à Sîdi Ghâzî par des liens de famille, fonda vers le milieu du Ve (XIe) siècle, en Cappadoce et dans le Pont, un royaume dont Siwas fut la capitale et que ses descendants gardèrent un peu plus d'un siècle, en le disputant aux Seldjoukides et en se l'arrachant entre eux. Le sultan Qylydj-arslan II réussit à s'emparer des domaines du Danishmendide Dhu l-nûn; mais l'atabek de Syrie Nûr al-dîn, le célèbre Noradin des croisades, intervint en faveur du second. En 569 (1174), après la mort de son protecteur, Dhu l-nûn fut dépouillé de nouveau par son puissant voisin[1]. Lorsque Qylydj-arslan partagea ses États entre ses fils, Siwas échut à Quṭb al-dîn Malik Shâh[2]. Après diverses vicissitudes qu'il est permis d'ignorer ici, puisque l'épigraphie n'apporte, sur ce point, aucune lumière à l'obscurité des chroniques, Siwas fut possédée, apparemment dès le début de son règne[3], par Kaikâwus Ier, aux mains duquel on la trouvera tout à l'heure.

GRANDE MOSQUÉE (DJÂMIʿ KABÎR). V^e OU VIe SIÈCLE H.

Vers le centre de la ville, à l'est de la rue des Madrasah (plan, pl. I, n° 8). Ce vaste édifice, sur plan rectangulaire (pl. II), est compris dans quatre murs en moellons, crépis au plâtre et doublés çà et là de quelques contreforts grossiers.

(1) Sur les Danishmendides et la prise de Sébaste, voir les sources étudiées par Mordtmann et Casanova, *loc. cit.*, et A. Tewhid, *C. M. O.*, IV, p. 82 et suiv., qui cite, comme sources principales pour le début de la dynastie, Hazârfenn et Michel le Syrien. Nous avons déjà dit qu'une des sources de Hazârfenn est ʿÂlî; quant à Michel, voir maintenant la traduction Chabot, III, p. 173 et *passim*; cf. Matthieu d'Édesse, trad. Dulaurier, p. VII; Dulaurier, *Chronologie arménienne*, p. 295; Ḥâdji Khalfah, *Djihân-numâ*, éd. Constantinople, 1145 H., p. 629; Munadjdjim Bashy, *Ṣaḥâ'if al-akhbâr*, éd. Constantinople, II, p. 575, etc. Pour les événements rappelés ci-dessus, voir Michel, III, p. 349 et suiv., et dans *Hist. arm. des crois.*, I, p. 374 et suiv.; Ibn al-Athîr, éd. Tornberg, XI, p. 257 et suiv.; Abu l-faradj, trad. Bruns, p. 376 et suiv.; Ḥamdallâh Mustaufî, trad. Gantin, I, p. 341; de Hammer, *Empire ottoman*, trad. Hellert, I, p. 29; Mordtmann, *op. cit.*, p. 484 et suiv.; Huart, *Épigraphie arabe d'Asie Mineure*, p. 52 et suiv.; Casanova, *op. cit.*, p. 44; Lane-Poole, *Mohammadan dynasties*, trad. russe de Barthold, p. 129, note 1.

(2) Voir Ibn al-Athîr, XII, p. 50, 58; Ibn Bîbî, dans Houtsma, *Recueil de textes... seldjoucides*, III, p. 11; IV, p. 5; trad. Schefer, *Abrégé du Seldjouq namèh*, p. 13; Abu l-fidâ', éd. Constantinople, III, p. 88; Ibn Khaldûn, éd. Boulaq, V, p. 167; de Hammer, *op. cit.*, I, p. 367 et tableau généalogique à la fin du volume (d'après Djanâbi et Nashri); Huart, *op. cit.*, p. 55.

(3) D'après Huart, *op. cit.*, p. 17 et suiv.

Percés de fenêtres[1] à arc brisé, ces murs sont dépourvus de toute architecture (pl. X). A l'intérieur, une forêt de gros piliers en pierre de taille délimitent des nefs parallèles, en portant des arcs brisés dont les tympans, également en pierre, soutiennent les poutres du plafond, que recouvre un toit en terre battue.

Ce plan est celui de la plupart des grandes Mosquées, dans tous les pays musulmans, notamment de celles qui remontent aux premiers siècles de l'Islam et qui furent bâties à l'imitation des premières Mosquées de l'Égypte, de la Syrie et de la Mésopotamie. A défaut de tout indice précis fourni par l'épigraphie ou par le style de l'édifice, ce plan trahit donc une origine ancienne. La tradition locale en rapporte la construction à Kaiqubâd Ier; le voyageur Ewliya l'attribue à Qylydj-arslan, mais sans dire précisément auquel des sultans de ce nom[2]. Ces vagues attributions à la dynastie seldjoukide, représentée par ses deux noms les plus célèbres, n'ont guère de valeur quand elles ne s'appuient pas sur un texte positif. Quoi qu'il en soit, la grande Mosquée paraît être le monument religieux le plus ancien de Siwas, à en juger par son plan classique, son style primitif, sa situation centrale et sa fonction de Mosquée cathédrale[3].

A l'angle sud-est de l'édifice, à l'extérieur, s'élève un haut minaret M en briques, fait d'un long fût cylindrique; il s'appuie sur un socle octogone et se termine par une galerie à encorbellement, couronnée en éteignoir. A mi-hauteur du fût court un bandeau en briques émaillées, portant une inscription en coufique décoratif tressé (pl. IX et X)[4]. Que ce minaret soit contemporain de l'édifice ou non, il est d'un style ancien et paraît remonter au XIIe siècle, à part sa lanterne, dont l'aspect est moderne.

A cette Mosquée se rattache un souvenir de l'histoire ottomane. Durant

(1) On en compte six dans le mur nord, huit dans le mur sud et quatre dans chacun des murs est et ouest; en tout, vingt-deux. Ces fenêtres et ces contreforts, qu'on voit sur la planche X, ne figurent pas dans le plan, pl. II, qui n'a pas été fait sur place, mais dessiné d'après des relevés envoyés de Siwas. Les données générales en sont exactes; en revanche, nous croyons nous souvenir que la porte P et la niche N sont dans le petit axe de l'édifice.

(2) Ewliya Tshelebi, *Siyâḥet-nâmeh*, éd. Constantinople, 1314 H., III, p. 201 : «La grande Mosquée est située dans la ville basse, près du bazar. C'est une ancienne mosquée, mesurant deux cents pas en longueur et en largeur. Elle a été bâtie par le sultan Qylydj-arslan et possède un seul minaret. Le toit en est couvert de terre; mais j'ignore le nombre des colonnes sur lesquelles il repose.»

(3) D'après une autre tradition, la grande Mosquée serait une ancienne église arménienne; voir Cuinet, *Turquie d'Asie*, I, p. 666. C'est peut-être la première mosquée de Siwas, celle qui fut bâtie par Sîdi Ghâzî et restaurée plus tard par Malik Dânishmend, d'après ʿAlî, *loc. cit.* Il serait important d'y chercher des vestiges préislamiques permettant de rattacher Siwas à Sébaste.

(4) Sur la photographie de la planche X, où l'on voit une partie de l'inscription, nous ne pouvons déchiffrer que le nom d'Allâh; en tout cas, ce texte n'est pas historique.

l'interrègne qui suivit la mort de Timur, un brigand du nom de Mezid Beg s'était emparé de Siwas. Cerné par Bâyazîd Pasha, le vizir du sultan Muḥammad Ier, il se réfugia dans la Mosquée appelée Sulṭân djâmiʿ, que la tradition locale identifie avec la grande Mosquée, et se défendit du haut de son minaret. Forcé de se rendre, il obtint sa grâce et le sultan lui confia le vilayet de Siwas. Plus tard, il fut général dans l'armée ottomane et périt en 1442, au cours des guerres de la Porte contre Hunyadi[1].

HÔPITAL DU SULTAN KAIKÂWUS Ier (SHIFÂ'IYYAH). 614 À 617 H.

Dans la rue des Madrasah, côté est (plan, pl. I, n° 6, et pl. VIII). Cet édifice forme un rectangle dont le petit côté ouest borde la rue (pl. III). Au milieu s'élève un portail, en saillie sur la façade et richement décoré, dans lequel se creuse une baie couronnée d'alvéoles (pl. XI et XII). Au fond de la baie s'ouvre une porte en plein cintre, aujourd'hui murée aux trois quarts, qui donne accès, par un long vestibule V flanqué de trois chambres de chaque côté, dans une cour rectangulaire (pl. XIV). Les deux longs côtés nord et sud de la cour sont bordés par un portique sur cinq arcades, derrière lequel s'étend une rangée de cellules. Les deux cellules centrales, situées dans le petit axe de l'édifice, sont un peu plus grandes que les autres. Celle du côté sud est surmontée d'un tambour octogone, d'environ 2 mètres de hauteur, qui porte une coupole couverte d'un toit conique (pl. XI); elle renferme le mausolée M du fondateur. Celle du côté nord a conservé les restes d'une superbe décoration en briques émaillées.

Au fond de la cour, au milieu du petit côté est, s'ouvre le liwan principal L[2], sous un vaste berceau flanqué de deux chambres allongées. Dans son mur de fond se creuse une niche N, alors qu'une autre niche N', ménagée dans la paroi latérale au sud, indique la vraie qiblah, c'est-à-dire la direction de la Mecque pour Siwas[3].

(1) Voir Saʿd al-Dîn, *Tâdj al-tawârîkh*, éd. Constantinople, p. 202 et suiv.; ʿAlî, *Kunh al-akhbâr*, éd. Constantinople, V, p. 150 (sur cet ouvrage, voir *J. A.*, 1re série, I, p. 142); de Hammer, *op. cit.*, II, p. 127, 295 et *passim*.

(2) Sur le sens de ce mot, voir *C. I. A.*, I, index à *îwân*. En Asie Mineure, on emploie plutôt la forme persane *eiwân*, sans l'article arabe. Nous conservons ici la forme arabe *liwan*, mais en transcription libre, parce que ce mot a passé dans la langue française; voir, par exemple, Saladin, *Manuel d'archéologie musulmane*, passim.

(3) Il semble donc qu'il y a ici deux miḥrâb, mais que le premier, situé dans le grand axe de l'édifice, n'a qu'une fonction architectonique, le second remplissant seul le rôle religieux de qiblah. Cette curieuse disposition se retrouvait-elle dans les autres monuments de Siwas orientés comme

1

Texte de fondation. 614 H. — Bandeau dans la baie du portail (pl. XII), au-dessus de la porte d'entrée (B) et des deux niches latérales (A et C). Une ligne en naskhi ayyoubide [1], couverte récemment d'une couche de peinture foncée; grands caractères, quelques points et signes. Publiée dans Huart, n° 61; Grenard, n° 2 [2]; *Sâlnâmeh*, éd. citée, p. 206.

(A) أمر بعمارة هذه الدار (*sic*) الصحّة السلطان برضاى الله [3] (B) الغالب
بأمر الله [4] عزّ الدنيا والدين ركن الإسلام والمسلمين سلطان البرّ والبحر

la Shifâ'iyyah? Nous ne pouvons le dire, les liwans principaux de ces monuments ayant presque entièrement disparu. Sur la qiblah dans les mosquées du Caire, voir *C. I. A.*, I, p. 7, note 1; dans celles qui ne sont pas exactement orientées vers la Mecque, la niche pratiquée dans le mur oriental est parfois déviée vers l'est-sud-est.

(1) Le type arrondi ou naskhi des inscriptions historiques de l'époque seldjoukide offre deux principales variétés de style. La première se distingue par des caractères réguliers, aux traits larges et fermes, qui rappellent ceux des inscriptions contemporaines en Syrie; c'est celle que nous appelons *ayyoubide*. La seconde est caractérisée par des lettres plus irrégulières, plus serrées, souvent enchevêtrées, avec des corps plus petits et des hampes plus allongées; nous la nommons *seldjoukide*, parce qu'elle paraît être propre à certains monuments de cette dynastie. Cette distinction n'intéresse pas seulement la paléographie; elle est importante pour l'histoire de l'art. Ainsi que nous le montrerons dans le chapitre de Konia, la première variété se rencontre sur des monuments dont le style est apparenté à celui des monuments contemporains en Syrie, alors que la seconde se trouve sur des édifices dont le style trahit des éléments d'origine orientale (arménienne ou caucasienne). Nous tenterons, d'autre part, d'établir un rapport entre ces deux courants et l'origine des architectes qui ont signé les monuments seldjoukides; cf. plus loin, p. 21, note 4.

(2) Nous désignons ainsi les éditions de Huart, *op. cit.*, et de Grenard, dans *J. A.*, 9e série, XVI, p. 451 et suiv.; voir aussi dans de Cholet, *Arménie, Kurdistan et Mésopotamie*, p. 93, note 1, une traduction médiocre de ce texte.

(3) Leçon certaine, au lieu de ظلّ الله في العالم dans les éditions précédentes; cette formule rappelle notre «roi par la grâce de Dieu». Sur رضاى pour رضاء en épigraphie, voir *C. I. A.*, I, p. 198; ici, le ى final est bien distinct.

(4) La leçon أدام الله أيّامه des éditions précédentes est inadmissible, car les eulogies sont toujours placées à la fin du protocole et non devant les titres composés. Bien que le *ghain* du mot *ghâlib* soit fruste, notre leçon est certaine, Kaikâwus Ier étant le seul Seldjoukide qui porte le titre *sulṭân* suivi de l'épithète *ghâlib;* voir son inscription à Konia, Huart, n° 25, et ses monnaies dans Lane-Poole, *C. B. M.*, III, nos 112 et suiv.; Ghâlib Edhem, *Essai de numismatique seldjoukide*, nos 18 et suiv.; A. Tewhid, *C. M. O.*, IV, nos 190 et suiv.; cf. Ibn Bîbî, dans Houtsma, *Recueil*, IV, p. 45. Quant aux deux inscriptions Huart, nos 11 et 13, M. Houtsma, dans *W. Z. K. M.*, X, p. 296, a montré qu'elles appartiennent à Kaikâwus II; un nouveau fait en faveur de son opinion, c'est qu'elles ont toutes les deux le titre *sulṭân aʿẓam* (et non *ghâlib*).

تاج آل سلجق (*sic*) أبو (C) الفتح كيكاوس بن كيخسرو برهان أمير المؤمنين فى
تأريخ سنة أربعة عشر (و) ستّمائة.

A ordonné la construction de cette maison de santé [1] le sultan par la faveur d'Allâh, le vainqueur par l'ordre d'Allâh, ʿIzz al-dunyâ wal-dîn, le pilier de l'Islam et des musulmans, le sultan de la terre et de la mer, la couronne de la maison de Saldjuq, Abu l-fatḥ Kaikâwus, fils de Kaikhusrau, la preuve de l'émir des croyants. A la date de l'année 614 (1217-1218).

Les registres cadastraux nous apprennent que l'hôpital de Kaikâwus, étant tombé en ruine, fut restauré et transformé en madrasah l'année 1182 (1768-1769) [2].

Mausolée du fondateur. — Dans la cour, sous l'arcade centrale du portique sud, s'élève la façade du mausolée M de Kaikâwus, richement décorée d'entrelacs et d'inscriptions en briques émaillées, sur fond blanc (pl. XIII). Au centre s'ouvre une petite porte, flanquée de deux fenêtres garnies d'une grille de bois à dessins géométriques [3].

(1) Nous traduisons ainsi le terme *al-dâr al-ṣiḥḥah*, qui nous paraît synonyme de *dâr al-shifâ'*. C'est de ce dernier que dérive le nom vulgaire de l'édifice, *shifâ'iyyah;* en effet, Ibn Bîbî et Djanâbi, cités plus loin, p. 8, note 1, l'appellent *dâr al-shifâ'*. Ce terme se retrouve ailleurs chez les auteurs, ainsi dans ʿIlmawi, trad. Sauvaire, dans *J. A.*, 9e série, IV, p. 290, et en épigraphie, par exemple, dans une inscription du sultan Uldjaitu à Amasia, datée de 708, dans une autre, à la madrasah Mirdjâniyyah de Bagdad, datée de 758, et plus loin, n° 44. Le terme le plus fréquent pour «hôpital» est le persan *bîmâristân* ou *mâristân*, qui désigne, dans la littérature et dans l'épigraphie arabes, un grand nombre d'institutions hospitalières, à Bagdad, à Damas, à Jérusalem, au Caire et ailleurs, depuis les Abbassides jusqu'aux Mamlouks. Nous reviendrons ailleurs sur cette question, quand il nous sera possible d'indiquer le sens précis de ces termes.

(2) Voir *Sâlnâmeh*, éd. citée, p. 208. Boré, *Mémoires et correspondance*, p. 362, dit que cet hôpital est devenu un couvent (*tekiyeh*). Ibn Baṭûṭah, qui visita Siwas en 733 (1333), y signale une maison pareille à une madrasah, qu'on appelle *dâr al-siyâdah* et où on loge gratuitement les chérifs; éd. Defrémery, II, p. 289. S'il était permis de supposer une erreur dans le texte arabe (السيادة au lieu de الشفاء), il s'agirait ici de la Shifâ'iyyah; cf. la note précédente. Mais cette hypothèse est peu vraisemblable. En effet, le nom de *dâr al-siyâdah* convient bien à un établissement destiné aux chérifs; cf. Snouck Hurgronje, *Mekka*, I, p. 57. D'ailleurs, c'était une institution répandue à cette époque; voir d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, IV, p. 280; Huart, *Histoire de Bagdad*, p. 9; Howorth, *History of the Mongols*, III, p. 453; A. Nöldeke, *Das Heiligtum al-Husains zu Kerbelâ*, p. 40.

(3) Devant cette façade se dressait une balustrade en bois, à claire-voie et sculptée de rinceaux, aujourd'hui détruite, qu'on voit sur une ancienne photographie de notre collection.

2

Épitaphe du fondateur. 617 H. — En *a* du croquis (fig. 1), bandeau composé de quatorze pièces de faïence à reflets métalliques, traversant la façade à mi-hauteur; dimensions 590 × 45. Une ligne en naskhi ayyoubide; grands caractères en relief, blancs sur fond blanc, restaurés ou repeints récemment; points et signes. La planche XIII montre l'inscription avant la restauration et la planche XI, après celle-ci. Publiée dans Huart, n° 64; Grenard, n° 3; *Sâlnâmeh*, loc. cit. [1].

Fig. 1. — Façade du mausolée.

لَقَدْ أُخرجنا من سعة القصور إلى ضيق القبور يَا حَسْرَتاه [2] مَا أَغْنَى عَنِّي مَالِيَه هَلَكَ عَنِّي سُلْطَانِيَه [3] تحقّق الانتقال وبيّن التَرحال [4] عن مُلْكٍ وشيك الزوال [5] فى الرابع من شوّال سنة سبع عشر وستّمائة.

Voici qu'on nous a fait sortir des vastes palais pour nous conduire aux tombeaux étroits. Hélas! A quoi m'a servi ma fortune? Ma puissance a péri! Certain est le déplacement, manifeste est le départ, loin d'une royauté prompte à déchoir. Le 4 shawwâl de l'année 617 (2 décembre 1220).

Cette date n'est pas celle de la mort du sultan, qui s'éteignit en 616. Comme le supposent MM. Huart et Houtsma, elle marque l'inauguration du mausolée,

[1] Et aussi par Djanâbi, traduit par de Hammer, *Empire ottoman*, I, p. 367. Voici le passage inédit de Djanâbi, Bibl. Ashir Efendi à Constantinople, ms. 608, II, f° 192 v° : وفى سنة ستّ عشرة وستّمائة..... وكان قد علق به السلّ (la phthisie) فلمّا اشتدّ مرضه وصفه الأطبّاء هواء ويران شهر من بلاد قرمان فعاد عنها وتوفّى بها ودفن فى تربته بسيواس بقرب دار الشفاء الّتى بناها بها بوصيّة منه..... وكتب على طاق (l'arc du portail) تربته الخ. Suit une copie peu correcte, traduite par de Hammer, *loc. cit.*, de l'inscription n° 2. Ibn Bîbî, III, p. 183, et IV, p. 82, donne d'autres vers, gravés sur le tombeau.

[2] Au lieu de حيرتاه dans les éditions précédentes; cette correction, proposée par Houtsma, dans *W. Z. K. M.*, X, p. 295, est confirmée par les photographies.

[3] *C.*, LXIX, 28 et 29 (27 et 28).

[4] Au lieu de وتبيّن الزحال. L'original (avant la retouche) portait وبيّن الترحال (pl. XIII); il n'est pas nécessaire de rétablir le verbe à la Ve forme, car la IIe a aussi le sens neutre.

[5] Cette leçon est la seule qui satisfasse à la fois le sens et la paléographie.

c'est-à-dire le jour où l'inscription fut mise en place, ou celui où le corps du défunt fut déposé dans le caveau funéraire [1]. La rédaction du texte confirme cette interprétation : si le rédacteur avait voulu donner la date mortuaire, il eût débuté, suivant l'usage, par un verbe indiquant que la mort du sultan avait eu lieu à la date indiquée [2].

3

Distique persan. — Sur la voussure de l'arc de la porte, en *b b* du croquis (fig. 1). Une ligne en naskhi cursif; caractères moyens en faïence émaillée, vert clair sur fond blanc (pl. XIII). Publiée dans Grenard, n° 4; *Sâlnâmeh*, p. 207.

در جهان شاهان بسى بودند كز گردون مُلك تيرشان پروين گسل بود وسنان جوزانگار

بنگريد اكنون بنات ونّعش (*sic*) وار از دست مرگ نيزهاشان شاخ شاخ وتيرهاشان تارتار الأمر (?).

Ici-bas, il y a eu beaucoup de souverains qui, du char de leur royauté, perçaient de leurs flèches les Pléiades et de la pointe de leurs lances, gravaient les Gémeaux. Regardez, maintenant : à l'exemple des Filles du corbillard, par la main de la mort leurs lances sont déchiquetées, leurs flèches en morceaux [3].

4

Signature. — Dans le panneau de faïence au-dessus de la fenêtre de droite (pl. XIII), dans deux petits cartouches placés dans les angles inférieurs de droite (1) et de gauche (2) de ce panneau, en *c* et *d* du croquis (fig. 1). Coufique fleuri; petits caractères (pl. XV et fig. 2). Signalée dans *Sâlnâmeh*, loc. cit.

Fig. 2.

(1) عمل أحمد (2) بن بكر (?) المد [trois lettres].

Œuvre d'Aḥmad, fils de Bakr (?), de.....

[1] Voir Huart, *op. cit.*, p. 19, 46 et 88; Houtsma, *loc. cit.* La date 616 pour la mort de Kaikâwus est confirmée par Djanâbi, *loc. cit.*

[2] Cf. *C. I. A.*, I, p. 252 et *passim*.

[3] Dans la langue poétique, les Filles du corbillard, c'est-à-dire les étoiles de l'Ourse, symbolisent la dispersion, tandis que les étoiles compactes des Pléiades sont l'image de la réunion. Dans Sa'd al-dîn, *op. cit.*, I, p. 173, on lit : « Cette armée, semblable à la réunion des Pléiades, fut dispersée comme les Filles du corbillard ». La leçon وار از دست مرگ est préférable à كز گرد سَرَم, au triple point de vue de la paléographie, du sens et du mètre. Les deux *alif* sont liés à gauche, c'est un trait fréquent dans cette région; cf. plus loin, p. 58 et 61. Quant au mot placé à la fin du distique et que Grenard a lu إلّا هو, nous le lisons plutôt الأمير; c'est peut-être un mot emprunté à un verset du Coran, tel que LXXXII, 19, et ajouté dans le but de faire respecter l'inscription.

Le premier nom propre est certain; le second l'est à peu près. Quant à l'ethnique, il n'est pas assez distinct pour que nous osions proposer une leçon[1].

Inscriptions coraniques. — Plus haut, en *e*, *f* et *g* du croquis (fig. 1) : *C.*, LV, 26 et 27 (25 et 26), suivis des mots صدق الله, en coufique décoratif tressé, à grands caractères, dont les hampes se prolongent en de riches entrelacs; voir *Sâlnâmeh*, loc. cit. Plus bas, en *h* du croquis (fig. 1) : *C.*, II, 151 (156), derniers mots; même type, mêmes caractères.

A l'intérieur du mausolée, sur l'archivolte de la niche du miḥrâb : *C.*, IX, 18 (19). La niche est décorée de beaux entrelacs, mais elle est défigurée par un badigeon criard. Le mausolée renferme treize tombeaux anépigraphes. L'un d'eux, plus grand que ses voisins, est revêtu de beaux carreaux de faïence; il passe pour abriter la sépulture de Kaikâwus. Les autres tombeaux sont attribués à des membres de sa famille. On en désigne un comme étant celui d'Ertoghrul Beg, qui perdit la vie en défendant Siwas contre Timur[2].

Le passage du Coran, III, 16 et 17 (17 et 18), qui se trouvait dans le liwan principal, au fond de la cour, a disparu avec une partie de ce liwan[3]. Quant à l'inscription coufique Huart, n° 63, Grenard a montré qu'il s'agit d'une imposture et de fait, nous n'en avons trouvé aucune trace[4].

[1] A la loupe, nous lisons plutôt المردى, comme l'indique le dessin, fig. 2. D'autre part, nous avons relevé une signature analogue, à Niksar, sur la porte d'entrée d'un mausolée octogone en briques, appelé Qyzlar-mazâri ou Tombeau des filles. On y lit : عمل أحمد بن أبو بكر [deux à trois lettres] المد. Cette signature est-elle la même que celle de Siwas? Le nom propre est le même et l'ethnique aussi, semble-t-il, de quelque façon qu'on le lise (Madani, Mardîni?); en outre, le style des deux mausolées est le même et trahit la même époque. Il est vrai qu'à Niksar, le nom paternel Abû Bakr est distinct, alors qu'à Siwas, il semble écrit بدر ou بدل, sans le mot *abû;* toutefois, vu l'incertitude de cette dernière leçon, il se peut que les deux monuments portent bien la même signature.

[2] Voir *Sâlnâmeh*, loc. cit.; de Hammer, *Empire ottoman*, II, p. 62, 447; Cuinet, *Turquie d'Asie*, I, p. 668. C'est tout ce que l'on sait sur l'existence de sépultures de la famille ottomane à Siwas. Les auteurs turcs racontent que le prince Bâyazîd, le fils du sultan Sulaimân Ier, qui s'était révolté contre son père, fut vaincu par son frère, le futur sultan Salîm II, dans une bataille perdue près de Konia, puis livré, par le Shâh Ṭahmâsp, auprès duquel il s'était réfugié en Perse, ensuite étranglé avec ses quatre fils et inhumé à Siwas en 969 (1561), près de la porte de la citadelle inférieure (cf. plus loin, p. 13, note 6); voir de Hammer, *op. cit.*, VI, p. 123 à 140; Ewliya, *op. cit.*, I, p. 205 (avec la date 966); cf. III, p. 200, l. 8 d'en bas. D'après Petshewi, *Ta'rikh*, éd. Constantinople, 1283, I, p. 409, on construisit une haute coupole sur leurs tombeaux; mais il ne reste aucune trace de ce mausolée et son souvenir a disparu.

[3] D'après Grenard, p. 456, l'inscription courait autour du grand arc de ce liwan; mais le grand arc, encore debout, n'est décoré que d'entrelacs. Elle se trouvait probablement au-dessus de l'arc, car dans Huart, n° 62, on lit : «Au-dessus d'une grande voûte», etc.

[4] Ces mots bizarres à finales grecques sont ceux que la tradition musulmane met dans la bouche de Jésus prédisant la venue de Mahomet; voir Ewliya, III, p. 103; cf. Kazimirski, *Le Koran*, éd. 1841, p. 461, note 3.

ENCEINTE ET CITADELLES. 618 À 621 H.

Le souvenir le plus ancien de l'enceinte médiévale de Siwas remonte au sultan Kaiqubâd Ier, auquel un texte sûr en attribue la construction, commencée en 618 (1221)[1]. En 803 (1400), elle fut détruite par Timur[2]. L'historiographe du grand conquérant donne à ce sujet quelques détails intéressants[3] : «La ville de Siwas avait des murs d'une force extraordinaire, étant bâtie de pierres de taille depuis les créneaux jusqu'aux fondements, et chaque pierre étant longue de trois coudées (*gez*) et épaisse d'une coudée. Le pied des murs avait dix coudées d'épaisseur, et le haut en avait six; le mur était haut de vingt coudées. Elle avait sept portes, dont les mouvantes étaient de fer, et elle avait été bâtie par ʿAlâ' al-dîn Kaiqubâd. Elle était enceinte, aux côtés d'orient, de septentrion et de midi, d'un grand fossé plein d'eau, en sorte qu'il était impossible de saper ses murs, car sitôt qu'on en avait sapé une coudée, l'eau y entrait; mais il y avait assez de facilité à la saper du côté d'occident.» Puis Yazdi raconte le siège

[1] Voir Ibn Bîbî, dans Houtsma, *Recueil*, III, p. 251 et suiv.; IV, p. 104 et suiv.; cf. Ḥamdallâh Mustaufî, dans Le Strange, *The lands of the Eastern caliphate*, p. 147, et *J. R. A. S.*, 1902, p. 259; Ḥâdji Khalfah, *Djihân-numâ*, p. 622; trad. Armain, dans V. de Saint-Martin, *Asie Mineure*, II, p. 677; Huart, *op. cit.*, p. 75; Sarre, *Reise in Kleinasien*, p. 88; Cumont, *op. cit.*, p. 218. D'après ʿÂlî, *Mirqât al-djihâd*, cité plus haut, p. 2, note 3, Malik Dânishmend aurait déjà réparé l'enceinte de Siwas au XIe siècle. Était-ce la même que l'enceinte seldjoukide? Il est permis de le croire, puisque la grande Mosquée actuelle, qui s'élève au centre de la ville, paraît remonter aux premiers musulmans de Siwas. Si nous citons ici ʿÂlî, dont l'ouvrage est une épopée plutôt qu'une chronique, c'est qu'il est seul, jusqu'ici, à combler le fossé qui sépare la Sébaste byzantine de la Siwas seldjoukide.

[2] Entre ces deux époques, Abu l-fidâ' signale à Siwas une petite citadelle; éd. Reinaud et Guyard, p. 385; trad., II *b*, p. 139. Idrîsi et Yâqût semblent ignorer cette ville; Dimashqi se borne à la nommer. Ibn Baṭûṭah, qui l'a visitée, n'y signale, en fait d'édifices, que celui dont il a été question plus haut, p. 7, note 2.

[3] Voir Sharaf al-dîn Yazdi, éd. Calcutta, II, p. 266; trad. Petis, III, p. 266 et suiv. (Petis, que nous citons ici, renferme quelques variantes au texte de Calcutta). Sur le siège de Timur, voir aussi Ibn ʿArabshâh, éd. Manger, I, p. 570 et suiv. (éd. Calcutta, p. 171; le Caire, p. 83); Abu l-maḥâsin, ms. de notre bibliothèque, au début de l'année 803; Khalkokondyle, éd. Becker, p. 145 (Migne, p. 150); Dukas, éd. Becker, p. 60 (Migne, p. 827); Saʿd al-dîn, *Tâdj*, I, p. 173; ʿÂlî, *Kunh*, IV, p. 86; Ḥâdji Khalfah, *Djihân-numâ*, p. 922, et *Taqwîm*, éd. Constantinople, 1146 H., p. 100; Munadjdjim Bashy, III, p. 311; Khairullâh, éd. Constantinople, 1273 H., V, p. 17; de Hammer, *op. cit.*, II, p. 60 et suiv. (d'après Yazdi et Khalkokondyle); Weil, *Geschichte der Chalifen*, V, p. 81 (d'après Abu l-maḥâsin, Yazdi, Ibn ʿArabshâh et les chroniqueurs grecs); Price, *Mahommedan history*, III, 1re partie, p. 317 et suiv. (d'après Yazdi et Mirkhond); Ritter, *Erdkunde*, XVIII, p. 255; de Cholet, *op. cit.*, p. 92, etc.

de la place, par les machines et les sapeurs de Timur. Les premières firent des brèches dans la muraille; les seconds minèrent les tours et les appuyèrent sur des étais de bois auxquels ils mirent le feu. Les tours s'écroulèrent, la ville se rendit et Timur en fit raser les murs.

Cette dernière assertion paraît exagérée, comme la plupart des témoignages historiques sur les destructions de monuments[1]. Il est permis de croire que Timur, pressé de poursuivre ses conquêtes, se contenta de démanteler l'enceinte, peut-être aussi la citadelle, qui furent réparées par les sultans ottomans[2]. En effet, cette enceinte existait encore au milieu du XIe (XVIIe) siècle, d'après un témoin oculaire dont la description détaillée, bien qu'un peu confuse, mérite de trouver place ici[3] :

« *Description de la place forte de Siwas.* — *L'enceinte* (de la ville), que Timur a détruite, s'élève sur un terrain plat et a une circonférence de 10500 pas[4] . . . . . Bien que délabrée, c'est une grande enceinte, solide et forte, construite en pierres de taille et en béton, et renforcée de part en part de tours et de remparts. Plusieurs parties en sont ruinées; mais il serait facile de les restaurer. Dans le pourtour de cette enceinte ruinée sont percées cinq portes[5] : à l'ouest, la porte de Césarée; à l'est, la porte de Palash[6]; toujours à l'est, la porte de Toqmaq; au nord, la porte de Djan-djun(?) et celle de Salpur(?). Cette enceinte

(1) Voir VAN BERCHEM, *Notes sur les croisades*, dans *J. A.*, 9e série, XIX, p. 424.

(2) Voir plus loin p. 13 et suiv. et n° 7. D'ailleurs, le géographe Bakuwi, écrivant au début du IXe (XVe) siècle, dit que Siwas est fortifiée; voir Deguignes, dans *Notices et extraits*, II, p. 516.

(3) Voir Ewliya, III, p. 199 et suiv. Pour guider le lecteur, disons que ce voyageur décrit d'abord, sous le nom de *citadelle inférieure du faubourg* (*ashaghy warush qal'ah*), l'enceinte de la ville, alors à moitié détruite, puis sous le nom de *citadelle intérieure supérieure* (*yüksek* ou *yoqary itsh qal'ah*), la citadelle haute, assise sur le Ṭopraq-tepeh (voir le plan, pl. I, n° 10, et p. 2), résidence du commandant militaire, enfin sous le nom de *citadelle intérieure inférieure* (*ashaghy itsh qal'ah*) ou *forteresse du pasha* (*pasha ḥisâry*), la citadelle basse, résidence des autorités civiles, qui se trouvait au nord de la première, près de la rue des Madrasah; voir le plan, pl. I, n° 2, et p. 2. Ainsi, le terme *itsh qal'ah* ne désigne pas l'une des deux citadelles, à l'exclusion de l'autre, mais l'une et l'autre, par opposition à la *qal'ah*, c'est-à-dire à l'enceinte.

(4) L'auteur donne ici la date de la destruction par Timur, sous la forme d'un vers persan renfermant le mot *kharâb* « ruine », dont le chronogramme est 803 (1400); cf. l'inscription n° 7. Dans un manuscrit de notre bibliothèque, Ibn 'Arabshâh donne le même chronogramme pour la destruction de la ville de Damas, qui eut lieu la même année.

(5) Yazdi (*loc. cit.*) en compte sept à son époque.

(6) Peut-être Palas, sur la route de Siwas à Césarée et près du lac salé de Tuz-göl; voir la grande carte de R. Kiepert, feuille B IV. L'auteur, il est vrai, place cette porte à l'est; mais ses orientations sont peu précises.

n'a pas besoin de portes; les chariots peuvent y entrer[1]. A l'intérieur se trouvent quatre mille six cents maisons sans jardins ni vignes, mais pourvues d'une excellente eau vive; elles forment quarante quartiers . . . . .

« Les deux citadelles de Siwas sont éloignées l'une de l'autre d'une portée de flèche. L'une d'elles, la *citadelle supérieure*, qui est située au sud de l'autre, est une construction de Tshelebi sultan Muḥammad[2]. Elle est de forme carrée et n'a qu'un simple mur sans fossé, avec deux portes; elle est assise sur une colline de terre[3]. La porte la plus fréquentée est ouverte au sud, dans la direction de la ville basse; l'autre regarde à l'est, mais elle est toujours fermée. A l'intérieur, il y a des logements pour deux cents hommes, une mosquée, des magasins de provisions, des citernes, des dépôts de munitions et quarante petits canons, de ceux appelés impériaux (*shâhi*). Cette citadelle domine toute la ville et elle est plus élevée que celle du pasha.

« *Citadelle* ou *forteresse du pasha.* — Dans tout l'empire ottoman, les gouverneurs (*mîri-mîrân*) et les vizirs ont, de tout temps, demeuré dans les citadelles; mais à Diyar-Bekr et à Siwas, il est de rigueur que les pashas habitent la citadelle inférieure, parce qu'elle est dominée par la citadelle supérieure. En cas de révolte du pasha, les canons de la citadelle haute auraient détruit sans merci sa forteresse. Avant que Timur eût ruiné cette dernière, le sultan seldjoukide Kaiqubâd l'avait restaurée en 586[4]. Toute la muraille en est solidement construite, avec un double mur en pierre de taille. Son pourtour compte 1500 pas et un fossé bas l'entoure. Elle possède en tout vingt tours et six cents créneaux. La hauteur de ses murs est d'environ 27 coudées royales (*dhirâ' malaki*)[5]. Elle a deux portes. L'une, au nord, débouche sur la route de la montagne, là où se trouve le cimetière des princes[6]; c'est une double porte en fer. Le commandant (*dizdâr*) et les gardiens font leur service du côté intérieur de cette porte. L'autre est ouverte au sud et conduit à la ville basse. A l'intérieur, il y a trois cents

(1) L'auteur veut dire, sans doute, que les portes ne sont plus que des passages ouverts.

(2) Sur les travaux faits à Siwas sous ce sultan, voir Sa'd al-dîn, I, p. 204; cf. plus loin, p. 14.

(3) Ewliya dit *ṭopraqly*, à rapprocher du nom de Ṭopraq-tepeh, donné à la colline qui portait cette citadelle; voir plus haut, p. 2, et 12, note 3.

(4) Cette date est manifestement erronée; cf. plus loin, p. 25, une erreur pareille d'Ewliya, qui n'est pas très fort en histoire.

(5) Sur cette coudée, dont Ewliya se sert ailleurs (ainsi IV, p. 29 en bas), voir SAUVAIRE, *Numismatique et métrologie musulmanes*, III, p. 220 à 227. Nous rapprochons les termes, sans en déduire l'équivalence de toutes les mesures qu'ils désignent.

(6) Peut-être les princes ottomans dont il a été question plus haut, p. 10, note 2.

maisons dont les toits sont en terre battue, tristes d'aspect et sans aucune verdure. Le seraï du pasha se trouve dans cette citadelle; autrefois, c'était un palais d'une construction lourde. Le gouverneur Murtaḍâ Pasha a fait aménager un grand nombre de pièces, de salles et de bureaux, ainsi que des chambres et un bain pour les pages. Dans cette citadelle, il y a aussi une mosquée, un bain, une madrasah et une dizaine de boutiques. La citadelle basse est plus prospère que la citadelle haute. Comme le pasha habite la première, on y tient conseil quatre fois par semaine, et cette cérémonie amène beaucoup de monde. Cette citadelle carrée, qui est située au pied de la montagne, possède de très bonnes eaux. Quant à la seconde, elle n'est pas sur le passage public et personne ne s'y rend; mais par crainte des Djelâlis et des Djemâlis[1], on y cache tous les objets précieux appartenant aux notables de la ville. Tant dans les deux citadelles de Siwas que dans l'enceinte de la ville basse, détruite par Timur, on compte six mille soixante maisons.»

Ainsi, l'enceinte de la ville et la citadelle inférieure furent bâties ou rebâties par Kaiqubâd, puis détruites par Timur, et la citadelle supérieure, d'après Ewliya, était l'œuvre de Muḥammad Ier. On va voir que cette dernière information est suspecte, comme la plupart des renseignements historiques fournis par Ewliya. En revanche, sa description présente un très réel intérêt. Elle montre qu'à son époque, l'enceinte était déjà détruite à moitié et que ses portes étaient ouvertes, tandis que les deux citadelles étaient encore occupées militairement. Ce fait explique pourquoi les voyageurs modernes ne parlent plus de l'enceinte, qui disparut sans doute peu de temps après Ewliya, tandis qu'ils signalent encore quelques restes des deux citadelles. Vers le début du siècle dernier, Indidjean, Jackson, Dupré et Kinneir les mentionnent, déjà fort en ruine[2]. En 1838, de Moltke ne prend pas la peine de monter à la citadelle supérieure; mais il admire les monuments compris dans la citadelle inférieure, c'est-à-dire ceux de la rue des Madrasah[3]. La même année, Boré visite les deux citadelles délabrées, en admire le superbe appareil, qu'il attribue à l'antiquité, et recueille une inscription dans chacune d'elles[4]. L'année suivante, Ainsworth constate que l'enceinte

[1] Sur ces noms, voir plus loin, p. 87, la description de la citadelle de Diwrigi, par Ewliya.

[2] Voir les trois premiers dans Ritter, *op. cit.*, XVIII, p. 257 et suiv.; Kinneir, *Voyage dans l'Asie Mineure*, trad. Perrin, II, p. 374.

[3] Voir *Lettres sur l'Orient*, trad. française, p. 195.

[4] Voir *Correspondance et mémoires*, I, p. 359 et suiv.; cf. Huart, *op. cit.*, p. 84, et plus loin, les nos 5 et 7.

a disparu et que les deux citadelles sont en ruine[1]. Aujourd'hui, celles-ci ont disparu à leur tour; naguère, il ne restait plus que quelques pans du mur de la citadelle supérieure, sur le Ṭopraq-tepeh (pl. XIV), et un tronçon du mur de la citadelle inférieure, à côté du Lycée impérial[2].

5

Inscription de Kaiqubâd Ier. 621 H. — Sur la porte principale de la citadelle inférieure. Publiée en 1840 par Boré, p. 361, cette inscription a disparu dès lors, avec les derniers vestiges de la citadelle, et nous nous bornons à reproduire le texte de Boré.

أمر بعمارة هذه القلعة المباركة (3) السلطان علاء الدنيا والدين أبو الفتح كيقباد ابن كيخسرو برهان أمير المؤمنين فى تأريخ (سنة) إحدى وعشرين وستّمائة.

A ordonné la construction de cette citadelle bénie (?) le sultan ʿAlâʾ al-dunyâ wal-dîn Abu l-fatḥ Kaiqubâd, fils de Kaikhusrau, la preuve de l'émir des croyants, à la date de l'année 621 (1224).

6

Le même. Sans date. — Sur deux blocs de pierre (pl. XV) conservés au Musée, dans le Lycée impérial (plan, pl. I, n° 2); dimensions des deux blocs superposés : 67 × 92. Cinq lignes en naskhi ayyoubide; grands caractères, quelques points et signes. Inédite.

(1) أمر بعمارة هذه البدن (*sic*) فى (2) أيّام دولة السلطان (3) المعظّم علاء الدنيا و(4) الدين أبو (*sic*) الفتح كيقباد بن كيخسرو (5) ناصر أمير المؤمنين بدر الدين ياقوت.

A ordonné la construction de cette tour[4], durant le règne du sultan magnifié ʿAlâʾ al-dunyâ wal-dîn Abu l-fatḥ Kaiqubâd, fils de Kaikhusrau, le défenseur de l'émir des croyants, Badr al-dîn Yâqût.

[1] Voir *Travels and researches*, II, p. 12.

[2] Voir plus haut, p. 2, et le plan, pl. I, nos 2 et 10; cf. les inscriptions suivantes.

[3] Boré الدولة, ce qui ne veut rien dire. Si l'on veut conserver ce mot, il faut lire فى دولة «sous le règne de», et prendre *umira* au passif, ou supposer que le sujet de la phrase, un nom d'émir par exemple, se trouvait à la fin du texte, comme dans le n° 6.

[4] Ou «de cette courtine», car le mot *badan* désigne tantôt l'une tantôt l'autre de ces deux parties essentielles de toute enceinte; voir *J. A.*, 8e série, XVII, p. 431, note 2; XIX, p. 399 et suiv.;

Cette inscription provient sans doute, elle aussi, de la citadelle inférieure, dont il reste un pan de mur, précisément à côté du Lycée, peut-être de l'enceinte de la ville, en tout cas d'un ouvrage militaire. En effet, le terme de construction est emprunté à la fortification et la forme du cadre, avec son grand axe vertical, est une disposition plus fréquente dans les constructions militaires que dans les édifices religieux ou civils. D'autre part, ce texte ne peut être le même que le n° 5; bien que la copie de Boré ne soit pas très sûre, elle renferme des variantes importantes. Je me borne à signaler la principale : ici, la date est remplacée par un nom propre, Badr al-dîn Yâqût. Est-ce celui de l'ingénieur ou du lapicide? C'est possible, mais les noms des maîtres d'œuvre sont presque toujours précédés d'un mot indiquant qu'ils ont pris part au travail. D'après la rédaction du texte, il s'agit plutôt d'un de ces émirs que le sultan Kaiqubâd avait chargé d'élever à leurs frais une tour ou une portion de courtine des enceintes de Konia et de Siwas, en ordonnant d'y écrire leur nom[1].

7

Inscription du sultan Muḥammad II. 861 (?) H. — Cette inscription moitié persane et moitié turque a été publiée par Boré, *loc. cit.*, qui la place dans la citadelle supérieure (plan, pl. I, n° 10, et pl. XIV), sans indiquer sa situation précise[2]. Elle a disparu dès lors et nous nous bornons à reproduire, sous toutes réserves, le texte de Boré.

از ظلم تیمور شهر سیواس درحکم خراب غرات[3] است أیّام شهنشاه (*sic*)

محمّد ابن مراد خان مجدّد اولدی.

Par la violence de Timur, la ville de Siwas, sous l'empire de la ruine[4] a été détruite (?). Sous le règne du roi des rois Muḥammad, fils de Murâd Khân, elle a été restaurée.

Z. D. P. V., M. N., 1903, p. 44, note 3; Casanova, *Citadelle du Caire*, dans *Mémoires de la Mission française*, VI, p. 536 et 741. Dans tous ces exemples et dans ceux que cite Quatremère, dans Rashîd al-dîn, p. 252, note 81, on lit *badan*, plur. *abdân*, ou *badanah*, plur. *badanât*. L'inscription de Siwas, qui porte distinctement هذه البدن, fait, entre les deux formes, un compromis assez fâcheux pour la grammaire.

(1) Voir Ibn Bîbî, *loc. cit.*; Huart, *op. cit.*, p. 75. C'est pourquoi nous faisons de Yâqût le sujet du verbe *amara*; mais si ce nom n'est qu'une signature, il faut lire *umira*, au passif, et arrêter la phrase après les titres de Kaiqubâd.

(2) Il se borne à dire : «La citadelle supérieure, ruinée par Timur, fut rebâtie en 861 par les ordres de Muḥammad, fils de Murâd, suivant cette inscription», etc.

(3) Peut-être un mot tiré d'une des racines غزو ou غور.

(4) C'est-à-dire «en l'année 803»; cf. plus haut, p. 12, note 4.

Boré conclut de ce texte que la citadelle supérieure a été rebâtie en 861 (1457). Nous ignorons où il a pris cette date, qui ne figure pas dans l'inscription; nous y avons vainement cherché un chronogramme correspondant à ce chiffre. Le nom paternel Murâd prouve qu'il s'agit bien de Muḥammad II, qui régna d'abord en 848, puis de 855 à 886[1]; la date de Boré paraît donc vraisemblable. Ainsi, en attribuant la construction de la citadelle supérieure à Muḥammad Ier, Ewliya semble avoir confondu les deux sultans de ce nom[2].

MAUSOLÉE DE ḤUSAIN IBN DJAʿFAR (SHAḤNAH KÜNBEDI). 629 H.

Ce petit monument s'élevait au sud-ouest de Siwas, près de la route de Césarée (plan, pl. I, n° 17). Bâti sur plan octogone (pl. II) et en pierre de taille, il reposait sur un soubassement en grand appareil (pl. XVI et XVII). C'était un édicule à huit pans verticaux allongés, encadrés chacun d'une moulure en quart de rond; il était couronné par une pyramide à huit faces, recouvrant une coupole intérieure. Dans quatre pans, de deux en deux, était percée une baie rectangulaire. L'une s'ouvrait au fond d'une niche couronnée en alvéoles et encadrée d'une bordure d'entrelacs; au sommet du pan, une inscription courait sous la corniche (pl. XVI). La baie opposée, servant d'entrée, s'ouvrait dans une niche décorée plus sobrement que la première (pl. XVII); les deux autres s'ouvraient directement dans le mur[3]. Dans les deux pans contigus à celui de l'inscription étaient creusées deux niches, couronnées d'une coquille à treize côtes; les deux derniers pans étaient nus. Gravement endommagé depuis une époque inconnue, ce charmant édifice a été complètement détruit au mois de juin 1906. Les débris de l'inscription et de la bordure d'entrelacs ont été déposés au Musée de Siwas.

8

Texte de fondation. 629 H. — Au sommet du premier pan, entre la bordure à entrelacs et la corniche; dimensions 100 × 44 (pl. XVI). Deux lignes en naskhi ayyoubide; grands caractères, points et signes (pl. XV)[4]. Publiée dans *Sâlnâmeh*, p. 211 en bas.

(1) Sur les dates de ce règne, voir *C. M. O.*, monnaies ottomanes (sous presse).

(2) Voir plus haut, p. 13 et suiv.

(3) Ces deux dernières étaient de simples prises de jour qui ne figurent pas sur le plan, pl. II; on en voit une à la planche XVII.

(4) La planche XVI montre l'inscription avant l'accident de 1906, alors que le premier bloc était déjà par terre, avec une partie de la frise à entrelacs; on le voit dressé sur le sol, en avant du mausolée. La planche XV montre les trois blocs réunis au Musée; on voit que les deux derniers ont gravement souffert de leur chute. Le texte suivant est rétabli sur l'état antérieur à 1906.

(1) اللهمّ اغفر لصاحب هذه القبّة العبد الضعي[ف] المحتاج (2) إلى رحمة الله تعالى لحسين بن جعفر فى تأريخ سنة تسع وعشرين وستّمائة.

Allâh! pardonne à l'habitant de cette coupole, au serviteur faible, qui a besoin de la miséricorde d'Allâh, al-Ḥusain, fils de Djaʿfar. A la date de l'année 629 (1231-1232).

Dans la date, le chiffre des unités peut être lu سبع «sept», ou تسع «neuf»; cette dernière leçon paraît assurée par la forme des dents des deux premières lettres. Le chiffre des dizaines est un peu fruste, comme le mot الضعيف au-dessus, dans la ligne 1; mais la leçon عشرين est certaine. D'après la rédaction du texte, cette date se rapporte à la construction du mausolée, plutôt qu'à la mort du titulaire[1].

Qui était ce Ḥusain, fils de Djaʿfar, qu'aucun titre ne désigne à l'attention? Le nom populaire du mausolée, Shaḥnah[2] künbedi «la coupole du préfet», semble indiquer qu'il occupait une haute charge sous le sultan Kaiqubâd Ier, qui régnait en 629. Était-ce le père du vizir Fakhr al-dîn ʿAlî ibn al-Ḥusain, qui joue un rôle important dans l'architecture seldjoukide au VIIe (XIIIe) siècle[3]? Jusqu'ici, aucun texte ne confirme cette supposition.

Un peu plus tard, en 640 ou en 641, la ville de Siwas fut pillée et rançonnée par les Mongols, vainqueurs de Kaikhusrau II à Kûseh-dâgh[4]. C'est peut-être à cette circonstance qu'il faut attribuer la pauvreté des monuments antérieurs à cette époque.

MADRASAH DU VIZIR FAKHR AL-DÎN ʿALÎ (ṢÂḤIBIYYAH OU GÖK MADRASAH)[5]. 670 H.

A l'est et au pied de Ṭopraq-tepeh (plan, pl. I, n° 9). Ce superbe édifice, le

(1) Voir plus haut, p. 8, et plus loin, p. 59.

(2) Pour *shiḥnah*, à cause de la gutturale fricative; voir *J. A.*, 9e série, XIX, p. 409, où nous avons montré que les croisés ont transcrit ce mot *sahena-s*.

(3) Voir plus loin les nos 9 et suiv., et p. 20. Il est vrai que le grand-père de ʿAlî ibn al-Ḥusain s'appelait Abû Bakr, d'après quelques inscriptions de Konia; mais les deux noms Abû Bakr et Djaʿfar peuvent désigner la même personne. Ajoutons qu'en 786 (1384), le qâḍî Burhân al-dîn, alors souverain de Siwas, passa la nuit dans ce mausolée, avant d'attaquer l'émir Ṭâhertin d'Erzindjan; voir ʿAzîz, *Manâqib*, ouvrage cité plus loin, p. 50, note 2.

(4) Voir Ibn Bîbî, IV, p. 236 et suiv.; d'Ohsson, *Mongols*, III, p. 82, note 1; Rockhill, *Rubruck*, p. 275 et suiv.; Dulaurier, *Les Mongols d'après les historiens arméniens*, tirage à part du *J. A.*, I, p. 69; II, p. 15; Howorth, *Mongols*, III, p. 47; Barthold, dans *Zapiski*, XVIII, p. 0128.

(5) Le premier de ces noms vulgaires est formé sur le titre *ṣâḥib*, porté par le fondateur; voir le n° 9. Le second (la madrasah bleue) vient de la couleur des faïences qui décorent les minarets. De Moltke, Boré et de Cholet (p. 46, avec une gravure) signalent ce monument, sans le nommer; voir plutôt Saladin, *Manuel*, p. 456 et fig. 336.

mieux conservé des monuments de Siwas, est bâti sur un plan rectangulaire (pl. III) pareil à celui de la Shifâʾiyyah (p. 5). Les quatre gros murs sont renforcés par une série de contreforts semi-circulaires, décorés d'entrelacs curvilignes et de palmettes disposées en chevrons et formant de curieux dessins (pl. XVIII, XIX, XXI et XXXIX). Au milieu du petit côté ouest s'élève un portail monumental en marbre blanc, en saillie sur la façade (pl. XVIII et suiv.). Il est couvert d'un décor sculpté dans la pierre, d'une richesse extraordinaire, et surmonté de deux hauts minarets cylindriques en briques, portant une galerie circulaire, avec un revêtement de faïence émaillée[1]. Dans le portail se creuse une haute baie couronnée en alvéoles, au fond de laquelle s'ouvre une porte en cintre surbaissé; celle-ci donne accès dans un vestibule V flanqué de deux salles. Celle de droite renferme la mosquée M; elle est couverte d'une coupole reposant sur un tambour à dix-huit pans et décorée de magnifiques faïences émaillées. Le vestibule s'ouvre sur une cour rectangulaire dont les deux grands côtés sont bordés par un portique sur sept arcades en arc brisé (pl. XXII)[2]. Ces arcades retombent sur des colonnes à base carrée, dont les chapiteaux sont sculptés d'un décor végétal; le plafond des portiques est fait de dalles plates en pierre. Derrière eux s'étend une rangée de cellules; les deux centrales, situées à peu près dans le petit axe de l'édifice, forment deux liwans latéraux de dimensions inégales.

Au fond de la cour, au milieu du petit côté est, s'ouvrait le liwan principal L, aujourd'hui détruit, sous un vaste berceau flanqué de deux grandes salles. Toutes les pièces groupées autour de la cour étaient destinées, suivant l'usage, aux divers services de l'établissement.

9

Texte de fondation. 670 H. — Bandeau dans la baie du portail (pl. XXI), au-dessus de la porte d'entrée (B) et des deux niches latérales (A et C). Une ligne en naskhi seldjoukide[3];

(1) Les clochetons en éteignoir qui couronnent ces deux minarets existaient déjà vers 1825, comme le montre un petit dessin publié par Fontanier, *Voyages en Orient*, p. 176, qui m'a été signalé par M. Schazmann, attaché à l'Institut archéologique allemand à Pergame. Toutefois, il se peut que la façade figurée sur ce croquis soit celle de Tshifteh minâreh, car la courte description qui l'accompagne, p. 178, ne permet pas de déterminer exactement l'édifice qu'il représente.

(2) Cette planche montre les deux angles nord-ouest et sud-ouest de la cour; cf. Cumont, *op. cit.*, planche à la page 201, à gauche.

(3) Sur ce terme, voir plus haut, p. 6, note 1.

grands caractères, quelques points et signes. Publiée dans Huart, n° 66; Grenard, n° 6; *Sâlnâmeh*, p. 210.

(A) أمر بعمارة هذه المدرسة المباركة فى أيّام دولة السلطان الأ(B)عظم شاهنشاه المعظّم[1] غياث الدنيا والدين كيخسرو بن قلج ارسلان خلّد الله دولته الصاحب الأعظم الدستور المعظّم أبو الخيرات والحسنات فخر الدولة والد(C)ين علىّ بن الحسين أحسن الله عاقبته[2] فى غرّة محرّم سنة سبعين وستّمائة.

A ordonné la construction de cette madrasah bénie, durant le règne du très grand sultan, du roi des rois magnifié, Ghiyâth al-dunyâ wal-dîn Kaikhusrau, fils de Qylydj-arslan, qu'Allâh perpétue son règne, le très grand vizir, le ministre magnifié, le père des bonnes œuvres et des bienfaits, Fakhr al-daulah wal-dîn ʿAlî, fils d'al-Ḥusain, qu'Allâh lui donne une heureuse fin! Le 1er muḥarram de l'année 670 (9 août 1271).

Le sultan régnant en 670 était bien Ghiyâth al-dîn Kaikhusrau III, fils de Qylydj-arslan IV. Quant au fondateur, Fakhr al-dîn ʿAlî ibn al-Ḥusain, surnommé le ṣâḥib Ata, il remplit diverses charges sous Kaikâwus II et ses successeurs. Il était alors grand vizir, ainsi que l'indique son titre *al-ṣâḥib al-aʿẓam al-dastûr al-muʿazzam*[3]. Constructeur infatigable, il est nommé dans un grand nombre d'inscriptions[4].

10

Sultan Kaikhusrau III. — Bandeau très large au sommet de la façade, au-dessus de l'arc de la niche (pl. XXI). Même type; très grands caractères. Publiée dans Huart, n° 65; Grenard, n° 5; *Sâlnâmeh*, loc. cit.

(1) Sur l'origine de ce titre spécifique des Seldjoukides, voir van Berchem et Strzygowski, *Amida*, commentaire du n° 16.

(2) Sur ce mot, voir plus loin, p. 22, note 1.

(3) En effet, *ṣâḥib* était un titre spécifique des vizirs, depuis les Bouyides; voir les sources citées dans *C. I. A.*, I, p. 403, note 6, et 772; cf. Browne, *History of Iṣfahân*, dans *J. R. A. S.*, 1901, p. 425, 438. Nous avons ici, sans doute, la forme officielle du titre de grand vizir chez les Seldjoukides d'Asie Mineure; on la retrouve plus tard, avec quelques variantes, chez les vizirs ottomans. Il y en avait d'autres, cela va sans dire, par exemple celle du grand vizir des Houlagouïdes; voir plus loin, le commentaire du n° 21, et van Berchem, dans les *Mélanges H. Derenbourg*, p. 375 et notes.

(4) Nous en donnerons la liste en publiant, dans le chapitre de Konia, les documents inédits que nous avons recueillis sur ce personnage; en attendant, voir Houtsma, dans *W. Z. K. M.*, X, p. 296 et suiv.; Barthold, dans *Zapiski*, XVIII, p. 0129.

عُمر فى أيّام دولة السلطان الأعظم شاهنشاه المعظّم غياث الدنيا والدين كيخسرو بن قلج ارسلان خلّد الله دولته.

A été construit sous le règne du très grand sultan, du roi des rois magnifié, Ghiyâth al-dunyâ wal-dîn Kaikhusrau, fils de Qylydj-arslan, qu'Allâh perpétue son règne!

11

Signature. — Sur les deux faces latérales de la baie du portail, au-dessus des chapiteaux des colonnettes engagées dans les arêtes que la baie forme avec la façade; dans deux petits cartouches (pl. XLII)[1] à droite (1) et à gauche (2). Publiée dans Huart, n° 66; Grenard, n° 6; *Sâlnâmeh*, loc. cit.

(1) عمل استاذ (2) كالويان القونوى[2].

Œuvre de maître Kâlûyân, de Konia.

Ce nom, que M. Huart avait lu d'abord *Kaloyâz* (?), a été corrigé par lui-même en *Kâloyân*, dans l'édition Grenard, où il propose d'y voir une transcription du nom grec Καλοϊάννης. Nous nous rallions provisoirement à cette ingénieuse hypothèse, qui nous paraît confirmée par un exemple certain d'une transcription analogue à celle-ci[3]. Toutefois, il se pourrait que ce nom fût d'origine arménienne[4].

(1) L'estampage du cartouche 2, que nous avons reçu au dernier moment, est médiocre et nous avons dû le retoucher au crayon pour le reproduire; mais il garantit la lecture du nom de l'architecte.

(2) Comme dans *Sâlnâmeh*, au lieu de القونيوى dans Grenard.

(3) Le surnom Καλοϊάννης de l'empereur Jean Comnène est transcrit كاليانى par Kamâl al-dîn, dans *Hist. or. des crois.*, III, p. 675. La transcription du *kappa* par un *kâf* (et non par un *qâf*) vient à l'appui de l'hypothèse de M. Huart. En revanche, dans cet exemple, la voyelle brève *o* est tombée; fait encore plus caractéristique, la longue *η* s'est maintenue dans le *yâ* final arabe, alors que sa disparition, dans *Kâlûyân*, serait assez inexplicable.

(4) Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre de Konia, en publiant quelques monuments signés d'un architecte nommé كلوك, après le milieu du xiiie siècle. Bornons-nous à dire ici que ce nom peut être arménien : *kel* « loup » + dim. *ug*, comme *kegh* « beauté » + *ug*, formant le nom *Keghug* et, avec le pluriel qui sert, depuis longtemps, à former des noms de famille, *Keghugyân* (note du P. Kalemkiarian, savant mékhitariste à Constantinople). Dès lors, كالويان pourrait être pour كلوكيان, c'est-à-dire كلوك + يان, et l'architecte de Siwas était peut-être le fils ou un parent de celui de Konia. A l'appui de cette hypothèse un peu risquée, nous montrerons que tous les monuments signés de ces deux noms appartiennent, par leur style, au courant oriental et portent des inscriptions en naskhi seldjoukide; voir plus haut, p. 6, note 1.

12

Sultan Kaikhusrau III et vizir ʿAlî. — A gauche du portail, au-dessus d'une fontaine F décorée d'un arc trilobé et d'entrelacs, d'où l'eau coule, par trois bouches de métal, dans une auge en pierre (pl. XXI). Deux lignes du même type; caractères moyens. Signalée dans Grenard, p. 457.

(1) أمر بإنشاء هذه العين فى أيّام دولة السلطان الأعظم شاهنشاه المعظّم
غياث الدنيا والدين أبو الفتح كيخ[سرو] بن قلج ارسلان خلّد الله دولته
(2) الصاحب الأعظم الدستور المعظّم أبو الخيرات والحسنات فخر الدولة والد[ين
علىّ] بن الحسين أحسن الله عواقبه[1].

A ordonné la construction de cette fontaine, durant le règne du très grand sultan, du roi des rois magnifié, Ghiyâth al-dunyâ wal-dîn Abu l-fatḥ Kaikhusrau, fils de Qylydj-arslan, qu'Allâh perpétue son règne, le très grand vizir, le ministre magnifié, le père des bonnes œuvres et des bienfaits, Fakhr al-daulah wal-dîn ʿAlî, fils d'al-Ḥusain, qu'Allâh lui donne d'heureux résultats!

13

Vizir ʿAlî. 670 H. — Au fond de la cour, le liwan principal a entièrement disparu, remplacé par des constructions modernes, pour lesquelles on a utilisé une partie de ses matériaux. On a sauvé de précieux débris en les remployant dans un mur bâti tout entier avec des pierres couvertes d'épigraphes et d'ornements sculptés; c'est ici que se trouve l'inscription qui décorait l'arc de tête du liwan (pl. XXXI). Deux lignes du même type; grands caractères, sculptés dans le marbre. Publiée dans Huart, n° 67; signalée dans Grenard, p. 457.

(1) أمر بإنشاء هذه المدرسة المباركة تقرّباً إلى الله تعالى الصاحب الأعظم
الدستور المعظّم مولى موالى[2] العر[ب والعجم ... un mot] رسوم الكرم(?) (2) قوام

(1) Notre copie porte عاقبته, mais sur une photographie non reproduite ici, nous lisons distinctement عواقبه au pluriel. Peut-être doit-on lire de même les répliques des nos 9 et 13, où notre copie porte aussi عاقبته; mais sur la photographie du n° 13 (pl. XXXI), où ce mot est caché en partie derrière les feuilles d'un arbre, nous croyons bien voir les lettres عا, assurant le singulier عاقبته, comme dans notre copie et dans l'édition Huart. D'ailleurs, le singulier est la forme habituelle dans cette eulogie; voir *C. I. A.*, I, index à *aḥsana*. Quant au n° 9, nous n'avons pas de fac-similé de la dernière partie de cette inscription, qui est invisible sur toutes les photographies.

(2) Ou ملوك, comme dans l'inscription suivante; mais ce dernier titre s'applique au sultan.

الد(و)لة القاهرة ونظام الملّة الزاهرة أبو الخيرات والطاعات والحسنات فخر الدولة
والدين علىّ بن الحسين أحسن الله عاقبته[1] فى غرّة محرّم سنة سبعين وستّمائة.

A ordonné la construction de cette madrasah bénie, pour gagner la faveur d'Allâh, le très grand vizir, le ministre magnifié, le maître des maîtres des Arabes et des Persans . . . le soutien du règne victorieux, l'ordonnateur de la nation florissante, le père des bonnes œuvres, des actes de piété et des bienfaits, Fakhr al-daulah wal-dîn ʿAlî, fils d'al-Ḥusain, qu'Allâh lui accorde une belle fin! Le 1er muḥarram 670 (9 août 1271).

14

Sultan Kaikhusrau III. — Cette inscription, qui a disparu, se trouvait au-dessous de la précédente, d'après Huart, n° 69, dont voici le texte[2].

اللهمّ أيّد وانصر عبدك وخليفتك السلطان الأعظم والخاقان المعظّم مولا ملوك
العرب والعجم ظلّ الله فى العالم أدام الله دولته وسلطنته إلى يوم القيام.

Allâh! aide et secours ton serviteur, ton calife (?), le grand sultan et le khaqan magnifié, le maître des rois des Arabes et des Persans, l'ombre d'Allâh dans le monde, qu'Allâh fasse durer son règne et son sultanat jusqu'au jour de la résurrection!

15

Restauration du sayyid ʿAbdallâh. 1239 H. — Plaque de marbre remployée dans le mur, au-dessous du n° 13 (pl. XXXI). Trois lignes en naskhi ottoman; petits caractères, peints en noir sur fond blanc. Inédite.

(1) ولقد عمّر ورمّم السيّد عبد الله المفتى المدرّس (2) كأنّه بنى ثانياً فلله
درّه خالصاً ساعياً (3) فى غرّة رمضان سنة تسع وثلثين وماتين وألف.

Voici (ce) qu'a rendu prospère et restauré le sayyid ʿAbdallâh, le jurisconsulte, le professeur, comme s'il avait bâti à nouveau, quel excellent homme! par sa sincérité et son zèle. Le 1er ramaḍân de l'année 1239 (30 avril 1824).

(1) Sur ce mot, voir plus haut, p. 22, note 1.

(2) Nous le reproduisons sous toutes réserves, le titre de calife appliqué au sultan nous inspirant quelques doutes. En tout cas, cette inscription ne pouvait pas se trouver *au-dessous* de la précédente quand elle a été relevée pour M. Séon; cf. la note suivante.

Si ce texte désigne la construction dans laquelle il se trouve[1] et s'il n'a pas été rapporté, comme le n° 13, sachons gré au professeur ʿAbdallâh d'avoir sauvé quelques précieux débris de la construction première, sans lui reprocher sa méthode un peu libre de restauration.

Inscriptions coraniques et traditionnelles. — Dans la gorge de l'arc inscrivant les alvéoles de la baie du portail (pl. XXI). Une ligne en naskhi seldjoukide; grands caractères : *C.*, ii, 285 et 286 (286 et 287).

Dans deux petits panneaux à droite (1) et à gauche (2) du portail, sous les minarets (pl. XVIII et XX)[2]. Même type; caractères moyens. Inédite.

(1) قال النبىّ عليه السلام مُخبراً عن الله جلّ جلاله إنّى دافع عن السخىّ
(2) عذاب القبر وشدّة القيامة وهو يصبح ويمسى مغفوراً له الذنوب.

A dit le Prophète, sur lui soit le salut, parlant au nom d'Allâh, sa majesté est exaltée : «Voici, j'écarterai du généreux la peine du tombeau et la rigueur de la résurrection, et ses péchés lui seront pardonnés en tout temps».

Au-dessus d'une petite fenêtre *f* (pl. III) à droite du portail (pl. XVIII). Même type; mêmes caractères. Publiée dans Huart, n° 68 A.

أفضل البقاع المساجد.

Les meilleurs lieux sont les mosquées.

Dans le vestibule V, au-dessus de la porte de la mosquée : *C.*, lxxii, 18, précédé du *bismillâh* et suivi des mots صدق الله العظيم (d'après Huart, n° 68 C).

Dans les angles nord-ouest et sud-ouest de la cour, au-dessus des fenêtres de la salle S (1) et de la mosquée M (2) qui flanquent le vestibule (pl. XXII). Publiée dans Huart, n° 68 Q et B[3].

[1] C'est ce qui paraît ressortir de Grenard, p. 452 en bas : «La partie du fond a été détruite et remplacée, en ramaḍân 1237 (lire 1239), par une maison sur la façade de laquelle on a plaqué des vestiges de la construction primitive». Il est vrai que d'après Huart, *op. cit.*, p. 90, il semble que le liwan fût encore en place à l'époque où M. Séon a fait relever les textes de Siwas (en 1893), puisqu'il place le n° 13 (Huart n° 67) «sur le vieux cintre en face de la porte», c'est-à-dire sur l'arc du liwan, et qu'il ne fait aucune mention du n° 15. Mais le copiste de M. Séon peut avoir voulu désigner un état antérieur; d'ailleurs ses indications topographiques ne sont pas très claires; cf. la note précédente.

[2] A la planche XX, on ne voit que le panneau 2, en plus grand qu'à la planche XVIII.

[3] Ces deux sentences, séparées dans Huart, *loc. cit.*, sont reliées par la copule *wâw*, omise dans cette édition, et ne forment qu'une seule phrase. La «treizième chambre» dans Huart est la salle S, qui fait pendant à la mosquée M, à gauche du vestibule V. Quant à la «porte de la quatorzième chambre», sur laquelle M. Huart place R, c'est sans doute la porte de la salle S sur le vestibule, vis-à-vis de la porte de la mosquée; nous n'en avons pas vérifié le texte.

(1) أُفضل العبادة الفقه (2) وأُفضل الدين الورع.

La meilleure dévotion est la science (des lois religieuses) et la meilleure religion est l'abstinence (des choses illicites).

Au-dessus des portes des douze cellules qui s'ouvrent derrière les portiques bordant les deux longs côtés de la cour, on lit les douze sentences publiées dans Huart, n° 68, D à I et K à P. — Sur la porte du jardin, dans la cour, la sentence publiée dans Huart, n° 68 J. — Au fond de la cour, au-dessous du n° 13, des deux côtés du n° 15 et plus bas, sous la fenêtre (pl. XXXI), deux bandeaux faits de blocs de marbre rapportés, sur lesquels sont sculptés des fragments du verset du trône : *C.*, ii, 256 (255 et 256), en très beau coufique décoratif.

A l'intérieur de la mosquée M, sous la coupole, bandeau de faïence émaillée, renfermant une inscription, religieuse ou traditionnelle, en grands caractères, très décorés. Autour du miḥrâb, en coufique décoratif : le verset du trône (peinture moderne). La chaire, en bois, est moderne.

Le voyageur Ewliya, nommant les édifices religieux de Siwas, en décrit un sous le nom de Dâr al-tadrîs «la maison de l'enseignement», ou Qyzyl madrasah «l'école rouge»[1] : «Il n'a pas et n'aura jamais son pareil dans les pays musulmans; quand Timur le vit, il l'admira longuement. Il possède un portail si haut qu'on dirait une porte de forteresse et ceux qui le voient en demeurent stupéfaits. A droite et à gauche de son cadre, le maître a sculpté des fleurs de toutes formes. Au-dessus de la porte, on lit cette inscription, que les injures du temps ont atteinte en plusieurs places : «A bâti Qylydj-arslan, le fils «de Masʿûd, l'année 569 (1173-1174)..... ». L'intérieur de l'édifice renferme quatre-vingts chambres réparties en deux étages. En hiver, les étudiants travaillent dans celles de l'étage inférieur et en été, dans celles de l'étage supérieur. Jadis, les dotations de cette école étaient si riches qu'on pouvait leur offrir chaque jour huit services de mets excellents, dans des plats en porcelaine de Chine; mais les étudiants d'aujourd'hui sont si pauvres qu'ils ne possèdent pas même des nattes.»

La Gök madrasah est le plus somptueux monument de Siwas, sinon le plus pur de style, et c'est celui qui paraît avoir le moins souffert. Ne serait-ce pas là la «madrasah rouge» qui sut exciter l'admiration de Timur? Ce monument, qui paraît bleu quand on regarde les faïences émaillées de ses minarets, se colore en rose quand le soleil éclaire la chaude patine de ses marbres. Tel autre détail de la description d'Ewliya s'applique à la Gök madrasah; ainsi, ces fleurs sculptées aux côtés du portail et les deux étages de chambres sur la cour; ainsi

[1] Voir Ewliya, *op. cit.*, III, p. 201 et suiv.

encore, ces riches dotations, telles que la tradition en attribue aussi à la Gök madrasah. Il est vrai que l'inscription signalée par le voyageur turc ne figure pas sur le portail de la Gök madrasah; mais on sait déjà qu'il est peu précis dans ses attributions. Peut-être a-t-il lu, sur ce portail, le nom de Qylydj-arslan IV, le père de Kaikhusrau III, qui est inscrit plusieurs fois sur cet édifice (nos 9, 10 et 12); puis, attribuant ce nom au plus célèbre Qylydj-arslan II, il aura imaginé une date correspondant au règne de ce dernier.

MADRASAH DE MUẒAFFAR BARÛDJIRDI

(BRÛDJIYYAH OU ḤÂDJI MASʿÛD)[1]. 670 H.

Dans la rue des Madrasah, côté est (plan, pl. I, n° 7); à quatre-vingts mètres environ au nord de la Shifâ'iyyah (p. 5). Cet édifice est bâti sur un plan rectangulaire (pl. IV) pareil à celui de la Gök madrasah (p. 18), mais son rectangle se rapproche du carré. Au milieu du côté ouest s'élève le portail, bâti en grès jaunâtre, en saillie sur la façade et richement décoré, dans lequel se creuse une baie couronnée en alvéoles (pl. XXIII et XXIV). Au fond de la baie s'ouvre une porte en cintre surbaissé, qui donne accès dans un vestibule V, couvert d'une coupole en pierres de taille de trois couleurs, appareillées en spirale; il est flanqué de deux salles : à droite, une mosquée M, à gauche, un mausolée M'. Le vestibule s'ouvre dans la cour (pl. XXV), dont les deux longs côtés sont bordés par un portique sur cinq arcades en arc brisé, retombant sur quatre colonnes de marbre à chapiteaux corinthiens[2]. Derrière eux s'étend une rangée de cellules, dont les deux centrales, plus grandes et situées dans le petit axe de l'édifice, forment deux liwans latéraux. Au milieu du petit côté est s'ouvre le liwan principal L, flanqué de deux salles de chaque côté; sous son vaste berceau s'abrite une construction moderne.

16

Texte de fondation. 670 H. — Bandeau au-dessus des alvéoles de la baie du portail (pl. XXIII et XXIV). Deux lignes en naskhi ayyoubide; caractères moyens, points et signes. Publiée dans Grenard, n° 7; *Sâlnâmeh*, p. 209.

[1] Le premier de ces noms vulgaires dérive de *barûdjirdi*, l'ethnique du fondateur; voir plus loin, p. 27, note 1. Nous ignorons l'origine du second.

[2] Le sol de la cour s'est exhaussé, enfouissant les bases des colonnes. Les bases sont en calcaire et d'un profil très simple; les colonnes sont antiques. Une petite gravure du portique nord a été publiée par Cumont, *op. cit.*, planche à la page 201, à droite.

(1) بنا هذه المدرسة المباركة فى أيّام دولة (ا)لسلطان الأعظم غياث الـدنـيـا والدين أبو الفتح كيخسرو بن قلج ارسلان خلّد الله ملكه العبد الـضـعـيـف (2) المحتاج إلى رحمة ربّه الغفور المظفّر بن هبة الله البروجردى[1] غفر الله له ولوالديه ولجميع المسلمين فى شهور سنة سبعين وستّمائة.

A bâti cette madrasah bénie, durant le règne du très grand sultan Ghiyâth al-dunyâ wal-dîn Abu l-fatḥ Kaikhusrau, fils de Qylydj-arslan, qu'Allâh perpétue son royaume, le serviteur faible, qui a besoin de la miséricorde de son maître pardonneur, al-Muẓaffar, fils de Hibatallâh, de Barûdjird, qu'Allâh lui pardonne, ainsi qu'à ses parents et à tous les musulmans. Dans les mois de l'année 670 (1271-1272).

17

Signature du fondateur. — Dans quatre petits médaillons sculptés au-dessus des niches latérales droite (1 et 2) et gauche (3 et 4) de la baie du portail (pl. XXIV et XLII)[2]. Même type; caractères moyens, plus allongés, rehaussés d'élégants rinceaux de palmettes. Inédite.

(1) الواثق بالله (2) المظفّر بن هبة الله (3) توكّلتُ على الله (4) العزّة للّه.

Celui qui se confie en Allâh, al-Muẓaffar, fils de Hibatallâh. Je m'en suis remis entièrement à Allâh; la puissance est à Allâh.

Dans les monuments anatoliens, la place où figure ce petit texte est réservée,

[1] Ce mot est écrit distinctement البروجردى, sans points. Le و, sculpté droit au-dessus du ج, pourrait être un gros *ḍammah*, car dans ce texte, ces derniers signes sont d'une taille inusitée; mais c'est plutôt un *wâw* consonne, comme dans les répliques des nos 18 et 19. Au reste, les deux leçons s'équivalent, car il s'agit, évidemment, de l'ethnique de Barûdjird, ville de la Perse occidentale, à près de 100 kilomètres au S. S. E. de Hamadan; voir Yâqût, *Muʿdjam*, éd. Wüstenfeld, I, p. 596; trad. Barbier de Meynard, *Dictionnaire géographique*, p. 96; Ḥamdallâh Mustaufî, trad. Le Strange, dans *J. R. A. S.*, 1902, p. 245 et suiv., 751, et les géographes plus anciens cités dans *The lands of the Eastern caliphate*, p. 200 et suiv.; Abu l-fidâ', éd. Reinaud, p. 419; trad. Guyard, II *b*, p. 166. Sur la ville moderne, voir Bode, *Travels in Luristan*, II, p. 302 et suiv.; Defrémery, *Histoire des Samanides*, p. 242 du tirage à part du *J. A.*, 1847, et les autres sources citées dans Barbier de Meynard, *loc. cit.*; de Hammer, *Mémoire sur la Perse*, dans *Recueil de mémoires et de voyages publiés par la Société de géographie de Paris*, II, p. 342, et surtout de Morgan, *Mission scientifique en Perse*, II, p. 141 et suiv. La vocalisation de la première syllabe, que nous donnons d'après Yâqût, varie beaucoup, ce qui prouve que cette syllabe est très brève; ce fait est confirmé par la forme *brûdjiyyah* du nom vulgaire de la madrasah de Siwas.

[2] On voit les cartouches 1 et 2 sur les planches XXIII et XXIV, à droite; la planche XLII reproduit l'estampage du cartouche 3, légèrement retouché pour la photographie.

en général, à la signature de l'architecte. Est-il permis de supposer que le fondateur de la madrasah fut son propre architecte, ou si l'on veut, que celle-ci fut fondée par un architecte de profession? Quoi qu'il en soit, le fondateur ne porte aucun titre qui le désigne comme un personnage officiel et le fait qu'un simple particulier pouvait élever un aussi bel édifice montre quel haut degré de prospérité Siwas avait atteint sous les Seldjoukides[1].



Fig. 3. — Médaillon 1.

18

Autre texte de fondation. — Dans la cour, à l'intérieur de huit médaillons circulaires (1 à 8) encastrés dans les écoinçons des arcs des deux portiques, au-dessus des huit colonnes (plan, pl. IV, et fig. 3)[2]. Chaque médaillon renferme quelques mots en cercle, puis un mot au centre (C), en naskhi allongé; grands caractères. Inédite.

(1) أمر بعمارة هذه المدرسة المباركة فى أيّام دولة (C) السلطان (2) الأعظم مالك رقاب الأمم [سيّد سلاطين (?)][3] العرب والعجم غياث (C) الدنيا (3) والدين مغيث الإسلام والمسلمين أبو الفتح كيخسرو بن قلج (C) ارسلان (4) برهان أمير المؤمنين خلّد الله دولته وأعلى كلمته (C) وشأنه (5) العبد الضعيف المفتقر إلى ربّه الغفور (C vide) (6) المظفّر بن هبة الله بن المظفّر بن عبد الله المفضّلى البرو(C)جردى (7) غفر الله له ولوالديه ولجميع المس[لمين] اللهمّ اغفر لمن (C) يقول أمين (8) فى شهور سنة سبعين وستّمائة من هجرة[4] [ر]سول الله عليه (C) السلام.

[1] Sur l'importance de Siwas à cette époque, voir Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, trad. Raynaud, index à *Sivas;* cf. Marco Polo, éd. Yule-Cordier, I, p. 43 et suiv.; Rockhill, *Rubruck*, p. 276.

[2] Les numéros des colonnes, sur le plan, correspondent à ceux des médaillons dans le texte suivant. La figure 3 est un croquis sommaire du médaillon 1; on aperçoit le médaillon 4 sur la planche XXV, à droite.

[3] Ces deux mots frustes sont restitués sur un grand nombre d'inscriptions seldjoukides qui renferment le titre *sayyid salâṭîn al-ʿarab wal-ʿadjam*. On pourrait lire autrement, par exemple مولى ملوك, comme au n° 14; mais ce dernier texte n'est pas assuré.

[4] Notre copie porte من هجّرة.

A ordonné la construction de cette madrasah bénie, durant le règne du très grand sultan, du maître des nuques des peuples, du seigneur des sultans des Arabes et des Persans, Ghiyâth al-dunyâ wal-dîn, le secoureur de l'Islam et des musulmans, Abu l-fatḥ Kaikhusrau, fils de Qylydj-arslan, la preuve de l'émir des croyants, qu'Allâh perpétue son règne et qu'il élève sa parole et sa condition, le serviteur faible, qui a besoin de son maître miséricordieux, al-Muẓaffar, fils de Hibatallâh, fils d'al-Muẓaffar, fils de ʿAbdallâh, al-Mufaḍḍali, de Barûdjird, qu'Allâh lui pardonne, ainsi qu'à ses parents et à tous les musulmans...... Allâh! pardonne à celui qui dit amen! Dans les mois de l'année 670 de l'hégire (1271-1272) du Prophète d'Allâh, sur lui soit le salut!

19

Inscription funéraire du fondateur. Même date. — A l'intérieur du mausolée M', grand bandeau au sommet des quatre murs de base (1 à 4), sous la zone de raccord de la coupole au plan carré; l'inscription commence à l'ouest, sur le mur qui fait face à l'entrée. Même type; grands et beaux caractères, en faïence émaillée, bleus et bruns, couchés dans du plâtre. Inédite.

(1) بسمله... إلهى لَيْسَ لِى عملٌ اتقرّبُ به إليك ولا حسنة أدلّ بها عليك عن[1] فقرى وفاقتى وذلّى ووحدتى فارحم غربتى وكُن أنيسى فى حفرتى فقد التجأ (2) تُ إليك وتوكّلت عليك وأنت أكرم الأكرمين وأرحم الراحمين[2]..... (3) ... هذه تربة العبد الضعيف الغريب الوحيد المظفّر بن هبة الله المفضّلى البروجردى غفر الله له ولوالديه ولجميع المس(4)لمين وأرزقه الجنّة والس(ع)ادة فى الآخرة آنس الله وحدته ورحم غربته فَمَن غيّر تربتى وبدّل حفرتى فأنت[3] خصمه وعليه غضب الله والملائكة والناس أجمعين[4].

...Ceci est le tombeau du serviteur faible, étranger, solitaire, al-Muẓaffar, fils de Hibatallâh, al-Mufaḍḍali, de Barûdjird, qu'Allâh lui pardonne, ainsi qu'à ses parents et à tous les musulmans, et qu'il lui accorde le paradis et le bonheur dans l'autre monde, etc. Celui qui modifiera mon tombeau et qui échangera ma sépulture, c'est toi (Allâh) qui seras son adversaire et c'est sur lui que retombera la colère d'Allâh, des anges et de tous les hommes.

Le mausolée renferme un grand et deux petits tombeaux en maçonnerie, tous

[1] Ou غير, avec le même sens.

[2] Cette prière, qu'il nous paraît inutile de traduire, est suivie de deux fragments (marqués ci-dessus par des points) de *C.*, LXVI, 8 (depuis ربّنا), et LX, 4 (depuis ربّنا).

[3] Notre copie porte وانت; la syntaxe exige la correction.

[4] Prière et paraphrase de *C.*, II, 177 (181), et II, 156 (161), ou III, 81 (86).

anépigraphes; ils étaient sans doute revêtus de faïences émaillées, qui ont disparu. Il reste encore des traces de celles qui recouvraient les quatre murs de base; celles qui tapissent la coupole sont mieux conservées et forment de curieux dessins.

20

EXTRAIT DE L'ACTE DE FONDATION. — A droite en entrant dans la cour, au-dessus du médaillon 5 (voir le n° 18), trois médaillons circulaires (1 à 3) encastrés dans le mur (pl. XLII) et renfermant quelques mots en cercle et un mot au centre (C). Même type; mêmes caractères. Inédite.

(1) وشرط الواقف مدرّساً واحداً وثلثة من المعيدين وثلثين [1] (C) من الفقهاء (2) وأربعة من الحفّاظ وإماماً واحدا ومؤذّناً وخازناً واحدا لخزانة الكتب (C) (3) من جملة ما وقف الواقف رحمه الله على هذه المدرسة المباركة قرية اسكى (C) من ناحية ايلبكلو[2].

Et le fondateur a institué un professeur, trois répétiteurs, trente jurisconsultes, quatre récitateurs du Coran, un imâm, un mu'adhdhin et un conservateur pour la bibliothèque.

Parmi les dotations instituées par le fondateur, qu'Allâh ait pitié de lui, en faveur de cette madrasah bénie, (se trouve) le village d'Eski (?), dans le canton d'Ilbeglü (?).

Deux autres médaillons semblables aux précédents, mais ornés d'une marguerite au centre, sont encastrés dans les écoinçons de l'arc brisé sous lequel on passe du vestibule dans la cour (pl. XXV). Ils renferment, gravés en cercle, quelques mots que nous n'avons pu déchiffrer et qui se rattachent peut-être à l'une des inscriptions précédentes, au n° 18 ou au n° 20.

INSCRIPTIONS CORANIQUES, APHORISMES ET PRIÈRES. — Dans la baie du portail, au-dessus de la porte et des deux niches latérales : *C.*, III, 16 et 17 (17 et 18), jusqu'à الإسلام, en naskhi ayyoubide, à grands caractères, rehaussés d'élégants rinceaux de palmettes (pl. XXIV). — Au-dessus, dans quatre petits champs (1 à 4) placés sous les alvéoles et laissant voir de fortes traces de dorure. Même type; mêmes caractères. Inédite.

(1) Cette leçon paraît certaine; mais pourquoi *trente* juristes, alors qu'il suffit d'*un* professeur et de *trois* répétiteurs? Peut-être ces *faqîh* étaient-ils des *mutafaqqih*, c'est-à-dire des étudiants en droit, souvent nommés dans les actes syriens; voir, par exemple, VAN BERCHEM, *Épigraphie des Atâbeks de Damas* (dans les *Mélanges de Vogüé*), n° 5, et dans *Z. D. P. V.*, XIX, p. 108.

(2) Ces deux mots un peu frustes paraissent écrits اسكر et ايلكلو. Les leçons proposées sont tentantes, car le canton d'Ilbeglü, au sud-sud-ouest de Siwas, renferme précisément un village d'Eski, peut-être Eski-köi de la carte R. Kiepert, feuille B v, Sivas; cf. *Sâlnâmeh*, éd. 1325 H., p. 191.

(1) طلب العلم فريضة (2) على كلّ مسلم (3) فضل العلم (4) خير من فضل العبادة.

La recherche de la science est une obligation imposée à tout musulman. Le mérite de la science est meilleur que celui de la dévotion.

Au sommet de la façade, à droite (A) et à gauche (B) du portail, grand bandeau très mutilé (pl. XXIII). Même type; très grands caractères. Inédite.

(A) بسمله... إلهى طول الأمل غرّنى وحبّ الدنيا أهلكنى [environ dix mots... المـ]ـتغشّين (?) ويا أرحم الراحمين (B) إلهى إنّ مقامى هذا مقام العائذين برحمتك واللائذ(ين) بعفوك والمستجير[ين] بعزّ جلالك قد زاد أعلام قدرتك فإنّك (?) أسألك أن ترحم (?) [quelques mots frustes] [1].

Au fond de la cour, grand bandeau courant sur les trois côtés de la façade du liwan principal L, autour de l'arc de tête. Même type; très grands caractères, rehaussés de superbes rinceaux : *C.*, II, 256 (255 et 256).

MADRASAH DU VIZIR SHAMS AL-DÎN MUḤAMMAD

(DÂR AL-ḤADÎTH OU TSHIFTEH MINÂREH)[2]. 670 H.

Dans la rue des Madrasah, côté est (plan, pl. I, n° 5); vis-à-vis de la Shifâ'iyyah (p. 5). La plus grande partie de cet édifice a disparu, il y a trente ans environ; sur son emplacement s'élève une école militaire. Il n'en reste que la façade est, sur la rue (pl. IV), avec un beau portail en saillie, richement décoré et surmonté de deux minarets cylindriques en briques, portant une galerie circulaire et une lanterne à moitié détruite (pl. XXVI et XXVII). Dans le portail se creuse une baie couronnée en alvéoles (pl. XXVIII et XXIX), au fond de laquelle s'ouvre une porte en arc brisé. Celle-ci donnait accès dans un vestibule V, flanqué de

(1) Il nous paraît inutile de traduire ces fragments sans valeur historique et nous nous bornons à signaler, dans cette prière et dans la précédente (n° 19), l'esprit du soufisme, qui pénètre, un peu plus tard, dans l'épigraphie syro-égyptienne; voir *C. I. A.*, I, n° 158, et III, n° 52 (Tripoli).

(2) Le premier de ces noms vulgaires, « école de la tradition », alterne souvent avec celui de madrasah; voir *C. I. A.*, I, p. 99, 264 et *passim*. Le second, « double minaret », désigne encore, en Asie Mineure, plusieurs monuments du même type, qui ont conservé leurs deux minarets sur la façade, par exemple, la grande Mosquée d'Erzerum. La Tshifteh minâreh de Siwas est signalée par BORÉ, *op. cit.*, p. 362, et reproduite dans DE CHOLET, *op. cit.*, p. 10.

plusieurs salles dont les murs de refend sont arrachés à peu de distance du revers de la façade (pl. XXX). D'après les souvenirs des vieux habitants de Siwas, le plan de l'édifice était pareil à celui des monuments précédents; il se développait autour d'une cour rectangulaire bordée, sur ses deux longs côtés, par des portiques et des cellules, et sur le petit côté du fond, par un liwan principal. On ne peut que déplorer la disparition récente de la Tshifteh minâreh; à juger par ce qui reste de sa façade, c'était le plus remarquable des monuments de Siwas, par la pureté de ses lignes, alliée à la richesse de son décor.

21

Texte de fondation. 670 H. — Bandeau dans la baie du portail (pl. XXIX), au-dessus de la porte (B) et des deux niches latérales (A et C). Une ligne en naskhi ayyoubide; grands caractères, points et signes. Publiée dans Huart, n° 60; *Sâlnâmeh*, p. 208[1].

(A) أمر بعمارة هذه المدرسة الصاحب الأعظم (B) ملك ملوك الوزراء فى العالم شمس الدنيا والدين محمّد بن محمّد بن محمّد صاحب الديوان (C) خلّد الله دولته فى سنة سبعين وستّمائة.

A ordonné la construction de cette madrasah le très grand ṣâḥib, le roi des rois des vizirs dans le monde, Shams al-dunyâ wal-dîn Muḥammad, fils de Muḥammad, fils de Muḥammad, le maître de la chancellerie, qu'Allâh perpétue sa puissance! En l'année 670 (1271-1272).

Le fondateur est désigné par le titre honorifique *ṣâḥib aʿẓam* «grand vizir»[2], et par le titre de fonction *ṣâḥib dîwân* «grand chancelier»[3]. Ce personnage n'a pas encore été identifié[4]. A première vue, on serait tenté de songer à Shams al-dîn Muḥammad Iṣfahâni, qui était secrétaire privé (*munshi' khâṣṣ*) à l'avènement de Kaiqubâd Ier[5] et qui joua un rôle important, à titre de grand vizir, sous ce sultan, puis sous Kaikhusrau II et au début du règne de Kaikâwus II[6].

(1) Grenard, *op. cit.*, p. 453, se borne à signaler ce texte sous le n° 1; on en trouve une traduction médiocre dans de Cholet, *op. cit.*, p. 93, note 1.

(2) Sur ce sens du titre *ṣâḥib*, voir plus haut, p. 20, note 3. Il est confirmé ici par le titre suivant, *malik mulûk al-wuzarâ' fi l-ʿâlam*.

(3) Sur le titre *ṣâḥib al-dîwân* et ses variantes, voir, pour l'Égypte, *C. I. A.*, I, p. 506, note 6; pour l'Asie Mineure, Ibn Bîbî, *passim*.

(4) Voir Huart, *op. cit.*, p. 86; Houtsma, dans *W. Z. K. M.*, X, p. 298.

(5) Voir Ibn Bîbî, III, p. 186; IV, p. 83.

(6) Voir Ibn Bîbî, IV, p. 251 et suiv.; Munadjdjim Bashy, II, p. 569; Huart, p. 22.

Mais Iṣfahâni fut mis à mort au milieu des luttes qui troublèrent le règne des trois fils de Kaikhusrau II, probablement vers 652[1]. Or en 670, le sultan régnant était Kaikhusrau III et son grand vizir était ce Fakhr al-dîn ʿAlî ibn al-Ḥusain, dit le ṣâḥib Ata, qui fondait, la même année à Siwas, la Gök madrasah[2]. Il faut donc chercher ailleurs. A cette époque, le royaume divisé des Seldjoukides n'était plus que l'humble vassal de l'empire mongol de Perse[3], dont le grand vizir était alors Shams al-dîn Muḥammad Djuwaini, le frère du célèbre auteur du *Djahân kushây;* c'est à lui que nous attribuons la paternité de la Tshifteh minâreh, le joyau des monuments de Siwas[4].

(1) Voir Ibn Bîbî, IV, p. 267; Munadjdjim Bashy, *loc. cit.;* Huart, p. 23 et suiv.

(2) Voir plus haut, p. 20.

(3) Il suffit de citer ici le témoignage impartial de Marco Polo, éd. Yule-Cordier, I, p. 44.

(4) Cette identification, qui nous paraît déjà démontrée, est confirmée par les faits suivants:

1° Les titres honorifiques du n° 21, comparés à ceux de Fakhr al-dîn ʿAlî à la Gök madrasah (nos 9, 12 et 13), trahissent un rang plus élevé. Or, le royaume seldjoukide ne possédait alors aucun vizir au-dessus du ṣâḥib Ata; donc, il faut chercher le fondateur en dehors de ce royaume et au-dessus de son vizir, par conséquent, dans l'empire mongol. La même conclusion ressort du surnom en *al-dîn*, qui affecte ici la forme quasi souveraine en *al-dunyâ wal-dîn* (voir *C. I. A.*, I, index à *titres en ad-dunyâ wad-dîn*, surtout p. 763 et suiv.), plus élevée que celle en *al-daulah wal-dîn* du ṣâḥib Ata à la Gök madrasah (nos 9, 12 et 13).

2° Le père et le grand-père de Muḥammad Djuwaini s'appelaient aussi Muḥammad, comme dans le n° 21; voir Kutubi, *Fawât*, éd. Caire, II, p. 35; Aqserâyi, *Saldjuq-nâmeh*, Bibl. de Sainte-Sophie, n° 3143, f° 71 v°, et Bibl. de Yeni djâmiʿ, n° 828; d'Ohsson, *Mongols*, I, p. xviii; III, p. 417; Hammer, *Ilchane*, I, p. 280; Quatremère, dans *Mines de l'Orient*, I, p. 220; Schefer, *Chrestomathie persane*, II, p. 134 et suiv.; Ibn al-Ṭiqṭaqâ, *Fakhri*, éd. Derenbourg, introduction, p. 6.

3° Djuwaini portait le titre *ṣâḥib dîwân*, qui figure dans le n° 21; voir les sources citées dans l'alinéa précédent, *passim*, et Ibn Bîbî, IV, p. 321, 329, qui donne aussi, p. 329, la forme plus complète *ṣâḥib dîwân al-mamâlik*. Or, c'était là le titre officiel des vizirs houlagouïdes. En effet, une inscription de la grande Mosquée d'Ispahan le donne, précisément sous cette dernière forme, à Saʿd al-dîn Muḥammad Sâwi, le grand vizir du sultan Uldjaitu, avec des titres honorifiques analogues à ceux du n° 21; voir van Berchem, dans les *Mélanges H. Derenbourg*, p. 372 et suiv.

4° Le n° 21 ne nomme que le fondateur, alors que les inscriptions des autres monuments de Siwas fondés par des personnages non souverains, telles que la Gök madrasah et la Brûdjiyyah, nomment le sultan seldjoukide régnant. Si le fondateur de la Tshifteh minâreh avait été un vizir seldjoukide, l'inscription n'eût pas manqué de nommer Kaikhusrau III, tandis que le grand vizir houlagouïde pouvait se passer de le faire, tout en s'abstenant, par égard pour lui, de nommer son maître le sultan Abaqa.

5° Enfin, l'on sait que Djuwaini visita l'Asie Mineure à plusieurs reprises, pour pacifier le royaume seldjoukide, par exemple, en 676 et en 677, à la suite de la victoire de Baibars sur les Mongols à Albistan. Il s'efforça d'y ramener la prospérité et d'en relever les villes ruinées, parmi lesquelles figure précisément Siwas; voir d'Ohsson, *Mongols*, III, p. 496, 500; Hammer, *Ilchane*, I, p. 298, 300; Howorth, *Mongols*, III, p. 258, 260 (tous d'après Rashîd al-dîn); Ibn Bîbî, IV, p. 329 et suiv. Il est vrai que le n° 21 est daté de 670; mais il se peut que Djuwaini se soit rendu

22

Signature. — Petit cartouche sculpté dans le montant gauche du cadre extérieur du portail, à environ 1 m. 50 cent. du sol (pl. XXVII, XXVIII et XLII). Naskhi cursif; petits caractères frustes. Inédite.

عمل [deux noms frustes].

Œuvre de.....

Inscriptions coraniques, traditionnelles et banales. — Bandeau vers le sommet du portail, au-dessus de l'arc encadrant les alvéoles de la baie (pl. XXVIII). Une ligne du même type; mêmes caractères que ceux du nº 21 : *C.*, IX, 123. — Deux petits bandeaux au-dessus des niches latérales droite (A) et gauche (B) de la baie du portail, sous le nº 21 (pl. XXVII). Une ligne du même type; petits caractères. Inédite.

(A) ما عُبد الله بشىء أُفضل من الفقه فى الدين (B) ولَفقيه واحد أشدّ على الشيطان من ألف عابد.

Allâh ne peut être servi par rien de mieux que par le droit dans la religion. Certes, un seul juriste est plus fort contre Satan que mille dévots.

Au-dessous de ces deux bandeaux, quatre petits cartouches sont sculptés deux par deux dans les écoinçons des deux niches (pl. XXVII). Deux d'entre eux renferment de beaux rinceaux et les deux autres, quelques mots en coufique tressé : à droite du portail, deux mots effacés; à gauche, les mots الملك لله.

cette année-là en Asie Mineure. Il ne faut pas oublier que ces visites n'avaient qu'un intérêt local; nous en avons vainement cherché la trace dans les grandes chroniques d'Abu l-fidâ', d'Abu l-faradj, d'Ibn Khaldûn, de Maqrîzi et de Munadjdjim Bashy. Tant que nous n'aurons pas une chronique détaillée, année par année, du royaume seldjoukide d'Asie Mineure, dont le vague Ibn Bîbî ne saurait nullement tenir lieu, il faudra renoncer à ces rapprochements, d'une précision mathématique, entre les chroniques et les inscriptions, qui donnent une si grande autorité à l'épigraphie syro-égyptienne; cf. plus haut, p. VI. Au surplus, l'identification du fondateur de la Tshifteh minâreh avec le célèbre vizir Muḥammad Djuwaini paraît suffisamment prouvée pour qu'il soit superflu de chercher plus longtemps, dans les chroniques, la trace de sa présence à Siwas en 670, car il peut s'être borné à envoyer d'Ispahan l'ordre de fondation. Qu'on n'objecte pas que Siwas est à 1500 kilomètres d'Ispahan et que seuls, les souverains pouvaient ordonner à pareille distance; c'était peu de chose pour le vizir tout-puissant d'un Houlagouïde.

Djuwaini ne périt qu'en 683, mis à mort par Arghun au début de son règne; voir Abu l-faradj, trad. Bruns, p. 603 et suiv., et Chabot, dans *R. O. L.*, II, p. 74, note 2; Kutubi, *loc. cit.;* Munadjdjim Bashy, II, p. 718; Aqserâyi, *loc. cit.;* d'Ohsson, *Mongols*, IV, p. 4 et suiv.; Hammer, *Ilchane*, I, p. 363 et suiv.; Howorth, *Mongols*, III, p. 315 et suiv. (tous les trois d'après Rashîd al-dîn, Waṣṣâf et Abu l-faradj).

A droite et à gauche du portail, la façade est percée de deux fenêtres *f* et *f'* qui donnaient jour dans les deux salles contiguës au vestibule (pl. IV et XXVI). Cantonnée de colonnettes et couronnée en alvéoles, la niche de ces fenêtres est inscrite dans un arc brisé qu'encadre un riche décor d'entrelacs et de palmettes. Celle de droite (en *f'*) est d'un style exquis et tout à fait rare (pl. XXX). Son cadre extérieur est formé par un bandeau dans lequel court, sur les trois côtés, une inscription en coufique décoratif tressé, d'un dessin extraordinairement compliqué.

A droite de cette dernière, deux fenêtres plus petites *i* et *j* donnaient jour dans la salle suivante (pl. IV et XXVI). La seconde, plus richement décorée que la première (pl. XXXI), est encadrée par deux petits bandeaux capricieusement entrelacés. Le premier remonte le long du côté droit de la fenêtre et le second, le long du côté gauche. Ils se croisent au-dessus de la niche pour descendre à l'intérieur de celle-ci, le long de la baie même de la fenêtre, en formant un dessin pareil à celui des bandeaux du portail de la mosquée Indjeh minâreh à Konia[1]. Le second bandeau renferme une inscription en coufique décoratif tressé; le premier en contient une en naskhi ayyoubide, à petits caractères élégants, rehaussés de rinceaux de palmettes dans les champs. Voici tout ce qu'on peut en déchiffrer :

العزّ الدائم والإقبال والنشاء (?) والبهاء والدولة والسعادة.....

La suite se perd dans une cassure de la pierre. Les eulogies de ce genre sont très rares sur les édifices, mais très fréquentes sur les objets d'art, notamment sur les faïences émaillées, sur les ivoires et sur ces cuivres damasquinés et repoussés, du XIIe au XVe siècle, qu'on attribue à une école de Mossoul. Ce rapprochement semble indiquer que cette école s'étendait au nord jusque vers les côtes de la mer Noire, à travers ces régions de la Cappadoce et du Pont dont les mines de cuivre ont été exploitées durant tout le moyen âge[2].

Derrière la façade, sous les deux minarets et au-dessus des deux portes qui y donnent accès, la confession de foi (ou une formule analogue), en coufique quadrangulaire[3], à grands caractères faits de briques émaillées (pl. XXX).

TOMBEAU SANS MAUSOLÉE. 691 H.

A l'est de la ville s'étend un vaste cimetière qui renferme des pierres tombales de formes variées. L'une d'elles est une stèle de marbre, rectangulaire et richement décorée, portant sur ses deux côtés (A et B) l'épitaphe du défunt.

(1) Voir plus loin le chapitre des inscriptions de cette ville.

(2) Voir van Berchem, *Monuments et inscriptions de l'atâbek Lu'lu'*, dans *Orientalische Studien*, p. 210 (14), note 1, et les autres sources citées dans Sarre, *Erzeugnisse islamischer Kunst*, I, p. 3. Deux eulogies analogues se lisent sur deux belles portes en bois du VIIe (XIIIe) siècle, sculptées de rinceaux, d'entrelacs, de paons, de lions et de griffons, provenant d'Angora et de Qaraman et conservées au Musée de Constantinople, numéros d'inventaire 2682 et 951; cf. Sarre, *op. cit.*, pl. IX; Migeon, *Manuel d'art musulman*, fig. 102. Sur les mines de cuivre d'Erzindjan et les ustensiles de cuivre fabriqués en Asie Mineure au VIIIe (XIVe) siècle, voir Ibn Baṭûṭah, trad. Defrémery, II, p. 263, 294.

(3) Sur ce type, voir *C. I. A.*, I, p. 139, note 1.

23

Épitaphe de Muhammad de Tiflis. 691 H. — En A, cinq lignes, en B, quatre petites lignes en beau naskhi. Inédite.

(A) (1) هذا قبر أنشأه[1] السعيد الشهيد (2) المرحوم المغفور المحتاج (3) إلى رحمة الله تعالى محمّد بن (4) أبو (sic?) بكر التفليسى غفر الله له (5) ولوالديه ولجميع المسلمين.

(B) (1) فى تأريخ غرّة (2) ذى الحجّة سنة (3) إحدى وتسعين و(4)ستّمائة.

Ceci est le tombeau .... du bienheureux, du martyr, du défunt, auquel il soit pardonné, de celui qui a besoin de la miséricorde d'Allâh, Muḥammad, fils d'Abû Bakr, de Tiflis, qu'Allâh lui pardonne, ainsi qu'à ses parents et à tous les musulmans! A la date du 1er dhu l-ḥidjdjah de l'année 691 (13 novembre 1292).

Le tombeau porte aussi des textes coraniques et une inscription fruste en langue persane.

COUVENT DE LA FAMILLE DE RÂḤAT (DÂR AL-RÂḤAH) FONDÉ VERS LE DÉBUT DU VIIe SIÈCLE H.[2].

Dans le grand cimetière à l'est de la ville (plan, pl. I, n° 16); entre le Mysmyl-yrmaq et le monticule rocheux qui porte le mausolée de ʿAbd al-Wahhâb Ghâzi (p. 52). Cet ensemble de constructions modernes et sans valeur architecturale comprend une mosquée, un couvent (*zâwiyah*) et un hospice (*ʿimârah*).

24

Texte de restauration. 779 H. — Plaque de marbre encastrée dans le mur, près de la porte d'entrée; dimensions 120 × 60. Cinq lignes en caractères arrondis. Inédite.

(1) بسمله... وقف الأخوان المحتاجان إلى رحمة الله تعالى الخطّاب والحسين ابنا (2) المرحوم كمال الدين أحمد بن راحت رحمهما الله وغفر لهما هذه البقعة على الصلحاء من أهل الدين (3) والفقراء والمساكين وسمّاها بدار الراحة

(1) Ce mot douteux ne se trouve guère dans les épitaphes; on peut lire الشابّ «du jeune homme» (cf. *C. I. A.*, I, n° 220), ou الشيخ «du shaikh» (cf. *C. I. A.*, I, index).

(2) Sur la date probable de sa fondation, voir plus loin, p. 38, note 1. Nous classons cet édifice après le tombeau précédent, pour le rapprocher du suivant, qui appartient à la même famille.

وجعلاها لهم من الاستراحة فى محرّم من سنة عشرين وسبعمائة (4) ثمّ جدّدها العبد الضعيف المحتاج إلى رحمة ربّه اللطيف الشيخ حسن بن المرحوم المغفور (5) عبد الوهّاب بن الحسين بن أحمد بن راحت رحمهم الله وغفر له فى محرّم من سنة تسع وسبعين وسبعمائة.

Ont constitué waqf les deux frères qui ont besoin de la miséricorde d'Allâh, al-Khaṭṭâb et al-Ḥusain, les deux fils du défunt Kamâl al-dîn Aḥmad ibn[1] Râḥat, qu'Allâh ait pitié d'eux et qu'il leur pardonne, ce lieu pour les vertueux parmi les gens de la religion, pour les pauvres et pour les indigents. Ils l'ont appelée la Maison du repos[2] et ils l'ont mise à leur disposition pour se reposer. En muḥarram de l'année 720 (février-mars 1320). Ensuite, l'a restaurée le serviteur faible, qui a besoin de la miséricorde de son maître bienveillant, le shaikh Ḥasan, fils du défunt, à qui il soit pardonné, ʿAbd al-Wahhâb, fils d'al-Ḥusain, fils d'Aḥmad ibn Râḥat, qu'Allâh ait pitié d'eux et qu'il lui pardonne! En muḥarram de l'année 779 (mai-juin 1377).

Il résulte de ce texte que le couvent, doté en 720 par les deux frères al-Khaṭṭâb et al-Ḥusain, a été restauré en 779 par le shaikh Ḥasan, un petit-fils d'al-Ḥusain. La première de ces deux dates est confirmée par une waqfiyyah, c'est-à-dire un acte de fondation, conservée à Siwas. Elle est faite au nom du ṣâḥib... (suivent divers titres) Rukn al-dîn... al-Khaṭṭâb, fils de Kamâl al-dîn Aḥmad ibn Râḥat ibn al-Khaṭṭâb, et datée du 12 shawwâl 721 (4 novembre 1321). Après les noms et les titres du fondateur, l'acte énumère les biens-fonds constitués en faveur de la Dâr al-râḥah, le personnel du couvent et les clauses fixées par le donateur. Il stipule, notamment, qu'une partie des revenus du waqf est attribuée à l'émir ʿUmar Beg, son fils, et à la fille de celui-ci, Dilshâd; après lui, au frère du donateur, ʿIzz al-dîn al-Ḥusain, fils de Kamâl al-dîn Aḥmad; après lui, à l'émir Niẓâm al-dîn Yûsuf, puis à l'émir Madjd al-dîn Ḥasan, les deux fils de Sharaf al-dîn Muḥammad ibn Yûsuf; après eux, au neveu du donateur, Ḍiyâ' al-dîn Maḥmûd, fils de Shams al-dîn Muḥammad, fils de Kamâl al-dîn Aḥmad; après lui enfin, à son autre neveu, ʿAbd al-Wahhâb, fils d'al-Ḥusain. Parmi les témoins

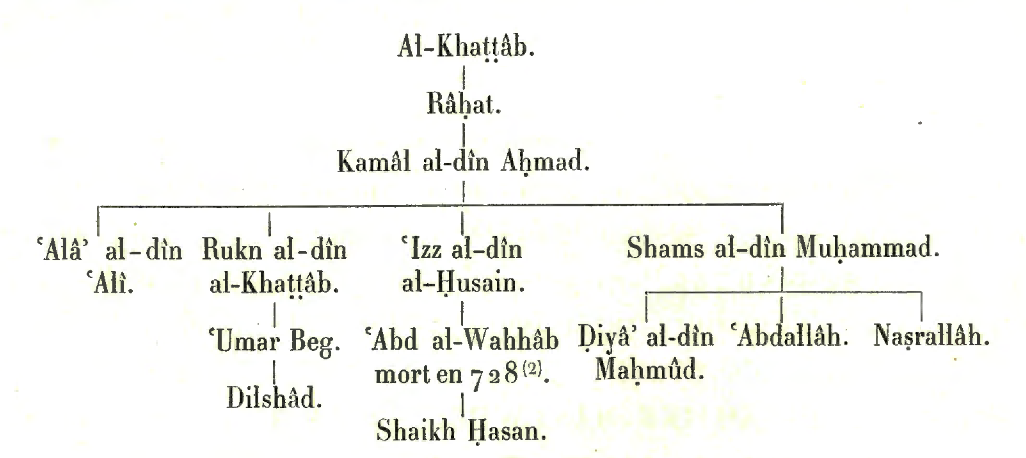
(1) Nous ne traduisons pas *ibn* par «fils», ce mot pouvant signifier ici «descendant»; voir van Berchem, *Arabische Inschriften*, dans von Oppenheim, *Inschriften aus Syrien, Mesopotamien und Kleinasien* (*Beiträge zur Assyriologie*, VII), p. 109, note 1, et 115, note 1.

(2) Le nom de Dâr al-râḥah fait sans doute allusion au nom de Râḥat, qui est écrit d'ordinaire راحت (voir le n° 24, Ibn Bîbî, IV, p. 182, et les actes cités plus loin), mais qui paraît aussi sous la forme الراحة; voir Ibn Bîbî, IV, p. 310.

signataires de l'acte figurent encore ʿAbdallâh et Naṣrallâh, deux fils de Muḥammad, fils d'Aḥmad.

A cette époque, le couvent existait déjà depuis longtemps, ainsi qu'il résulte d'un autre acte conservé à Siwas. Il est fait au nom de l'émir... (titres divers) ʿAlâʾ al-dîn ʿAlî, fils de Kamâl al-dîn Aḥmad ibn Râḥat, et daté du 11 rabîʿ II 687. Ce personnage y est indiqué comme le constructeur et le donateur du couvent (*zâwiyah*) appelé Dâr al-râḥah. D'autre part, il semble résulter d'un passage du premier acte que le fondateur en fut Kamâl al-dîn Aḥmad, le père de ʿAlî[1].

En combinant ces trois documents et en négligeant quelques personnages du premier acte, dont la parenté avec la famille Râḥat n'est pas indiquée, la généalogie de cette famille s'établit ainsi :



TOMBEAU DE ʿABD AL-WAHHÂB RÂḤATI. 728 H.

Dans le même cimetière, à l'est de la Dâr al-râḥah (plan, pl. I, n° 15). Cette sépulture se compose d'un simple enclos à ciel ouvert, renfermant un tombeau de marbre, de forme seldjoukide[3].

[1] Cette hypothèse paraît confirmée par Ibn Bîbî, IV, p. 182, signalant dans les environs de Siwas, dès l'année 629, un couvent (*ribâṭ*) d'Ibn Râḥat (ou caravansérail d'Aḥmad Râḥat) qui ne peut être que la Dâr al-râḥah. Dans l'ouvrage original du même auteur, ms. de Constantinople, Bibl. Sainte-Sophie, n° 2985, f° 210 r°, ce passage est plus complet que dans le résumé publié par Houtsma. On y lit que ce couvent s'appelait autrefois le caravansérail d'Iṣfahâni et qu'alors, il était connu sous le nom de ribâṭ de Kamâl al-dîn Aḥmad ibn Râḥat. Il résulte de ce passage que la fondation première était antérieure à Aḥmad; nous l'avons fixée approximativement au début du VIIe (XIIIe) siècle (p. 36), faute d'indication plus précise.

[2] D'après l'inscription n° 25.

[3] Nous appelons ainsi des tombeaux, en marbre ou en grès, rarement en bois, de forme prismatique, reposant sur un socle en forme de parallélipipède droit; le côté de la tête est parfois un peu plus large que celui des pieds. Les inscriptions historiques se trouvent souvent sur ces deux petites faces, les grandes faces latérales portant des textes coraniques et des prières. Bien que cette forme n'ait rien de spécifiquement seldjoukide et se retrouve dans la plupart des pays musulmans, nous lui donnons ce nom, pour distinguer ces tombeaux des sépultures à stèles ou à colonnes dressées, qui sont plus fréquentes à l'époque ottomane.

25

ÉPITAPHE DE ʿABD AL-WAHHÂB. 728 H. — Sur les deux côtés longs du tombeau (A et B) et sur le côté de la tête (C). Caractères arrondis, en partie frustes. Inédite.

(A) اللهمّ ارحم صاحب هذا القبر الصدر(?) المرحوم (B) چلبى عبد الوهّاب بن المرحوم أمير حسين رحمه الله (C) توفّى فى ربيع الآخر سنة ثمان وعشرين وسبعمائة.

Allâh! Aie pitié de l'habitant de ce tombeau, feu le supérieur Tshelebi ʿAbd al-Wahhâb, fils de feu l'émir Ḥusain, qu'Allâh ait pitié de lui! Il est décédé en rabîʿ II de l'année 728 (février-mars 1328).

Le chiffre des centaines est indistinct, mais il ne peut y avoir aucun doute sur la lecture. En effet, le défunt était le fils de ce Ḥusain que le n° 24 associe à son frère Khaṭṭâb dans la dotation de la Dâr al-râḥah en 720, et le père de ce Ḥasan qui la restaura en 779. C'est pour cela, sans doute, que ce modeste enclos funéraire, entouré de quatre mauvais murs, jouit de riches fondations[1].

MAUSOLÉE DU SHAIKH ḤASAN BEG (GÜDÜK MINÂREH)[2]. 748 H.

Au centre de la ville (plan, pl. I, n° 11). Cet édicule est bâti sur plan carré (pl. II), le socle en pierres de taille, les faces en marbre blanc, le tout soigneusement appareillé. La porte d'entrée s'ouvre dans la face nord. Les trois autres faces sont percées d'une fenêtre grillée, qu'encadre une moulure composée de larges filets et qui se prolonge, en retour d'équerre, autour de la face tout entière (pl. XXXII)[3]. Au-dessus du carré s'élève un très haut tambour, fait de

[1] Au dire de l'administrateur (*mutawallî*) de ce tombeau, qui est aussi chargé de la gestion des waqfs de la Dâr al-râḥah. Suivant lui, ce ʿAbd al-Wahhâb était le fils du ṣâḥib Ata, c'est-à-dire du vizir Fakhr al-dîn ʿAlî ibn al-Ḥusain (voir plus haut, nos 9 et suiv.), et ce dernier serait le même qu'al-Khaṭṭâb, le donateur de la Dâr al-râḥah. Cette opinion bizarre s'appuie peut-être sur le fait d'une parenté entre le ṣâḥib Ata et la famille Râḥat.

[2] C'est-à-dire «minaret tronqué», à cause de la forme et de l'aspect de son haut tambour.

[3] Une de ces fenêtres se voit à la planche XXXII, à gauche (mausolée après sa restauration).

briques appareillées en dessins géométriques et recouvert d'un toit moderne en tuiles, qui a remplacé sans doute un cône ou une pyramide à plusieurs pans, abritant une coupole intérieure[1]. La hauteur des faces du carré est de 5 mètres et la hauteur totale de l'édifice, à l'intérieur, est de 15 mètres. Le passage du carré de la base au cylindre du tambour est confié à une zone de raccord en briques, à pans triangulaires juxtaposés dans des plans différents, suivant une ingénieuse disposition qui se retrouve dans certains mausolées syro-égyptiens du xve siècle. Les briques de ces triangles sont disposées en lits horizontaux; celles du cylindre dessinent des quinconces. Au sommet du cylindre et sur les bords du toit court une frise composée d'une grecque en briques et d'un bandeau de faïence émaillée, et couronnée par une légère corniche[2]. Ce précieux monument, le seul de son espèce et de son époque à Siwas, a été signalé par de Moltke, *op. cit.*, p. 195.

26

Épitaphe du shaikh Ḥasan Beg. 748 H. — L'intérieur abrite un tombeau T en marbre blanc, de forme seldjoukide et d'un style simple et noble. A la base des quatre côtés (A à D) du prisme, au-dessus du socle, court un bandeau dont la longueur totale est de 6 m. 16 cent. et la hauteur, de 0 m. 17 cent. (pl. XLII). L'inscription, en langue mi-persane et mi-arabe, commence sur le grand côté nord (A), faisant face à l'entrée. Beau naskhi mamlouk[3]; caractères moyens. Publiée dans *Sâlnâmeh*, p. 211 (le côté A seul).

(A) وفات مرحوم مغفور كُلْبَ[رْكَ] حْمَر[4] سلطنت شكوفهٔ شجرهٔ سعادت ذ[ها]ل

روضهٔ مملكت ش[يخ] حسن بك نوّر الله (B) ضريحه فرزند حضرت سلطان أعظم

(C) شاهنشاه معظّم مالك [رقا]ب الأمم ظلّ الله فى العا[لم] س[يـ]ف الدنيا

والدين سلطان ارتنا خلّد الله مملكته (D) در ماه رمضان سنة ثمان وأربعين

(و)سبعمائة.

(1) Le toit se voit à la planche XXXII, à gauche. Le couronnement primitif, détruit à une époque inconnue, a déjà disparu à la planche XXXII, à droite (mausolée avant sa restauration).

(2) Celle-ci doit être contemporaine du toit, car on voit, à la planche XXXII, à droite, au-dessus du bandeau de faïence, une large zone en briques, supportant le couronnement primitif. Les angles de la zone de raccord ont été réparés et l'on a dégagé la base et les abords de l'édifice.

(3) Nous empruntons ce terme à l'épigraphie syro-égyptienne, parce que le style de cette inscription rappelle celui des textes contemporains dans le royaume des Mamlouks; les inscriptions anatoliennes de cette époque sont trop rares pour justifier la création d'un nouveau terme.

(4) Ou كلبن احمر «le rosier rouge». Le premier mot, qui est un peu fruste, paraît être plutôt كلبرك; mais alors, il faut suppléer l'*alif* du mot احمر, ou lier les deux mots comme ci-dessus.

Le décès du défunt, qu'il lui soit pardonné, feuille de rose rouge du sultanat, fleur de l'arbre de la félicité, rejeton du jardin de l'État, le shaikh Ḥasan Beg, qu'Allâh illumine son tombeau, fils de Sa Majesté le très grand sultan, le roi des rois magnifié, le maître des nuques des peuples, l'ombre d'Allâh dans le monde, Saif al-dunyâ wal-dîn sultan Eretna[1], qu'Allâh perpétue son royaume, (a eu lieu) dans le mois de ramaḍân de l'année 748 (décembre 1347-janvier 1348).

L'histoire des Éretnides est encore si obscure[2] qu'on nous permettra de lui consacrer quelques pages en publiant la première inscription connue de cette dynastie. Nous nous attacherons principalement à son fondateur, qui figure ici comme père du défunt Ḥasan Beg, en nous réservant d'étudier ailleurs[3] les documents inédits que nous avons recueillis sur elle. Commençons par résumer la seule chronique imprimée qui donne quelques faits précis sur l'origine de la dynastie[4].

Tombés au rang d'humbles sujets des Houlagouïdes, les derniers Seldjoukides ne tardèrent pas à être remplacés par des gouverneurs mongols. En 723 (1323), le sultan Abû Sa'îd confia l'Asie Mineure à Timurtash[5], un des fils de ce puissant émir Tshuban qu'il fit périr un peu plus tard, parce qu'il lui portait ombrage. En 728, en apprenant la mort de son père, Timurtash, craignant pour sa vie, s'enfuit en Égypte auprès du sultan Mamlouk Muḥammad[6]. Il laissait à sa place

(1) Nous écrivons ainsi le nom connu jusqu'ici sous la forme *Artena;* voici pourquoi. Dans l'histoire du qâḍî Burhân al-dîn (voir plus loin, p. 50, note 2), ce nom propre est écrit très souvent أَرْتْنا, *Eretna*. En outre, la variante اردنا figure dans une inscription de ce sultan, datée de 747, à Dewelü Qara-hisar, petite ville au sud-ouest de Césarée, qui joue un rôle important au viiie (xive) siècle, comme ville frontière du côté de Qaraman; or, d'après les règles de l'euphonie turque, la variante اردنا s'explique mieux par *eretna* que par *ertena*. Enfin, dans cette ville et à Césarée même, on prononce encore *Eredna*. D'autre part, la leçon *Artena* découlerait des monnaies à légendes mongoles; voir plus loin, p. 46. Signalons encore, pour mémoire, les formes *Ersena* et *Ertene* dans Hammer, *Ilchane*, II, p. 318 et 322.

(2) M. Lane-Poole n'en parle pas dans ses *Mohammadan dynasties* et dans la traduction russe, M. Barthold se borne à quelques mots, p. 158, note 1.

(3) Quand nous publierons les inscriptions de la région de Césarée, qui renferme plusieurs textes éretnides, et celles des Caramanides, dont l'histoire est intimement liée à celle des Éretnides.

(4) Voir Ibn Khaldûn, *'Ibar*, éd. Boulaq, V, p. 560 et suiv.; cf. Tewhid, *C. M. O.*, IV, p. 441.

(5) Cette assertion n'est pas tout à fait exacte. Timurtash fut nommé gouverneur du Rum peu après l'avènement d'Abû Sa'îd, en 717 ou 718, et fit une tentative d'indépendance en 722 ou 723; voir Munadjdjim Bashy, III, p. 4 à 8, et plus clairement dans le *Djâmi' al-duwal* (ms. cité plus loin, p. 43, note 4), II, chap. des Tshubanides; Hammer, *Ilchane*, II, p. 256, 288; d'Ohsson, *Mongols*, IV, p. 605, 658; Howorth, *Mongols*, III, p. 587, 601; Barthold, dans *Zapiski*, XVIII, p. 0127, note 3. Il faut donc corriger, dans Ibn Khaldûn, soit la date, soit les mots suivants.

(6) Ces événements bien connus ne touchent à notre sujet que par la date du départ de Timurtash, qui quitta son poste en 727 et parvint en Égypte en 728, en effet; voir les auteurs cités dans la note précédente et les chroniques égyptiennes dans Weil, *Chalifen*, IV, p. 328 et suiv.

un de ses émirs, nommé Eretna, qui portait le titre mongol *nuyan*, réservé aux princes (*abnâ' al-mulûk*). Eretna promit obéissance à Abû Sa'îd, qui lui remit le gouvernement de l'Asie Mineure mongole, et choisit Siwas pour sa résidence et pour la capitale de ses États. Après la mort d'Abû Sa'îd, quand Ḥasan Kutshuk, le fils de Timurtash, se fut établi à Tabriz, Eretna lui rendit hommage. Dans la suite, rompant ses engagements, il s'offrit au sultan Mamlouk Muḥammad, qui lui envoya un diplôme de gouverneur et des vêtements d'honneur. Alors Ḥasan marcha contre Siwas, mais Eretna le battit en 744, dans la plaine de Kasbanuk[1]; dès lors, son pouvoir s'étant accru, Ḥasan ne fut plus en état de lui chercher noise. Eretna mourut en 753 et ses fils lui succédèrent. Mais, ajoute Ibn Khaldûn, j'ignore leurs noms et la succession de leurs règnes; tout ce que j'en sais, c'est qu'en 766, le gouverneur d'Alep reçut du sultan (d'Égypte) l'ordre de marcher au secours de Muḥammad Beg, le fils d'Eretna.

Plus d'un demi-siècle avant Ibn Khaldûn, un voyageur arabe, qui fut reçu par Eretna dans ses États, vers 733 (1332-1333), s'exprime ainsi[2] : «Puis nous nous rendîmes à Aqseray. . . cette ville obéit au roi de l'Iraq (Abû Sa'îd). . . l'émir Eretna est son lieutenant (*nâ'ib*) dans la partie de l'Asie Mineure dont il s'est emparé. . . Nous partîmes ensuite pour Nigda, qui appartient au roi de l'Iraq. . . puis nous allâmes à Césarée. . . où réside une des princesses (*khatun*) de l'émir 'Alâ' al-dîn Eretna, nommé plus haut. . . elle est parente du roi de l'Iraq. On l'appelle *agha*, titre qui signifie «grand» et qu'on donne à tous ceux qui ont quelque parenté avec le sultan (mongol); son nom propre est Ṭaghy (طغى) khatun. . . Nous nous rendîmes ensuite à Siwas. . . . . (où nous fîmes visite à) l'émir 'Alâ' al-dîn Eretna, lieutenant du roi de l'Iraq en Asie Mineure», etc. Puis Ibn Baṭûṭah visite Amasia, Gümüsh[3], Erzindjan et Erzerum et attribue aussi ces quatre villes au roi de l'Iraq, sans parler davantage de l'émir Eretna.

Quelques années plus tard, un auteur arabe qui n'avait pas visité l'Asie Mineure, apparemment, mais que sa situation officielle en Égypte avait mis au courant de toutes les questions politiques de son temps, confirme en ces termes l'hommage

(1) Nous ne pouvons identifier ce nom, écrit كسبنوك dans le texte de Boulaq; on sait que ce dernier fourmille d'erreurs. Dans le *Djâmi' al-duwal*, cap. cit., Munadjdjim Bashy raconte cette bataille, sans en nommer le lieu.

(2) Voir Ibn Baṭûṭah, trad. Defrémery, II, p. 285 et suiv.; cf. Tewhid, *loc. cit.*; Hammer, *Ilchane*, II, p. 322; Howorth, *Mongols*, III, p. 639.

(3) Gümüsh-hadji-köi, au nord-ouest d'Amasia, et non, comme traduit Defrémery, Gümüsh-khaneh, au nord d'Erzindjan; car cette dernière ville appartenait alors au royaume de Trébisonde.

rendu par Eretna au sultan Muḥammad[1] : «L'émir Eretna demanda au sultan Nâṣir un diplôme qui lui conférât le gouvernement du pays de Rum. Cette affaire fut traitée par l'entremise de Sirâdj al-dîn, juge de la ville de Césarée[2]. Ayant obtenu cet acte, Eretna montra à son maître un dévouement sincère. Il fit faire, dans les chaires du pays de Rum, la prière en l'honneur de Malik Nâṣir et frapper la monnaie au nom du sultan. Il fut manifeste qu'en lui rendant hommage, Eretna n'agissait que par libre obéissance, et non par soumission forcée à un ordre[3].»

D'après un chroniqueur plus moderne, encore inédit[4], l'émir Eretna Beg était le fils de l'émir Dja'far Beg, dont la sœur épousa Nûr al-dîn, le père de Qaraman et le chef de la dynastie caramanide. A la mort de Dja'far, Eretna lui succéda. Dans une chronique des Seldjoukides de Rum, poursuit ce chroniqueur, on lit que cet Eretna était un émir du sultan Abû Sa'îd. En 728, après la mort de l'émir Tshuban, Abû Sa'îd l'envoya avec une armée en Asie Mineure, pour s'emparer de Timurtash, le fils de Tshuban. Celui-ci s'étant enfui en Égypte,

(1) Voir 'Umari, *Masâlik*, trad. Quatremère, dans *Notices et extraits*, XIII, p. 344. Voici ce texte inédit, d'après le ms. de Constantinople, Bibl. Sainte-Sophie, n° 3416, III, chap. v, f° 102 v° :

طلب ارتنا تقليداً ناصريّا بنيابة الروم وتردّد فى هذا سراج الدين قاضى قيساريّة فكتب له فأخلص الموالاة وأقام دعوة للخطبة الناصريّة على منابر البلاد الروميّة وضرب السكّة بالاسم الشريف وجهز من الدراهم المضروبة وذلك كلّه إظهارَ طاعةٍ لا إذعنًا لحكمٍ.

Le *Masâlik* a été écrit vers 740, plutôt avant qu'après. Dans son *Ta'rîf*, écrit vers 741, le même auteur se borne à dire que la partie de l'Asie Mineure appartenant aux Mongols est aux mains d'Eretna; éd. Caire, p. 44.

(2) Ce Sirâdj al-dîn était le grand-père du qâḍî Burhân al-dîn; voir plus loin, p. 51, note 3.

(3) En citant ce passage dans ses *Matériaux. . . pour la numismatique et la métrologie musulmanes*, I, p. 346, Sauvaire le fait précéder de la mention : An 740 à 749. Nous ignorons où il a pris ces dates, qui ont été reproduites d'après lui : voir Markoff, *Registre général des monnaies de l'Institut des LL. OO.*, p. 42; Ghâlib Edhem, *Essai*, p. 109, note 2; Tewhid, *C. M. O.*, IV, p. 428. D'après Weil, *Chalifen*, IV, p. 346, citant Maqrîzi et Shudjâ'i, l'hommage à l'Égypte commença vers 737 et fut une attitude passagère, purement intéressée des deux parts; cf. p. 347, 428, 437 et 460. Nous pensons qu'il ne s'est guère prolongé au delà de la mort de Muḥammad (741); voir plus loin, p. 48.

(4) Nous résumons ici le chapitre des Éretnides dans la grande chronique arabe de Munadjdjim Bashy, *Djâmi' al-duwal*, Constantinople, Bibl. 'Umûmi, n° 121/5020, II, f° 223 v° et suiv. Cet ouvrage peu connu est beaucoup plus complet, notamment sur l'histoire des petites dynasties anatoliennes, que le *Ṣaḥâ'if al-akhbâr* du même auteur, traduit en turc par le poète Nadîm et imprimé à Constantinople en 1285 H. Ce dernier ouvrage, que nous avons souvent cité, ne dit rien des Éretnides.

Eretna gouverna l'Asie Mineure mongole à sa place. Après la mort d'Abû Sa'îd, il se déclara indépendant et ses États prospérèrent sous son administration forte et juste, troublée par de fréquentes guerres avec ses voisins les Caramanides. Il régna longtemps[1] et laissa deux fils, Dja'far Beg et Muḥammad Beg, qui se disputèrent le pouvoir. Après une série d'aventures que le chroniqueur raconte en détail, Muḥammad, qui avait fait périr son frère et gardé le pouvoir, fut tué dans une rencontre avec les Caramanides. Il laissait un fils, Eretna II, qui continua de lutter contre eux, avec l'aide des émirs syriens et turcomans. Pris par eux, enfermé durant huit ans à Selefke, il réussit à rentrer dans ses États et après une vie fort troublée, il périt à son tour contre les Caramanides. Ses deux fils Esen Beg et Ghâzî Beg poursuivirent la lutte et périrent aussi en combattant les ennemis héréditaires de leur maison, qui s'éteignit avec eux.

Dans son chapitre sur les Caramanides, que nous ferons connaître en publiant les inscriptions de cette dynastie, Munadjdjim Bashy cite, parmi ses sources, Ibn Bîbî, Djanâbi, 'Âlî et la traduction turque, par Shikâri, d'une épopée persane sur les Caramanides. Nous ignorons à quelles sources Munadjdjim a puisé les matériaux de son chapitre sur les Éretnides; toujours est-il qu'il semble avoir négligé les détails suivants, que nous empruntons à un petit ouvrage de 'Âlî[2] : «Le sultan Eretna fit de Césarée sa capitale et régna jusqu'en 753. Son fils Muḥammad lui succéda et régna jusqu'en 767, puis son fils 'Alâ' al-dîn jusqu'en 782. Eretna, Muḥammad, 'Alâ' al-dîn et Suly Pasha, la femme d'Eretna, sont enterrés dans un édifice en marbre, au bord de la ville de Césarée, que j'ai visité, étant *mîri-liwâ'* de cette ville[3]. »

Quant à l'ouvrage de Shikâri, cité par Munadjdjim Bashy, nous croyons le retrouver dans une histoire anonyme des Caramanides, rédigée en turc vers 1025 H.[4]. En effet, on lit aussi dans cette histoire que la sœur de Dja'far Beg fut la mère de Qaraman et l'on y retrouve, sur les successeurs d'Eretna, maint détail en accord avec le récit de Munadjdjim. En outre, cette chronique nous apprend qu'Eretna avait un troisième fils, appelé 'Alî Beg.

(1) L'auteur ne donne la date de la mort ni d'Eretna, ni de ses successeurs.

(2) Le *Fuṣûl al-ḥall wal-'aqd*, ms. de notre bibliothèque. Sur cet ouvrage, voir Ḥâdji Khalfah, *Kashf al-ẓunûn*, éd. Flügel, IV, p. 439 (d'après lui, 'Âlî est mort en 1008 H.); de Hammer, *Empire ottoman*, I, p. xxiii. Le passage que nous citons ici est signalé dans Khairullâh, III, p. 109, et IV, p. 29, et ce dernier auteur ajoute que l'émir Ṭâhertin était le neveu d'Eretna.

(3) Cf. Tewhid, *C. M. O.*, IV, p. 441; sur ce mausolée, voir plus loin, p. 47.

(4) Nous en devons un résumé à l'obligeance de Ṭâhir Bey, ex-qâ'immaqâm de Qaraman.

Suivant Ḥâdji Khalfah[1], c'est en 738, après la mort d'Abû Sa'îd[2], qu'Eretna, dont la sœur avait épousé Timurtash, fils de Tshuban, devint souverain de Siwas. Son fils Muḥammad lui succéda. A la mort de Muḥammad, son fils mineur[3] tomba sous la tutelle du qâḍî de Siwas, 'Abdallâh, le père du qâḍî Burhân al-dîn[4].

Ainsi, les auteurs ne sont pas tout à fait d'accord sur les origines d'Eretna. Suivant les uns, c'est en 728 qu'il devint gouverneur de l'Asie mongole pour Abû Sa'îd, soit qu'il y fût auparavant, comme émir de Timurtash, soit qu'Abû Sa'îd l'y ait envoyé à ce moment, pour remplacer Timurtash en fuite; suivant les autres, il ne vint occuper ce poste qu'à la mort d'Abû Sa'îd, en remplacement du Djélaïride Ḥasan. En 736 ou 738, profitant de l'anarchie qui suit la mort d'Abû Sa'îd, Eretna se déclare indépendant; ou plutôt, négligeant les misérables successeurs d'Abû Sa'îd, il rend hommage au Tshoubanide Ḥasan Kutshuk à Tabriz, puis au Mamlouk Muḥammad au Caire, passant de l'un à l'autre, à ce qu'il semble, au gré de ses intérêts. Entre temps, il lutte contre ses voisins au sud, les Caramanides. Ses deux villes principales sont Césarée et Siwas. Il donne un regain de prospérité à ses États, ravagés par les guerres mongoles et par les troubles incessants qui marquèrent l'agonie des derniers Seldjoukides. Il meurt en 753, laissant au moins deux fils, Dja'far et Muḥammad. Après une lutte fratricide, c'est Muḥammad qui succède à son père.

En ce qui concerne le protocole d'Eretna, Ibn Baṭûṭah l'appelle 'Alâ' al-dîn, Ibn Khaldûn lui donne le titre mongol *nuyan* et tous les auteurs s'accordent à le nommer *amîr;* seul jusqu'ici, 'Âlî l'appelle *sulṭân*. Bien que chez les auteurs de basse époque, ce titre n'ait aucune valeur officielle[5], on va voir que cette

(1) Voir *Djihân-numâ*, p. 630.

(2) Abû Sa'îd étant mort en 736, l'auteur se trompe, ou bien il veut dire qu'Eretna ne devint souverain de Siwas que deux ans après la mort d'Abû Sa'îd. Précisément en 738, il est nommé, comme gouverneur presque indépendant de quelques provinces du Rum, dans un partage entre les deux Ḥasan; voir d'Ohsson, *Mongols*, IV, p. 729; Howorth, *Mongols*, III, p. 646 (vers 740); cf. Ibn Baṭûṭah, II, p. 124. D'après Munadjdjim Bashy, *Djâmi' al-duwal*, ms. cité, II, chap. des Djélaïrides (cf. le *Ṣaḥâ'if al-akhbâr*, III, p. 10, l. 7), et Khairullâh, III, p. 11 et suiv. (citant la chronique d'Ibn Kamâl), c'est le Djélaïride Ḥasan qui succéda à Timurtash en Asie Mineure et qui, après la mort d'Abû Sa'îd, en confia le gouvernement à Eretna; cf. Sharaf al-dîn, éd. Véliaminof, II, p. 35; trad. Charmoy, II *a*, p. 389; Markoff, *Katalog djelairidskikh monet*, p. iv du précis historique. Suivant Khairullâh, V, p. 43, Eretna était connu, en Asie Mineure, sous le surnom de *kûseh paighambar* «le prophète glabre».

(3) L'auteur ne le nomme pas. Sans doute, il veut parler du 'Alâ' al-dîn des monnaies; voir plus loin, p. 47.

(4) On verra plus loin, p. 51, note 3, que le père de Burhân al-dîn s'appelait Muḥammad.

(5) Voir *C. I. A.*, I, p. 299, note 4, et 727, note 4; van Berchem et Strzygowski, *Amida*, au n° 27, etc.

appellation est pleinement justifiée. Voilà ce que nous apprennent les auteurs; voici maintenant ce que nous enseignent les monnaies.

La numismatique des Éretnides est encore plus obscure que leur histoire dans les chroniques. Nous nous bornerons ici à poser quelques jalons, en nous réservant d'épuiser le sujet quand nous publierons les inscriptions de Césarée et de la Caramanie.

Au point de vue de la titulature, les monnaies attribuées à Eretna appartiennent à deux types principaux :

1° Monnaies au nom *d'al-sulṭân al-a‘dal* ‘Alâ’ al-dunyâ wal-dîn. L'une d'elles est datée 74*, une autre a été frappée à Siwas; en rapprochant ces deux indications, Siwas et 74*, on doit attribuer ces pièces à Eretna, qui portait, on le sait par le témoignage d'Ibn Baṭûṭah, le surnom ‘Alâ’ al-dîn[1].

2° Monnaies au nom mongol de *sulṭân* Artena[2], frappées à Césarée[3], à Siwas

[1] Voir Tewhid, *C. M. O.*, IV, n[os] 865 et 867 et pl. VI. Sur le n° 865, la leçon أربعين «quarante», ne paraît pas tout à fait sûre; mais l'auteur ajoute, p. 429, qu'il existe des monnaies datées, du même type, jusqu'en 753. Bien plus, on en trouve qui sont datées du règne de son fils et successeur Muḥammad, lequel ne mit son propre nom sur les monnaies qu'à partir de 760 (p. 441 en bas). Ainsi (p. 436), la monnaie d'Aqshehr (?), peut-être Aqseray, 756, attribuée au Caramanide ‘Alâ’ al-dîn par Lane-Poole, *C. B. M.*, VIII, n° 43, et une de Siwas, 759, dans une collection particulière. Les pièces de ce type, frappées à Erzerum et à Erzindjan et attribuées à Eretna par Ghâlib Edhem, *Essai*, p. 100 et suiv., appartiennent à son petit-fils ‘Alâ’ al-dîn, d'après Tewhid (p. 440), qui montre que les dates 728 (et 729) y doivent être lues 768 (et 769), en retournant le chiffre ٢ «deux» = ٦ «six». En effet, il est inadmissible qu'Eretna ait frappé en son nom, bien plus, avec le titre *sulṭân a‘ẓam*, l'année même où il remplaçait Timurtash comme simple gouverneur d'Abû Sa‘îd. On doit attribuer aussi à l'Éretnide ‘Alâ’ al-dîn les pièces datées entre 760 et 770 et données au Caramanide ‘Alâ’ al-dîn, dans Lane-Poole, *C. B. M.*, VIII, n[os] 44 et suiv., et X, p. 190, n° 47[f]. En effet, ces monnaies ont été frappées à Erzindjan, à Siwas et à Koghonia (Qara-hisar sharqi); voir Tewhid, *C. M. O.*, IV, p. 439. Nous en dirons autant des pièces frappées à Erzindjan et à Siwas en 768, etc., et attribuées au Caramanide ‘Alâ’ al-dîn dans Markoff, *I. M. E.*, p. 615.

[2] Suivant la leçon de Markoff, *I. M. E.*, p. 621 et 2[e] supplément, I, p. 899, qui lit ainsi la série des monnaies dans Pietraszewski, *Numi mohammedani*, n[os] 490 et suiv., Soret, *Lettre à Bartholomaei*, II, p. 37 et suiv., et Lane-Poole, *C. B. M.*, VI, n[os] 326 et suiv., et X, p. 118 et suiv., que ces auteurs ont attribuées à divers souverains, notamment à l'Houlagouïde Sulaimân. A cette liste, on peut ajouter aujourd'hui l'importante série des monnaies attribuées à ce dernier dans Mubârak, *C. M. O.*, III, p. 170 et suiv. Nous admettons provisoirement la leçon de Markoff, qu'aucun fac-similé ne permet de contrôler pour les pièces de Pétersbourg.

[3] Et non Konia, dans *I. M. E.*, p. 621, n° 1; M. de Markoff nous écrit qu'il faut lire قيصريه, au lieu de قونيه. En effet, bien qu'Eretna ait été en lutte avec les Caramanides et qu'il ait menacé Konia, nous ne connaissons encore aucun texte établissant qu'il s'en est réellement emparé. D'après un passage de la chronique anonyme que nous attribuons à Shikâri, ses fils semblent avoir possédé cette ville quelque temps. Dans ce cas, la monnaie de Muḥammad ibn Eretna publiée par

et dans plusieurs villes du nord-est de l'Asie Mineure, entre 742 et 754 environ[1].

De 753 à 760, son fils et successeur Muḥammad frappe des monnaies semblables à celles d'Eretna, premier type, puis jusqu'à sa mort en 767, des monnaies en son nom : *al-sulṭân al-a‘ẓam* Ghiyâth al-dunyâ wal-dîn Muḥammad Eretna[2].

De 767 à 782, le fils et successeur de Muḥammad frappe des monnaies au nom *d'al-sulṭân al-a‘ẓam* ‘Alâ’ al-dunyâ wal-dîn, semblables à celles d'Eretna, premier type[3].

En supposant exactes les lectures sur lesquelles reposent ces interprétations et en faisant intervenir maintenant l'épigraphie, on peut diviser l'histoire politique d'Eretna en trois périodes successives :

1° De 728 à 736, il n'est que le gouverneur d'Abû Sa‘îd. Il porte le simple titre *d'amîr*, avec celui de *nuyan* (Ibn Khaldûn), et ne frappe pas de monnaie, naturellement. C'est à cette époque que remonte la visite d'Ibn Baṭûṭah, son hôte à Siwas en 733, qui l'appelle *l'émir* ‘Alâ’ al-dîn Eretna, lieutenant (*nâ'ib*) du roi de l'Iraq (Abû Sa‘îd).

2° Après la mort d'Abû Sa‘îd, en 736 ou en 738, il abandonne les derniers Houlagouïdes, rend hommage à Ḥasan Kutshuk, puis au Mamlouk Muḥammad, au nom duquel il frappe monnaie. Nous ne connaissons pas de pièces de cette époque; s'il en existe encore, il faut croire qu'elles sont classées, dans les collections, avec celles de Muḥammad. Quel titre portait alors Eretna? ‘Umari l'appelle encore *émir* et de fait, il est probable que Muḥammad ne laissa pas un vassal prendre le titre de sultan[4]. Cette hypothèse est confirmée par l'épigraphie. Dans le texte de construction du mausolée de Suly Pasha, femme d'Eretna, à Césarée[5], daté de 740, Eretna est appelé *al-nuyan al-a‘ẓam malik al-umarâ’*

Markoff, dans *Registre général des monnaies orientales de l'Institut des LL. OO.*, p. 41, pourrait avoir été frappée à Konia, comme le suppose l'éditeur; mais ici encore, il faut peut-être lire قيصريه au lieu de قونيه; cf. Lane-Poole, *C. B. M.*, X, p. 118, n° 337[d].

[1] La date extrême 742 figure sur plusieurs monnaies de ce type, à Londres et à Constantinople; la date extrême 754 se trouve sur la monnaie de Londres, *C. B. M.*, X, p. 119, n° 338[m]. Si la date et l'attribution sont exactes, cette monnaie n'infirme pas la date 753 des auteurs pour la mort d'Eretna, car on peut avoir employé ses coins après sa mort; cf. plus haut, p. 46, note 1.

[2] Voir Tewhid, *C. M. O.*, IV, n[os] 869 et suiv.; cf. plus haut, p. 46, note 1.

[3] Voir Tewhid, *C. M. O.*, IV, n[os] 896 et suiv.; cf. plus haut, p. 46, note 1. Ce ‘Alâ’ al-dîn est peut-être le petit-fils d'Eretna nommé ‘Alî Beg par ‘Azîz (cité plus loin, p. 50, note 2), ou l'Eretna II de Munadjdjim Bashy (voir plus haut, p. 44).

[4] Cf. *C. I. A.*, I, p. 451, note 5, 688, note 2, etc.

[5] Voir plus haut, p. 44. Cette inscription, que nous publierons avec celles de Césarée, est malheureusement détruite.

fî l-ʿâlam amîr Eretna; il porte encore, on le voit, ces titres d'*amîr* et de *nuyan* que lui attribuent ʿUmari, Ibn Baṭûṭah et Ibn Khaldûn.

3° Muḥammad meurt en 741 et à partir de 742 environ, les monnaies appellent Eretna *al-sulṭân al-aʿdal* ʿAlâʾ al-dîn (ou *sulṭân* Artena, type mongol). N'est-il pas tentant de chercher un rapport entre ces deux faits et de supposer qu'Eretna profita du désarroi qui suivit la mort de Muḥammad[1] pour secouer la suzeraineté égyptienne et prendre les titres sultaniens, qu'il portera jusqu'à sa mort et lèguera à ses successeurs? Ici encore, l'épigraphie est d'accord, sans donner toutefois la date exacte de la prise des titres sultaniens. Une inscription de Dewelü Qara-hisar, au sud-ouest de Césarée, au nom d'Eretna et datée de 747[2], l'appelle *al-sulṭân al-aʿẓam (al)-aʿlam al-aʿdal malik al-ʿarab wal-ʿadjam al-sulṭân* Eredna[3]; on retrouve ici le titre *al-sulṭân al-aʿdal* des monnaies du premier type. Voilà pour Eretna; voici pour son successeur. Dans le mausolée de Césarée, l'épitaphe de Muḥammad, datée de 767 et aujourd'hui détruite, l'appelait *sulṭân* Muḥammad *ibn al-marḥûm* Eretna.

On ne s'étonnera plus de lire le titre *sulṭân* Eretna dans l'inscription de Siwas, datée de la même année que celle de Dewelü. Mais comment expliquer le surnom Saif al-dîn qu'Eretna porte dans cette inscription[4], alors qu'Ibn Baṭûṭah et les monnaies du premier type s'accordent à lui donner celui de ʿAlâʾ al-dîn? Nous ne voyons ici qu'une explication possible : c'est que les souverains pouvaient porter deux surnoms en *al-dîn*, ou, plus exactement, sous la forme souveraine en *al-dunyâ wal-dîn*[5]. Or, cette règle théorique est confirmée par quelques exemples, non seulement en Égypte[6], mais aussi en Asie Mineure[7]. Il se peut

[1] L'année 742 ne vit pas moins de trois sultans se succéder sur le trône d'Égypte.

[2] Voir plus haut, p. 41, note 1.

[3] Sur *Eredna*, voir plus haut, p. 41, note 1.

[4] La leçon سيف est parfaitement certaine; bien que la lettre médiane soit fruste, les deux autres sont distinctes. La leçon شرف est exclue par l'absence de points sur la première lettre et par la forme de la dernière, qui doit être liée à droite.

[5] Voir *Dîwân al-inshâʾ*, Paris, Bibl. nat., n° 4439, f° 158 v° et suiv.

[6] Le seul exemple décisif en épigraphie est dans *C. I. A.*, n° 52; pour d'autres exemples dans la littérature égyptienne, voir *op. cit.*, p. 249, note 4, et 285, note 5 (aux sources citées, ajouter Reinaud, *Monuments... de Blacas*, II, p. 440).

[7] En voici trois exemples fournis par l'épigraphie : 1° A Tokat, ʿAlâʾ al-dîn Kaiqubâd Ier est appelé ʿIzz al-dîn en 631; voir Barth et Mordtmann, *Reise von Trapezunt nach Skutari*, dans *Petermann's Mittheilungen*, Ergänzungsheft 1860, III, p. 22. 2° A Konia, ʿIzz al-dîn Kaikâwus II est appelé ʿAlâʾ al-dîn en 649; la leçon علاء dans Huart, n° 34, est assurée par des photographies, mais l'inscription a peut-être été retouchée (voir von Oppenheim, *op. cit.*, n° 184). 3° A Nigda, Ghiyâth

qu'Eretna ait porté les deux surnoms ʿAlâʾ al-dîn et Saif al-dîn conjointement[1].

Du défunt lui-même, nous ne savons rien. Les seuls fils d'Eretna signalés jusqu'ici sont le Muḥammad des auteurs, des monnaies et de l'inscription de Césarée, le Djaʿfar de Munadjdjim et le ʿAlî de Shikâri. Ḥasan Beg étant mort six ans avant son père, il n'a joué sans doute aucun rôle politique. Quant à la sépulture d'Eretna lui-même, elle n'a été retrouvée ni à Siwas, ni à Césarée.

CIMETIÈRE DU QÂḌÎ BURHÂN AL-DÎN[2]. FIN DU VIIIe SIÈCLE H.

A 200 mètres environ au sud-ouest de la ville, sur la route de Samsoun à Césarée (plan, pl. I, n° 18), s'élève un enclos fait de quatre murs en briques crues et mal abrité sous un toit effondré. Cette bâtisse est si délabrée qu'il n'est pas possible de dire s'il y eut ici un mausolée digne d'une famille royale; elle ne possède aujourd'hui ni administrateur, ni fondations. L'enclos renferme cinq tombeaux de marbre, de forme seldjoukide, tous brisés ou endommagés. Deux d'entre eux sont anépigraphes; les trois autres portent une épitaphe en caractère arrondi, toutes les trois frustes et imparfaitement lisibles.

27

Épitaphe de Muḥammad Tshelebi. 793 H. — Sur les deux côtés longs (A et B) d'un tombeau et du côté des pieds (C). Publiée par Grenard, dans *J. A.*, 9e série, XVII, p. 555 et suiv.

(A) وفات [deux mots[3]] سلطنت درّى (?) آسمان جلالت مرحوم مغفور

al-dîn Kaikhusrau III est appelé Rukn al-dîn en 712, longtemps après sa mort; la leçon ركن est certaine, mais l'attribution à Kaikhusrau III n'est pas parfaitement sûre. — D'après Huart, n° 50, le même sultan serait appelé ʿAlâʾ al-dîn dans une inscription de Konia en 668; mais ici, la leçon غياث est certaine et confirmée par des photographies.

[1] Ou successivement, s'il échangea le premier contre le second avant 747, date du n° 26. Il est vrai que cette hypothèse est en désaccord avec les monnaies du premier type, au surnom ʿAlâʾ al-dîn, signalées plus haut, p. 46, note 1, jusqu'à la mort d'Eretna; mais il se peut qu'on ait jugé superflu de changer les coins monétaires pour un simple surnom.

[2] D'après Grenard, dans *J. A.*, 9e série, XVII, p. 555, ce monument s'appelle Burhân Ghâzî; mais *ghâzî* ne figurant ni chez les auteurs, ni sur les monnaies, ni dans les inscriptions, parmi les nombreux titres de ce personnage, nous pensons que ce mot répond à une prononciation locale du titre *qâḍî*. En effet, en Asie Mineure, le *qâf* se prononce souvent comme un *ghain*, et dans toute la Turquie, le *ḍâd* se prononce comme un *zâ*.

[3] Pour le premier de ces mots frustes, notre copie porte (?) لسمر.

(B) محمّد چلبی بن السلطان العادل [1] [deux mots] (C) (1) يوم السبت (2) فى التاسع (3) والعشرين من شوّال (4) سنة ثلث وتسعين وسبعمائة.

Le décès du..... du sultanat, de l'astre brillant du ciel de la majesté, du défunt, auquel il soit pardonné, Muḥammad Tshelebi, fils du sultan juste..... (a eu lieu) le samedi 29 shawwâl de l'année 793 (29 septembre 1391).

Le défunt paraît être le fils du qâḍî Burhân al-dîn. En effet, ce dernier, qui a régné à Siwas, avec le titre de sultan, eut en 785 un fils, qui reçut le nom de Muḥammad[2]. D'autre part, il perdit deux fils quelques années plus tard, à une date qui n'est pas fixée exactement par l'auteur auquel nous empruntons ce fait, mais qui, d'après le contexte, ne peut être éloignée de 793[3]. On remarquera, entre cette épitaphe et celle de Ḥasan Beg, le fils d'Eretna (n° 26), une analogie de style qui semble n'être pas fortuite.

28

Épitaphe de la dame Ḥabîbah. 850 H. — Sur les deux côtés longs (A et B) d'un autre tombeau. Publiée par Grenard, *loc. cit.*

(A) انتقلت من الدار الفانية إلى دار (*sic*) الباقية الستّ المرحومة المغفورة حبيبة بنت (B) السعيد الشهيد سلطان برهان طاب ثراها الشهيرة بسلجق خاتون فى تاريخ خمسين وثمانمائة.

A passé de la demeure périssable à la demeure éternelle la dame défunte, à qui il soit pardonné, Ḥabîbah, fille du bienheureux martyr, le sultan Burhân, que sa terre soit douce[4], connue sous le nom de Saldjuq khatun, à la date de 850 (1446-1447).

Cette épitaphe, la mieux conservée des trois, est celle d'une fille du sultan Burhân al-dîn, morte en 850, sur laquelle nous n'avons pu recueillir aucun renseignement. Le surnom Saldjuq khatun donné à cette princesse s'explique

(1) Ou الأعدل. Dans notre copie, les deux mots suivants ressemblent à عربر مرب.

(2) Voir ʿAzîz ibn Ardeshîr al-Astarâbâdi, *Kitâb manâqib qâḍî Burhân al-dîn*, ms. persan de la Bibliothèque de Sainte-Sophie, n° 3465. Cet ouvrage inédit, achevé en l'année 800, c'est-à-dire contemporain des événements qu'il raconte, est fort important pour l'histoire encore obscure des derniers Éretnides et du qâḍî Burhân al-dîn, ainsi que de leurs rapports avec Timur, Yildirim Bâyazîd, Qara ʿUthmân et les Caramanides.

(3) Voir ʿAzîz, ms. cité.

(4) Pour cette eulogie, cf. *C. I. A.*, I, n°s 229 et 422.

par le sang seldjoukide qui coulait dans ses veines. En effet, la grand'mère paternelle de Burhân al-dîn était une petite-fille du sultan Kaikâwus II[1].

Inscription coranique. — Sur les deux petits côtés du tombeau, en beaux caractères, le verset du siège : *C.*, II, 256 (255 et 256).

29

Épitaphe d'une autre princesse bourhanide. Date fruste. — Sur les deux côtés longs (A et B) d'un autre tombeau. Inédite.

(A) ليلة الجمعة فى الرابع والعشرين من ذى الحجّة [quelques mots]... انتقل[ت من دار] الفناء [إلى] دار البقاء المرحومة المغفورة (B) المحتاجة إلى رحمة الله تعالى [quelques mots] أعدل القضاة محمّد چلبى أسبغ الله ظلّه (?).

La nuit du vendredi 24 dhu-l-ḥidjdjah..... a passé de la demeure périssable à la demeure éternelle la défunte, à qui il soit pardonné, celle qui a besoin de la miséricorde d'Allâh..... du plus juste des juges, Muḥammad Tshelebi, qu'Allâh allonge son ombre[2]!

Cette princesse ne saurait être la femme de Burhân al-dîn, car le nom de ce dernier figurerait à coup sûr dans l'épitaphe. En revanche, on y lit celui de Muḥammad Tshelebi, qui doit être, selon toute apparence, le père de Burhân al-dîn; en effet, ce dernier s'appelait Muḥammad et remplit les fonctions de qâḍî à Césarée[3]. La défunte était peut-être sa femme, c'est-à-dire la mère de Burhân al-dîn. Mais celle-ci mourut à Césarée dès 747, bien avant l'époque où son fils régnait à Siwas[4]. Il ne paraît pas que sa sépulture ait été transférée, beaucoup plus tard, dans le cimetière familial de Siwas. Peut-être s'agit-il d'une fille du juge Muḥammad, c'est-à-dire d'une sœur de Burhân al-dîn.

M. Grenard, auquel cette dernière épitaphe paraît avoir échappé, signale encore des fragments de celle de Burhân al-dîn lui-même, avec le nom de Burhân

(1) Voir ʿAzîz, ms. cité.

(2) C'est-à-dire son autorité de juge. Pour cette eulogie, cf. *C. I. A.*, I, n° 162, et Reinaud, *Monuments... de Blacas*, II, p. 441; aucun de ces trois exemples n'est assuré par un fac-similé.

(3) Voir ʿAzîz, ms. cité, qui donne la généalogie de Burhân al-dîn en remontant jusqu'à la septième génération, avec des détails sur l'origine de sa famille. Son père Shams al-dîn Muḥammad était qâḍî de Césarée, ville dans laquelle Burhân al-dîn Aḥmad naquit en 745. Son grand-père Sirâdj al-dîn Sulaimân remplissait les mêmes fonctions et c'est lui qui négocia l'hommage d'Eretna au sultan d'Égypte; voir plus haut, p. 43, note 2. Burhân al-dîn avait aussi un fils nommé Muḥammad (voir p. 50); mais ce dernier, mort en bas âge, ne peut figurer ici avec le titre «le plus juste des juges».

(4) Voir ʿAzîz, ms. cité.

et la date 709. Quoi qu'il en soit de ces débris, dont nous n'avons retrouvé aucune trace, la date 709 ne peut être exacte. M. Grenard a proposé lui-même la correction 799; mais, bien que la date précise de la mort de Burhân al-dîn ne soit pas encore fixée, il paraît certain qu'il vivait encore en 799 et qu'il ne mourut guère avant l'année 801 [1]. Au surplus, rien ne prouve que Burhân al-dîn ait été enterré à Siwas, car il mourut dans une rencontre avec Qara ʿUthmân, surnommé Qara Yuluq, le fondateur de la dynastie turcomane du Mouton blanc. Il tomba loin de Siwas, dans une région montagneuse, et aucun auteur connu ne raconte que son corps fut ramené à Siwas.

Si cette ville n'a conservé aucune inscription de Burhân al-dîn lui-même, nous avons retrouvé à Césarée un texte important, daté de 792, aux noms et titres d'*al-sulṭân al-ʿâlim al-ʿâdil* Burhân al-dunyâ wal-dîn *al-sulṭân* Aḥmad. Nous nous réservons d'étudier, en publiant les inscriptions de Césarée, les documents que nous avons recueillis sur les derniers Éretnides et sur les Bourhanides.

MOSQUÉE D'AḤMAD PASHA (ʿABD AL-WAHHÂB GHÂZÎ). 890 H.

Au sommet du monticule rocheux qui s'élève au milieu du grand cimetière, à l'est de la ville (plan, pl. I, n° 14). Ce mausolée, de style ottoman, est pourvu d'un minaret à galerie, couronné en éteignoir; on le distingue à l'arrière-plan de la vue générale, pl. IX.

30

Texte de fondation. 890 H. — Plaque au-dessus de la porte d'entrée. Quatre lignes en caractères arrondis. Inédite.

(1) قد أُذ[شئ] هذا المسجد [السعيد[2]] (2) فى أيّام الدولة (sic) السلطان بايزيد

(3) بأمر أحمد پاشا الملك[3] لله المجيد (4) فيض هو [un mot[4]] تأريخ بعون الوحيد.

A été construite cette mosquée d'heureux augure (?), durant le règne du sultan Bâyazîd, par ordre d'Aḥmad Pasha. Le pouvoir est à Allâh le glorieux.

« Abondance », telle en fut (?) la date, avec le secours d'Allâh l'unique.

[1] Voir Weil, *Chalifen*, V, p. 60, note 1, discutant les sources contradictoires qui le font mourir entre les années 794 et 801. Nous adoptons provisoirement les conclusions de Weil, en nous réservant d'étudier cette date quand nous publierons les inscriptions de Césarée.

[2] Il faut ici, pour la rime, un adjectif en *îd*. Les deux leçons les plus plausibles sont *djadîd* « nouveau », et *saʿîd* « heureux »; cette dernière épithète est, après *mubârak*, la plus fréquente, en épigraphie, à la suite des noms d'édifices; voir *C. I. A.*, I, index à ce mot.

[3] Ou الملكة; notre copie porte المكلة.

[4] D'après notre copie, ce mot paraît écrit وكار ou بعارب, la dernière lettre placée au-dessus des autres. La leçon هو كان, bien qu'incertaine et médiocre, permet de chercher la date dans le seul mot فيض, qui donne un chronogramme correspondant au règne de Bâyazîd II.

La date est donnée par le chronogramme فيض « abondance » [1]. La valeur numérique de ces trois lettres est 890, année qui correspond bien au règne de Bâyazîd II. Le constructeur, Hersek Aḥmad Pasha, fut nommé beglerbeg d'Anatolie à deux reprises, en 889 et en 904 [2]. D'après la tradition, cet édifice abrite la sépulture de ʿAbd al-Wahhâb Ghâzî, l'un des compagnons du Prophète [3]. Il est donc probable que la mosquée d'Aḥmad Pasha n'est qu'une restauration; mais nous n'avons trouvé aucune trace d'une construction plus ancienne.

BAIN DE BAHRÂM PASHA (QURSHUNLU ḤAMMÂM). 984 H.

Dans un faubourg au sud de la ville. Ce bel édifice de style ottoman comprend deux bains, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes; tous les deux sont couverts d'une grande coupole surbaissée, sur tambour octogone (pl. XXXIX). A côté s'élève un vaste khan en pierre de taille, construit aussi par Bahrâm Pasha, et servant aujourd'hui de dépôt militaire; il est anépigraphe.

31

Texte de fondation. 984 H. — Au-dessus de la porte d'entrée du bain. Trois lignes en beau naskhi ottoman; caractères moyens. Inédite.

(1) بنى هذا الحمّام فى أيّام دولة السلطان الأعظم (2) سلطان مراد بن سليم

خان العبد الضعيف المحتاج إلى رحمة ربّه (3) بهرام پاشا بن عبد الله أمير

الأمراء فى ولاية الروم سنة ٩٨٤.

A construit ce bain, durant le règne du très grand sultan, du sultan Murâd, fils de Salîm Khân, le serviteur faible, qui a besoin de la miséricorde de son maître, Bahrâm Pasha, fils de ʿAbdallâh, émir des émirs dans la province de Rum. L'année 984 (1576-1577).

L'année 984 correspond bien au règne de Murâd III, fils de Salîm II. Deux

[1] C'est-à-dire que la mosquée a été bâtie de l'abondance des biens accordés au fondateur, par la faveur d'Allâh; cf. *C. I. A.*, I, n°s 108, 108 *bis* (p. 731) et 252.

[2] Voir Saʿd al-dîn, *Tâdj*, II, p. 219; *Ḥadîqat al-wuzarâʾ*, éd. Constantinople, p. 16; de Hammer, *Empire ottoman*, index à *Hersek; C. I. A.*, I, p. 550, etc.

[3] Ewliya, III, p. 205, donne quelques détails légendaires sur ce personnage. C'est au pied du monticule qui porte ce mausolée que le qâḍî Burhân al-dîn remporta, vers l'année 786, une victoire sur Ṭâhertin, l'émir d'Erzindjan; voir ʿAzîz, ms. cité, et plus haut, p. 18, note 3.

Bahrâm Pasha ont été gouverneurs de Siwas; il s'agit ici du premier. Quant au second, il est mort sous le règne de Maḥmûd II; c'est à lui que la ville de Siwas doit son eau courante.

MONUMENTS DIVERS DE L'ÉPOQUE OTTOMANE.

Voici, par ordre chronologique, les noms de quelques monuments plus récents, datés, pour la plupart, par des inscriptions qui ne nous ont pas paru valoir la peine d'être publiées *in extenso* :

La mosquée de Muḥammad Pasha, vis-à-vis de la Brûdjiyyah (p. 26), édifice à coupole, daté de 988 (1580).

La bibliothèque de Nu'mân Efendi, mufti de Siwas, belle construction à coupole, datée de 1172 (1758-1759).

Le couvent dit des fils de Ṣary Khaṭîb, renfermant quelques manuscrits.

Le mausolée de Ghâzî Musṭafâ Pasha, sur le monticule de 'Abd al-Wahhâb Ghâzî (p. 52), avec une épitaphe en vers turcs, datée de 1237 (1821-1822).

La mosquée de 'Izzat Pasha, wâlî de Siwas en 1283 (1866-1867) et en 1291 (1874). Le vestibule renferme trois tombeaux de marbre: celui de Faiḍullâh Pasha, wâlî en 1270 (1853-1854), celui de Thurayyâ Pasha, wâlî en 1295 (1878), et le tombeau anépigraphe du poète turc bien connu Ketshedji Zâdeh 'Izzat Mulla, mort en exil à Siwas, en 1245 (1829-1830)[1].

Enfin, nous avons noté quelques mausolées dispersés dans différents quartiers de la ville. Ces monuments sont pour la plupart anépigraphes et sans valeur archéologique, et nous jugeons inutile d'en donner la liste complète. Bornons-nous à signaler celui d'une femme, appelée Sulṭân Saldjuq, peut-être une princesse seldjoukide, et celui du shaikh Shams al-dîn Siwâsi, vis-à-vis de la grande Mosquée. Ce dernier renferme la sépulture d'un saint vénéré, dont le couvent (*tekkeh*) se trouve dans un autre quartier, près du mausolée de Ḥasan Beg (p. 39); nous n'y avons pas trouvé d'épitaphe ancienne[2].

[1] Sur 'Izzat Mulla, le père du célèbre diplomate Fu'âd Pasha, voir DE HAMMER, *Geschichte der osmanischen Dichtkunst*, IV, p. 506; DE SCHLECHTA-WSSEHRD, *Neue Bruchstücke orientalischer Poesie*, Wien, 1881, p. 157.

[2] Shams al-dîn est l'auteur de plusieurs ouvrages religieux et mystiques, notamment du *Naqd al-khâṭir*; voir ḤÂDJI KHALFAH, *Kashf al-ẓunûn*, n° 13956, éd. Flügel, VI, p. 377. Dans un manuscrit de cet ouvrage, nous avons lu, parmi les noms de plusieurs personnages marquants enterrés à Siwas, celui de 'Abd al-Wahhâb Ghâzî, un des compagnons du Prophète (voir plus haut, p. 53).

DIWRIGI.

TOPOGRAPHIE. — Diwrigi, la Tephrike byzantine[1], mais non la Nikopolis de Pompée, comme on l'a dit souvent[2], est située à un peu plus de 100 kilomètres au sud-est de Siwas, sur la rive droite du Tshalta-yrmaq, qui coule vers l'est et se jette dans l'Euphrate en amont d'Egin. La ville actuelle, chef-lieu d'un caza du vilayet de Siwas, est bâtie sur un coteau verdoyant, entouré de hautes montagnes (voir le plan, pl. V)[3]. Elle est divisée en deux parties par un petit affluent du Tshalta-yrmaq, et dominée au nord-est par une citadelle en ruine (p. 86), qui renferme la plus ancienne mosquée de Diwrigi (p. 56). Au sud et au-dessous de la citadelle s'élève la grande Mosquée (p. 70). Les autres monuments sont disséminés dans la ville, qui, de la grande Mosquée, descend vers la rivière[4].

HISTOIRE. — Nous n'avons trouvé aucun renseignement précis sur la conquête de Diwrigi par les musulmans. Vers 464 (1071), probablement à la suite de la bataille de Melazgerd, qui livra au sultan seldjoukide Alp-arslan une partie de l'Arménie, l'émir Mengudjek, un officier turcoman de ce prince, fut inféodé par lui à la région du haut Qara-ṣu (Euphrate occidental), avec Erzindjan pour capitale. Ce dynaste, qui était le contemporain et le voisin de Malik Dânishmend, établi à Césarée et à Siwas[5], fonda une dynastie locale dont les représentants

[1] La forme grécisée de ce nom, d'origine arménienne (ou hittite, d'après M. Grimme), se retrouve encore au XIIIe siècle, dans le دفرکی d'Ibn Bîbî, dans HOUTSMA, *Recueil*, IV, p. 318, l. 11. Au XVe siècle, on écrivait دورکی (Khalîl Ẓâhiri, Sa'd al-dîn, inscriptions n°s 40, 57 et suiv., etc.); au XVIIe et plus tard, دیوریکی (Ewliya, Ḥâdji Khalfah, *Sâlnâmeh*, etc.).

[2] Sur le site de Nikopolis, au sud-est d'Enderes, voir BORÉ, *op. cit.*, I, p. 366 et suiv.; CUMONT, *op. cit.*, p. 305 (citant Ramsay) et carte XXII; R. KIEPERT, *Karte von Kleinasien*, feuille B v, Sivas, etc.

[3] Ce plan n'est qu'un croquis fait à main levée, par l'un de nous, pour marquer l'emplacement approximatif des édifices étudiés ci-dessous. Le cours de la rivière et la direction du nord, notamment, y sont indiqués d'une manière très libre, car nous avons dû, sur ces deux points, modifier notre croquis d'après les indications, sensiblement différentes, fournies par la carte Kiepert, citée dans la note précédente.

[4] Sur Diwrigi, voir aussi AINSWORTH, *Travels and researches*, II, p. 7 et suiv.; RITTER, *Erdkunde*, X, p. 795 et suiv.; SAINT-MARTIN, *Arménie*, I, p. 188; CUINET, *Turquie d'Asie*, I, p. 685 et suiv.; *Sâlnâmeh* de Siwas, éd. citée, *passim*, et les sources citées plus loin, notamment à propos de la grande Mosquée et de la citadelle.

[5] Voir plus haut, p. 3.

vécurent jusqu'au milieu du XIIIe siècle[1]. En 625 (1228), le sultan Kaiqubâd Ier enleva les territoires d'Erzindjan et de Kamakh à ʿAlâʾ al-dîn Dâwud Shâh, descendant de Mengudjek à la quatrième génération, et lui donna en échange, bien loin dans l'ouest, les villes d'Aqshehr et d'Abigerm[2]. Un de ses frères, Muẓaffar al-dîn Muḥammad, qui possédait Koghonia, fut envoyé aussi dans l'ouest, à Qirshehr, où l'épigraphie le signale en 644[3].

Ainsi s'éteignit la branche d'Erzindjan, Kamakh et Koghonia. Quant à celle de Diwrigi, la seule qui nous intéresse ici, son existence même fut ignorée jusqu'aux récentes découvertes de la numismatique et de l'épigraphie. Elle joue un rôle important dans les inscriptions de Diwrigi, où nous allons la suivre de la seconde moitié du XIIe jusqu'au milieu du XIIIe siècle[4].

MOSQUÉE DE L'ÉMIR SHÂHANSHÂH (QALʿAH DJÂMIʿ). 576 (OU 596) H.

Dans la citadelle (plan, pl. V, n° 1). Cet édifice forme un rectangle (pl. VI) dont le grand axe est orienté du nord au sud. L'entrée (pl. XXXIII) s'ouvre au milieu du petit côté nord, par une porte basse encadrée de deux pieds-droits et

(1) Voir HOUTSMA, *La dynastie des Benu Menguček*, dans *Revue orientale*, 1904, p. 277 et suiv. Aux sources citées par l'auteur, on peut ajouter : Ghâlib EDHEM, *Sur une monnaie menguoudjide*, Constantinople, 1894; CASANOVA, *Inventaire collection princesse Ismaïl*, p. 68, et *Numismatique des Danichmendites*, p. 54 et 86 du tirage à part de la *Revue numismatique*, 1894 à 1896; VON ZAMBAUR, *Contributions à la numismatique orientale*, I, p. 47; Sempad, dans *Hist. arm. des crois.*, I, p. 646; Michel le Syrien, éd. et trad. Chabot, III, *passim;* Ibn al-Athîr, cité dans LEHMANN-HAUPT, *Materialien zur älteren Geschichte Armeniens*, *Arab. Inschriften*, p. 156 (32), note 1; ḤÂDJI KHALFAH, *Djihân-numâ*, p. 428 (avec une grosse erreur chronologique), traduit par Charmoy, dans Sharaf al-dîn, I *a*, p. 202; enfin le chapitre inédit du *Djâmiʿ al-duwal* de Munadjdjim Bashy, dont nous donnons le texte plus loin, dans l'appendice I.

(2) Voir Ibn Bîbî, dans HOUTSMA, *op. cit.*, p. 280; cf. Munadjdjim Bashy, plus loin, appendice I. Deux villes de cette région ont porté, à cause de leurs thermes, le nom persan d'Abigerm «eau chaude» : Eskishehr et Ilgin (ايلغون = Ylghyn); voir Naʿîmâ, éd. Constantinople, 1147, I, p. 637. Il s'agit sans doute ici de la deuxième, beaucoup plus rapprochée que la première d'Aqshehr et de Konia. Sur Ilgin, cf. ḤÂDJI KHALFAH, *Djihân-numâ*, p. 619, et dans V. DE SAINT-MARTIN, *Asie Mineure*, II, p. 675; HUART, *Konia*, p. 121; DE HAMMER, *Empire ottoman*, IX, p. 314.

(3) Voir BARTH et MORDTMANN, *Reise von Trapezunt nach Skutari*, loc. cit., p. 72 *a*. C'est de cette inscription que HOUTSMA, *loc. cit.*, a déduit la parenté de Dâwud et de Muḥammad, que Munadjdjim Bashy, cité plus loin, appendice I, confirme expressément : اخوه مظفّر الدين محمّد بن بهرام شاه. Sur l'identité de Colonia, Koghonia et Qara-hisar sharqi, voir CUMONT, *op. cit.*, p. 296 et suiv.; TEWHID, *C. M. O.*, VI, p. 438.

(4) Voir plus loin les chapitres de la Mosquée de la citadelle, du mausolée de Shâhanshâh, de la grande Mosquée et de la citadelle; cf. la généalogie donnée à la suite du n° 56 et l'appendice II, sur les monnaies de Shâhanshâh.

d'un linteau chanfreinés, et inscrite dans un arc persan[1] surhaussé, qui retombe sur deux colonnettes à chapiteau arabe[2]; une large frise rectangulaire encadre le tout. La voussure de l'arc et ses écoinçons sont en briques émaillées, appareillées en dessins géométriques; tout le reste est en pierre de taille rougeâtre, sculptée d'entrelacs et de dessins géométriques d'une sobre élégance et d'un style parfait. Les chapiteaux sont taillés à facettes décorées de rinceaux en creux; la colonnette droite a disparu. A part le portail, la pierre de taille n'a été employée que pour les arêtes des façades, dont les corps sont en maçonnerie. A l'angle nord-ouest s'élevait le minaret M, dont il ne reste que les fondations.

L'intérieur de l'édifice, entièrement délabré, présente une curieuse disposition qui n'est qu'un cas particulier du plan des Mosquées[3]. Trois travées dans le sens du grand axe coupent quatre travées dans le sens du petit axe et déterminent douze compartiments, séparés par des arcs retombant sur les murs extérieurs et sur six piliers. Les huit compartiments des deux longues travées extérieures, ou bas-côtés, sont voûtés en coupole; les quatre compartiments de la nef centrale sont voûtés en berceau (ou en voûte d'arête). La niche N de la qiblah est creusée dans le mur sud, à l'extrémité de cette nef. L'édifice est éclairé par deux larges fenêtres *f* et *f'*, precées dans la face est, près de l'angle sud-est, et par une fenêtre plus petite, percée dans la même face, près de l'angle nord-est[4].

32

ÉMIR SHÂHANSHÂH. 576 (OU 596) H. — Sur la porte d'entrée, bandeau tangent au sommet de l'arc persan (pl. XXXIII et XLIII); dimensions 380 × 42. Deux lignes en coufique fleuri; grands caractères, sculptés dans la pierre et rehaussés de rinceaux dans les champs. Inédite.

(1) أمر بعمارت هذا(ا) المسجد المبارك الأمير الاسفهسالار (*sic*) الأجلّ سيف

(1) Sur ce terme, voir CHOISY, *L'art de bâtir chez les Byzantins*, p. 64; SALADIN, *Manuel*, p. 96; VAN BERCHEM, *Notes d'archéologie arabe*, I, p. 23 du tirage à part du *J. A.*, 8e série, XVII.

(2) Nous désignons ainsi des chapiteaux qui ne sont ni antiques, ni imités de l'antique et qui appartiennent en propre au style musulman. Ceux de la Mosquée de la citadelle sont fort intéressants, parce qu'ils offrent un exemple ancien de ce type syro-anatolien signalé par VAN BERCHEM, *L'art musulman au Musée de Tlemcen*, p. 13, note 4 du tirage à part du *J. S.*, août 1906.

(3) Voir l'explication de ce terme dans *Notes*, I, p. 20, *C. I. A.*, I, index à *plan*, et SALADIN, *Manuel*, p. 46; cf. une théorie nouvelle de l'origine de ce plan dans THIERSCH, *Pharos*, p. 212 et suiv.

(4) Cette dernière, qui s'ouvre à environ trois mètres du sol, n'est pas marquée sur le plan; elle est vis-à-vis de la porte qui donnait accès au minaret.

الدنيا والدين (2) أبو المظفّر شاهنشاه بن سليمان بن أ(م)ير [1] إسحق حسام
أمير المؤمنين فى سنة ستّة وسبعين (?) وخمسمائة.

A ordonné la construction de cette mosquée bénie l'émir, le très noble général, Saif al-dunyâ wal-dîn Abu l-muẓaffar Shâhanshâh, fils de Sulaimân, fils de l'émir (?) Isḥaq, le glaive de l'émir des croyants, en l'année 576 (1180-1181)[2].

La date et le style de cette superbe inscription lui donnent une grande valeur paléographique. Ses caractères offrent certains traits qu'on ne rencontre dans aucun autre texte en coufique fleuri. Ainsi, plusieurs *alif* sont liés à gauche, comme des *lâm*[3]; les *mîm* sont sous la ligne et leur boucle est ouverte en haut; les *wâw* sont sur la ligne et leur boucle est ouverte à gauche; les *râ* sont aussi sur la ligne et leurs deux branches forment un angle aigu pareil à celui d'un *djîm* initial; les *hâ* médians sont formés d'une boucle simple et dans le mot *muẓaffar*, la hampe du *ẓâ* est entièrement séparée du corps, ce qui donne à cette lettre l'apparence d'un *ṣâd* suivi d'un *alif*. Les rinceaux, d'un style très original, rappellent ceux des inscriptions mésopotamiennes, plutôt que ceux des inscriptions syro-égyptiennes de l'époque fatimide[4].

Ce texte n'est pas moins précieux pour l'histoire. C'est la plus ancienne inscription connue de Shâhanshâh Ier, si la date 576 est exacte. Cette date est très distincte, mais le chiffre des dizaines est écrit de telle façon qu'il est impossible, sur le seul témoignage de la paléographie, de choisir entre *sab'în* «soixante-dix», et *tis'în* «quatre-vingt-dix». Les quatre dents qui forment les deux premières lettres de ce mot sont absolument semblables et équidistantes; on n'y voit aucun indice en faveur de l'une ou l'autre leçon. Dès lors, il faut s'aider d'autres documents.

(1) Ce mot est écrit لىر, soit une hampe liée à gauche et suivie de deux dents; ce groupe ne prête à aucune leçon satisfaisante. On pourrait lire امير, en supposant que le lapicide a sauté le *mîm;* mais la dernière dent ne ressemble pas aux autres *râ* de cette inscription. Nous croyons plutôt que le graveur a répété, par inadvertance, le mot *ibn* sous la forme ابن; quant à l'*alif*, on va voir que la ligature à gauche, pour cette lettre, est la règle ici.

(2) Sur cette date, voir le commentaire qui suit.

(3) C'est la première fois que nous observons, dans le coufique fleuri, ce trait fréquent dans le naskhi, en Asie Mineure et en Mésopotamie; voir plus haut, p. 9, note 3, et von Oppenheim, *op. cit.*, n° 171, p. 133, note 2; cf. Karabacek, *Beiträge zur Geschichte der Mazjaditen*, p. 35 et suiv.

(4) Caractères et rinceaux ne sont pas sans analogie avec ceux des inscriptions amidiennes en coufique fleuri. En ce qui concerne les premiers, le n° 32 rappelle plutôt les inscriptions merwanides du ve (xie) siècle que les inalides du vie (xiie); voir les planches et figures dans van Berchem et Strzygowski, *Amida*, nos 8 à 25, et Lehmann-Haupt, *Materialien*, *Arab. Inschriften*, n° 3.

Dans l'inscription n° 37, le mausolée de Shâhanshâh porte la date 592. Si cette date était celle de la mort du fondateur, le problème serait déjà résolu. Mais l'inscription n° 36, à laquelle se rapporte la date 592, n'est pas l'*épitaphe* de Shâhanshâh; c'est le texte de *construction* de son mausolée, dont il ne faut pas confondre la date avec celle de la mort du fondateur. En effet, les grands personnages avaient l'habitude de faire bâtir de leur vivant l'édifice qu'ils destinaient à leur sépulture et qu'ils dotaient eux-mêmes de riches fondations[1]. Ainsi, cette date, loin de prouver que Shâhanshâh soit mort en 592[2], indiquerait plutôt qu'il vécut au delà, selon toute probabilité; or, cet indice paraît confirmé par la numismatique. Nous possédons de Shâhanshâh une monnaie non datée, sur laquelle il rend hommage au sultan seldjoukide Sulaimân II[3]. En quelle année celui-ci monta-t-il sur le trône? Il hérita le territoire de Tokat dès l'année 588, quand son père Qylydj-arslan II partagea, peu avant sa mort, ses États entre ses fils[4]. Mais à cette époque, c'est à Kaikhusrau Ier qu'échut, avec l'empire, la capitale Konia, que son frère Sulaimân ne lui enleva que quelques années plus tard. D'après Ibn Bîbî, ce dernier événement eut lieu en 596[5]; mais cette date, qu'on ne retrouve pas, d'ailleurs, dans la grande chronique persane inédite du même auteur, est contredite par une monnaie de Sulaimân, frappée à Konia dès l'année 593[6]. D'autre part, il existe une monnaie de Kaikhusrau frappée à Konia en 592[7]. On peut en conclure que le changement de règne eut lieu à la fin de 592 ou au début de 593[8]. Dès lors, on voit pourquoi l'hypothèse de la mort de Shâhanshâh en 592 est peu vraisemblable. Sur la monnaie dont nous venons de parler, son hommage s'adresse, évidemment, à Sulaimân maître de l'empire et de Konia. Cette monnaie ne peut donc avoir été frappée qu'après le changement de règne et avant la mort de Shâhanshâh. Si l'on suppose que ce dernier est mort en 592, force est de conclure que ces trois événements se sont succédé dans l'ordre indiqué et dans le cours de cette année. C'est possible, mais il est plus probable que Shâhanshâh a vécu au delà de 592

(1) Voir plus haut, nos 1 et 2, et pour l'Égypte, *C. I. A.*, I, *passim*.

(2) Ainsi que le marque Houtsma, *op. cit.*, p. 281 et suiv., sur la foi des inscriptions nos 36 et 37, qu'il connaissait par l'édition Grenard et qu'il a prises pour l'épitaphe du fondateur.

(3) Voir Tewhid, *C. M. O.*, IV, p. 523, n° 100 ج.

(4) Voir les sources citées plus haut, p. 3, note 2.

(5) Voir Houtsma, *Recueil*, IV, p. 7 en bas; Schefer, *Abrégé du Seldjouq namèh*, p. 20.

(6) Voir Tewhid, *C. M. O.*, IV, p. 126, n° 155.

(7) Voir Ghâlib Edhem, *Essai*, p. 9, n° 6.

(8) C'est la conclusion à laquelle arrivait déjà Huart, *Épigraphie arabe d'Asie Mineure*, p. 57, avant la publication du résumé persan d'Ibn Bîbî et du catalogue de Tewhid.

et rien n'empêche d'admettre qu'il ait pu faire construire la Mosquée de la citadelle en 596.

D'autre part, le type des caractères du n° 32 est plutôt en faveur de la date 576. En effet, l'inscription est en coufique fleuri, alors que les nos 34, 36 et 37, qui datent de l'année 592, sont déjà en arrondi ou naskhi, d'un style archaïque, il est vrai, mais entièrement formé[1]. Bien que la transition d'un type à l'autre ne puisse être attribuée à une année précise, pas plus à Diwrigi qu'ailleurs sans doute[2], nous penchons à croire que le n° 32 est plus ancien que les trois inscriptions dont nous venons de parler et qu'il date, par conséquent, de l'année 576.

Le protocole de Shâhanshâh est celui d'un dynaste du XIIe siècle. On remarquera le surnom Saif al-dunyâ wal-dîn, un des plus anciens exemples authentiques de la forme souveraine du surnom en *al-dîn*, sinon chez les sultans seldjoukides, qui en usent dès le Ve (XIe) siècle[3], du moins chez leurs dynastes[4]. La généalogie de Shâhanshâh n'est pas moins intéressante. Le nom de son père est écrit distinctement Sulaimân; c'est donc ainsi qu'il faut le lire sur les monnaies de Shâhanshâh[5]. Le nom de son grand-père Isḥaq est tout aussi clair et confirme la leçon des monnaies[6].

33

Signature. — Plus bas, bandeau plus petit au-dessus du linteau de la porte (pl. XXXIII et XLIII); dimensions 200 × 30. Une ligne du même type; mêmes caractères, étrangement dessinés et rehaussés de rinceaux d'un style tout à fait original. Inédite.

العامل استاذ حسن (?) بن پيروز (?) المراغى (??).

Le constructeur est le maître Ḥasan, fils de Pîrûz, de Maragha (?).

Le style insolite des caractères et la forme très bizarre de plusieurs lettres

(1) Pour les nos 36 et 37, voir pl. XLIII; quant au n° 34, nous croyons bien nous rappeler qu'il est en naskhi, mais plus grossier.

(2) Voir les sources citées plus loin, p. 69.

(3) Voir van Berchem et Strzygowski, *Amida*, nos 16 et suiv.

(4) Voir van Berchem, *Épigraphie des Assassins*, p. 23 du tirage à part du *J. A.*, 9e série, IX, et *C. I. A.*, I, index à *titres en ad-dunyâ wad-dîn.*

(5) Et non Salîm. Cette correction a déjà été proposée par Houtsma, *Dynastie*, p. 281; cf. plus loin, p. 65, note 2.

(6) Voir Tewhid, *C. M. O.*, IV, p. 79 et suiv., 522 et suiv., et plus loin, l'appendice II; cf. p. 68, note 4.

exigent quelques explications. Le premier mot (pl. V)[1], est écrit العلما; on pourrait lire *al-ʿulamâʾ* «les savants», comme fin d'un titre composé tel que *zain al-ʿulamâʾ*, etc. Mais cette leçon suppose une lacune considérable au début de l'inscription; de plus, elle est incompatible avec le contexte. Il faut lire *al-ʿâmil* «le facteur», c'est-à-dire le constructeur de la Mosquée, en prenant pour un *alif* la lettre qui a l'air d'un *lâm*[2] et inversement, pour un *lâm* celle qui a l'air d'un *alif*. On sait que les signatures d'artisan débutent souvent par le mot *ʿamal* «œuvre de». La variante *al-ʿâmil*, qui emploie le nom d'agent au lieu du nom d'action, n'est pas fréquente, mais le nom d'agent s'emploie couramment avec d'autres verbes servant à introduire une signature[3]. Le mot suivant, écrit لستلد, ne peut être qu'*ustâdh* «maître d'œuvre»; on remarquera que les deux *alif* sont liés à gauche, comme dans le mot précédent, et que le *tâ* porte ses points diacritiques, fait assez fréquent dans le coufique fleuri d'époque avancée. Le mot suivant ne peut être que le nom propre du maître; il paraît écrit صسس. La première lettre de ce groupe bizarre a l'air d'un *ṣâd* privé de sa dent terminale, que remplace un ornement vertical. Puis viennent trois dents qui semblent former un *sîn* ou un *shîn*, enfin la dent d'une dernière lettre qui paraît être séparée de la précédente, contre toutes les règles. Nous avons vainement cherché une leçon susceptible de rendre compte de toutes ces anomalies. Le mot *ibn* «fils» est suivi du nom paternel, écrit بيرور; la leçon *Pîrûz* est satisfaisante. Seul, le *wâw* peut prêter au doute; mais en le rapprochant des *wâw* du n° 32, on y reconnaîtra, sous un style différent, les mêmes caractères fondamentaux : la lettre entière est sur la ligne et sa boucle est ouverte à gauche.

Le dernier mot paraît écrit المرا ou المرع. L'article indique un ethnique ou un patronymique, dont la dernière partie est représentée par une hampe à boucle étoilée, soit un *alif* à hampe fleurie, comme celle du second *lâm* dans le mot العامل, soit un groupe de lettres à lire verticalement, tel que ع(ى) ou بعد(ى). La première alternative laisse toute latitude sur le choix des lettres à suppléer et la deuxième ne suggère aucune leçon satisfaisante. Faute de mieux, nous risquons une hypothèse qui concilie ces deux partis. En supposant ici un cas particulier d'involution[4], le trait énigmatique peut se lire d'abord comme un *alif*,

(1) Ce dessin, calqué sur la photographie de l'estampage, ne reproduit que le corps des caractères, allégés de leurs ornements fleuris, pour faciliter l'analyse paléographique.

(2) Voir plus haut, p. 58, notes 1 et 3.

(3) Ainsi, à Amid, la plupart des signatures commencent par le mot *wal-bannâʾ* «et le constructeur», suivi des noms de celui-ci; voir *Amida*, nos 10, 11, 13, 15 à 17, 21 et 22.

(4) Voir Karabacek, *Die Involutio im arabischen Schriftwesen* (à consulter avec prudence).

puis comme un *ghain-yâ;* on obtient alors le relatif المراغى, *al-marâghi,* c'est-à-dire originaire de la ville de Maragha en Perse. Cet ethnique est régulièrement formé et concorde avec le nom persan Pîrûz[1].

Quoi qu'il en soit, il est certain que ce texte est la signature de l'architecte. Il est vrai que les signatures anatoliennes sont gravées d'ordinaire en caractères plus discrets, dans des cartouches ou des médaillons sculptés en un point moins apparent de l'édifice, par exemple, au-dessus des niches latérales de la baie du portail, comme on l'a vu à Siwas et comme on le verra à Konia et ailleurs. Toutefois, la disposition qu'on trouve ici n'est pas unique[2].

MAUSOLÉE DE L'ÉMIR QAMAR AL-DÎN. 592 H.

Dans le voisinage et en contre-bas de la grande Mosquée, au milieu d'un cimetière (plan, pl. V, n° 5). Cet édicule octogone, couvert d'un toit pyramidal en pierre, est pourvu d'une porte carrée, qu'encadre un arc brisé retombant sur deux colonnettes ou pieds-droits, d'un style très simple.

34

Date 592 H. — Petite plaque encastrée dans le tympan de l'arc au-dessus de la porte d'entrée (fig. 4, *a*); dimensions 40 × 25. Deux lignes en naskhi grossier; petits caractères. Publiée par Grenard, dans *J. A.*, 9e série, XVII, p. 553.

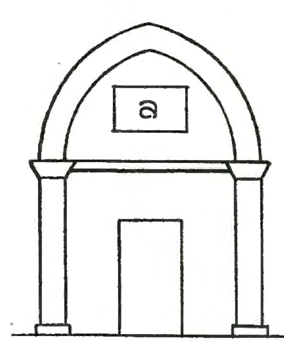


Fig. 4.

(1) بتأريخ عشرون من شهر (2) شعبان سنة اثنى وتسعين وخمسمائة.

A la date du 20 du mois de sha'bân de l'année 592 (19 juillet 1196).

35

Émir Qamar al-dîn. — Petite plaque encastrée dans le mur, au-dessus et à gauche de l'arc de la porte (fig. 4, *b*); dimensions, environ 50 × 30. Deux lignes du même type; mêmes caractères, d'un style un peu différent. Inédite.

(1) الأمير الحاجب الأجلّ الكبير قمر (2) الدين ابن الحاجّ والحرمين دوزبه[1].

L'émir, le très noble, le grand chambellan Qamar al-dîn, fils (?) du pèlerin aux deux villes saintes, Dûzbeh (Rûzbeh?).

Dans la ligne 2, les mots *ibn al-ḥâdjdj wal-ḥaramain* n'offrent aucun sens. Il faut lire, soit *ibn al-ḥâdjdj al-ḥaramain* «le fils de celui qui fait (ou a fait) le pèlerinage aux deux villes saintes», soit plutôt *amîr* (أمير au lieu de ابن) *al-ḥâdjdj* (pour *al-ḥadjdj*) *wal-ḥaramain* «l'émir du pèlerinage et des deux ḥarams[2]», soit enfin *ibn* (*amîr*), etc., en supposant que le lapicide a sauté le mot *amîr*.

Si les nos 34 et 35 appartiennent à la même inscription, il est évident qu'il faut lire la date après le nom du fondateur. Mais les caractères de ces deux petits textes ne sont pas tout à fait les mêmes et la position asymétrique du n° 35, jointe à l'absence de toute formule initiale[3], donne à croire que cette plaque a été encastrée après coup dans le mur et que le n° 34 seul est original. Dans ce cas, il n'est pas certain que le mausolée ait été bâti pour l'émir Qamar al-dîn, qui peut y avoir été enseveli plus tard. Nous avons donc séparé les deux textes et placé le premier celui qui renferme la date et qui figure au-dessus de la porte; toutefois, en l'absence d'indication contraire, nous avons donné au mausolée le nom de Qamar al-dîn. C'est peut-être lui qui repose dans l'un des deux tombeaux anépigraphes que l'on voit à l'intérieur de l'édifice.

MAUSOLÉE DE L'ÉMIR SHÂHANSHÂH (SITTE MELIK). 592 H.

Dans le voisinage de la grande Mosquée et du mausolée de Qamar al-dîn (plan, pl. V, n° 4). Cet édicule octogone (pl. V), en pierre de taille d'un calcaire brunâtre, est couvert aussi d'un toit en pyramide (pl. XLI). Dans l'une des huit faces s'ouvre une porte basse à linteau droit (pl. XXXIII); elle est encadrée d'une frise d'entrelacs et percée dans le fond d'une niche peu profonde, couronnée en

(1) Bien que Maragha doive sa célébrité à Hulagu et à ses descendants, il est certain que cette ville est d'origine fort ancienne et qu'elle portait ce nom bien avant l'invasion mongole; voir les chroniqueurs et les géographes arabes, notamment Ibn al-Athîr et Yâqût, *Mu'djam*, IV, p. 476, qui donne le relatif المراغى (l. 15). La prise de Maragha par les Mongols en 618 est restée célèbre dans les annales (Ibn al-Athîr, XII, p. 246 et suiv.) et cette ville possédait, entre autres monuments, le mausolée du calife Mustarshid, mort un siècle auparavant, en 529 (1135). Ce mausolée, qui s'abritait sous une coupole, existait encore en 697 (1297); voir Ibn al-Ṭiqṭaqâ, *Fakhri*, éd. Derenbourg, p. 408.

(2) Ainsi, sur le portail de la Mosquée 'Alâ' al-dîn à Nigda, dont nous publierons les inscriptions plus tard, la signature de l'architecte est gravée au-dessus de la porte, sous l'inscription dédicatoire, exactement comme ici, bien qu'en caractères plus petits et plus grossiers.

(1) Peut-être روزبه; cf. Ibn Bîbî, dans *Recueil*, III, p. 277; IV, p. 115.

(2) Sur ce titre, voir *C. I. A.*, I, nos 58 et 460, et l'index, à *ḥaram*.

(3) Telle que «A ordonné la construction», ou «Est décédé», etc.

alvéoles et cantonnée de deux colonnettes à chapiteau arabe[1]. La niche est inscrite dans un arc brisé qu'encadre à son tour une large frise d'entrelacs géométriques et une puissante moulure à ressauts rectangulaires, sorte de grecque d'un dessin rare et curieux, apparemment de style arménien[2]. Dans les deux faces contiguës à celle de l'entrée sont creusées deux niches N et N′, allongées et couronnées d'une coquille en plein cintre (pl. XLI), comme au mausolée de Shaḥnah künbedi à Siwas (pl. XVI et XVII). A Diwrigi, ces niches sont plus hautes et plus étroites qu'à Siwas et offrent, par leur forme et leur profil, une ressemblance frappante avec les niches et les arcatures allongées des monuments d'Ani[3]. Vers le sommet des huit faces règne un entablement composé de quatre parties superposées dans l'ordre suivant : une frise d'entrelacs géométriques, une corniche en alvéoles, une frise d'inscription, enfin une corniche de style antique, à moulures horizontales (boudin, gorge et filets). Cette dernière porte la naissance du toit pyramidal, qui a perdu son revêtement et une partie de sa maçonnerie. L'intérieur est voûté en coupole.

36

Émir Shâhanshâh. — Bandeau au-dessus de l'arc inscrivant la baie de l'entrée (pl. XXXIII et XLIII); dimensions 185 × 25. Une ligne en naskhi ancien; grands caractères, rehaussés de rinceaux dans les champs; quelques points et signes (les points sont reproduits ici d'après l'original). Publiée par Grenard, *loc. cit.*

هدا *(sic)* تربت شريف *(sic)* امير سناسلار[4] سيف الدين ساهنساه بن
سلمان الموه باب كل دحله.

[1] Sur ce terme, voir plus haut, p. 57, note 2. Le chapiteau de droite est entièrement fruste.

[2] Une moulure pareille orne la voussure de l'arc du porche de l'église Saint-Grégoire à Ani; voir Lynch, *Armenia*, I, fig. 78.

[3] Voir Brosset, *Les ruines d'Ani*, atlas; Texier, *Description de l'Arménie*, atlas, pl. XVII et suiv.; Lynch, *Armenia*, I, fig. 72 et suiv. Parmi les caractères de l'architecture arménienne qu'on retrouve dans les monuments musulmans de l'Asie Mineure orientale, signalons encore la couverture des édifices à plan central : au lieu d'être en coupole à l'extérieur, comme dans la plupart des autres pays musulmans, elle est pyramidale sur les édicules polygonaux et conique sur les édicules circulaires. Cette dernière disposition se trouve aux beaux mausolées mongols et turcomans d'Akhlat, publiés dans Müller-Simonis, *Arménie, Kurdistan et Mésopotamie*, p. 313, et Lynch, *Armenia*, II, fig. 181 et suiv.; cf. plus loin, p. 71, note 3, et Saladin, *Manuel*, p. 441 et suiv.

[4] Grenard a lu ارسلان, leçon inadmissible *a priori*, car un nom propre ne peut figurer à cette place, d'après les règles de la titulature. L'original porte distinctement سپاسالار, c'est-à-dire *sipâsalâr*, forme persane ou arménienne du titre arabisé *isfahsalâr*; voir Dulaurier, *Le royaume de la Petite-Arménie*, p. 63; *Hist. or. des crois.*, II *b*, p. 257. Dans l'épigraphie arabe, la forme la plus fréquente est اسفهسلار; voir *C. I. A.*, nos 458, 460 et index, et un grand nombre d'inscriptions syriennes. On trouve اسفهسلار dans le n° 32 ci-dessus, اصفهسلار dans l'inscription d'un plat de la collection André, à Paris, publiée par Sobernheim, dans *Z. D. P. V.*, XXVIII, p. 177, et اصفه سلار, en deux mots, dans une inscription inédite de Harran en Mésopotamie, dont nous devons une photographie au frère Raphael, des capucins d'Orfa.

Ceci est le mausolée auguste de l'émir, du général Saif al-dîn Shâhanshâh, fils de Sulaimân. La mort est une porte que tout le monde doit franchir[1].

Bien que ce texte trahisse la plume d'un médiocre arabisant, le nom du père de Shâhanshâh est, ici encore, écrit distinctement Sulaimân[2].

37

Date 592 H. — Au-dessous de la précédente, sur la clef de l'arc de la baie (pl. XXXIII et XLIII); dimensions 50 × 22. Une courte ligne du même type; mêmes caractères, mais plus grossiers, sans décor de rinceaux; quelques points et signes (les points sont reproduits ici d'après l'original). Publiée par Grenard, *loc. cit.*

بتاريخ سنه ادى وتسعين وخمس مايه.

A la date de l'année 592 (1195-1196).

Ce petit texte appartient peut-être au précédent. Nous le classons à part, parce que les caractères en sont franchement différents; mais il ne peut être beaucoup plus récent, car le style du mausolée marque bien la fin du VIe (XIIe) siècle. Nous pensons que la date, oubliée dans le projet de bandeau, a été ajoutée par un lapicide moins habile que le premier[3].

38

Le même. Même (?) date. — Grand bandeau courant au sommet des huit faces de l'octogone (pl. XXXIII), sous la corniche supérieure, et divisé en huit compartiments, numérotés de 1 à 8 à partir de la face contiguë à celle de l'entrée à droite[4]. Dimensions de chaque compartiment, 350 × 40; longueur totale du bandeau, 2800. Même type; mêmes caractères, grêles

[1] La tradition attribue cette parole au calife Abû Bakr.

[2] Et non Salîm; voir plus haut, p. 60, note 5.

[3] Il y a une autre hypothèse, c'est que la date, laissée en blanc à dessein, a été ajoutée après coup, pour marquer la mort de Shâhanshâh, et non la construction du mausolée. Cette explication supprimerait ce que nous avons dit plus haut, p. 59; mais nous ne connaissons aucun exemple d'un pareil procédé.

[4] Cette face étant presque entièrement fruste, il se peut que l'inscription commence sur la face de l'entrée. Dans le premier cas, la face fruste renfermait le *bismillâh*, suivi peut-être d'un verset du Coran, et le début de la partie historique; dans le second cas, elle terminait l'inscription par des formules banales à la suite de la date.

et allongés, moins élégants que ceux du n° 36, mais mieux stylisés que ceux du n° 37; plusieurs parties sont frustes. Un fragment a été publié par Grenard, *loc. cit.*

(1) [entièrement fruste[1]] (2) [manque environ les deux tiers...][2] ميلة[3] والمسلمين

تاج الأنام (3) ظهر[4] الإمام عماد الأيّام (?) علاء الدولة نجم الملّة بهاء الأمّة شمس

المعالى كهف الغزاة الموحّدين حامى ثغور المؤمنين (4) قاتل الكفرة والمشركين

قامع الاه لحاد (sic) والمتمرّدين قاهر الزنادقة والمت[بدّء]ين[5] عمدة الخلافة عزّ

الملوك والسلاطين (5) ملجأ الضعفاء والمساكين أبو الأيتام والمظلومين

المتنصّف[6] من الظالمين پهلوان الروم والشأم والأ(6)رمن البب قتلغ الغ

همايون جبوغا طغرلتكين[7] مفخر آل منكوجك أبو المظفّر شاهنشاه بن

(7) [سل]يمان بن إسحاق بن المرحوم السعيد الشهيد الغازى الأمير منكوجك

ظهير أمير المؤمنين (8) [خلّد الله (?)] دولته وضاعف [اقتداره (?)] وأدام فى

حدوده (?) وغفرانه (?) [un mot] بعدكاته[8] أحد[9] من شهور سنة [اثنين و(?)]

تسع[ين وخمسمائة].

(A ordonné la construction de ce mausolée béni l'émir, le très noble général, Saif al-dunyâ

[1] On distingue encore ici deux fragments isolés tels que المرسه (?) et المرا (?), l'un vers le milieu, l'autre vers la fin de cette partie du bandeau.

[2] Nous croyons reconnaître ici sur la photographie les traces du titre سيف الدنيا والدين. En s'aidant du n° 32, on pourrait restituer, au début de l'inscription, les mots بسمله ... أمر بإنشاء هذه التربة المباركة (ou الشريفة) الأمير الاسفهسلار الأجلّ سيف الدنيا والدين, suivis des titres composés; mais cette restitution est trop peu sûre pour trouver place dans le texte.

[3] On attendrait ici الإسلام; mais il s'agit, évidemment, d'un autre mot, dont la fin paraît être كيلة ou ميلة; seules, les deux dernières lettres sont tout à fait distinctes. Le mot qui précède celui-ci pourrait être سيف.

[4] Ou ظهير.

[5] Au lieu de l'habituel المبتدعين; cf. *C. I. A.*, I, n° 60. La quatrième lettre porte les points du *tâ* et la Ve forme de ce verbe s'emploie dans le même sens que la VIIIe.

[6] Au lieu de l'habituel *munṣif;* voir *C. I. A.*, I, index à ce mot.

[7] Sur ces titres, voir plus loin le commentaire.

[8] Peut-être بركاته, ou quelque formule introduisant la date.

[9] Notre copie porte احر, qu'on pourrait lire آخر, comme fin du nom d'un des mois djumâdâ II ou rabî' II; mais il n'y a guère de place pour restituer le nom du mois. On pourrait lire aussi *fî âkhir* «à la fin des mois...», soit octobre 1196; toutefois, nous préférons lire أحد, comme dans les n°s 43 et 44, où cette leçon est certaine.

wal-dîn)... et des musulmans, la couronne du peuple, l'appui de l'imâm, le soutien du règne, la grandeur de l'État, l'étoile de la religion, l'éclat de la nation, le soleil des qualités, le refuge des guerriers monothéistes, le protecteur des places frontières des vrais croyants, le tueur des infidèles et des polythéistes, le dompteur de l'hérésie et des rebelles, le subjugueur des dualistes et des novateurs, le soutien du califat, l'orgueil des rois et des sultans, l'asile des faibles et des indigents, le père des orphelins et des opprimés, celui qui fait justice des oppresseurs, le héros de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Arménie, le vaillant, l'heureux, le grand roi, le seigneur, le faucon prince, la gloire de la famille de Mengudjek, Abu l-muẓaffar Shâhanshâh, fils de Sulaimân, fils d'Isḥâq, fils du défunt, du bienheureux, du martyr, du guerrier, de l'émir Mengudjek, l'appui de l'émir des croyants, etc....... Dans l'un(?) des mois de l'année 592 (1195-1196?).

L'intérêt principal de ce texte est dans sa longue titulature, qui est celle des dynastes seldjoukides du XIIe siècle. Sans nous arrêter aux titres composés[1], nous nous bornerons à quelques mots sur ceux du cycle turc, dont plusieurs figurent déjà dans les inscriptions de l'Orkhon et qu'on retrouve, au XIIe et au XIIIe siècle, dans quelques inscriptions des atabeks bourides, zenguides et ortokides[2]. Nous y avons déjà relevé *alp*, *qutlugh* et *ṭoghrultekin;* quant à *ulugh* et au persan *humâyûn*, qu'on trouve ici pour la première fois dans un protocole épigraphique de cette époque, ces mots sont trop connus pour qu'il soit besoin d'en parler. Reste le titre جبوغا, que nous n'avons rencontré nulle part, du moins sous cette forme. Un glossaire turc-arabe[3], qui renferme de curieux documents pour l'étude de ces titres, nous paraît fournir le sens de celui-ci. On y trouve le titre جقّغا, expliqué par les mots سيّد قومه «le seigneur de son

[1] On notera *kahf al-ghuzât al-muwaḥḥidîn*, ce dernier mot n'ayant été relevé jusqu'ici que dans des titres religieux; voir *C. I. A.*, I, n°s 60 et 96. Faut-il voir ici un lointain reflet de l'idée almohade? Nous avons déjà signalé un rapprochement possible, bien que très douteux, entre la titulature almohade et celle des Seldjoukides de Rum; voir van Berchem, *Titres califiens d'Occident*, dans *J. A.*, 10e série, IX, p. 276 (36), note 2 à la fin. Le titre *mafkhar âl Mengudjek* est une imitation du *tâdj âl Saldjuq* de ces mêmes sultans. Sur *pehlewân*, etc., cf. les sources citées dans la note suivante.

[2] Voir van Berchem, *Inscriptions de l'atâbek Lu'lu' de Mossoul*, dans les *Orientalische Studien*, p. 200 (4) et suiv.; Lehmann-Haupt, *Materialien, Arab. Inschriften*, p. 148 (24) et suiv.; *Amida*, aux n°s 27, 30 et 32; *Épigraphie des Atabeks de Damas* (dans les *Mélanges de Vogüé*), n°s 1 à 5; Sobernheim, dans *Mélanges H. Derenbourg*, p. 384. En épigraphie, les titres du cycle turc n'ont été signalés jusqu'ici que dans des protocoles souverains. Dans la grande chronique persane d'Ibn Bîbî, ms. cité, les titres *ulugh*, *qutlugh*, *inandj*, *bilgä*, *ughurlu*, *humâyûn*, *khudâwend*, etc., figurent souvent dans le protocole des vizirs et des ministres chez les Seldjoukides d'Asie Mineure, ainsi que le titre *khaqan*, arabisé dans les titres composés *'aḍud* et *mu'în al-khawâqîn*, etc.

[3] Ibn Muhannâ, حلية الإنسان وحلبة اللسان, dans le chapitre intitulé *Fî ṭabaqât al-nâs* «De la hiérarchie des personnes». Ce glossaire a été publié par Melioranski, sans nom d'auteur, sous le titre كتاب ترجمان فارسى وتركى ومغلى, Pétersbourg, 1900; le passage en question se trouve p. 055.

peuple». Or, dans sa préface, l'auteur expose que le ڤ désigne un phonème *fâ* se rapprochant du *wâw*[1]. Ainsi, ce mot se prononçait à peu près *djafwgha* ou *djawugha*, et il est évident que c'est le même titre que le *djabugha* du n° 38. D'autre part, nous avons ici, sans aucun doute, deux formes médiévales du vieux titre turc *jabghu*, dont les transcriptions arabes et arméno-géorgiennes se rapprochent beaucoup de notre *djabugha*[2].

La généalogie de Shâhanshâh n'est pas moins intéressante. Comme dans les n°s 32 et 36 et sur ses monnaies[3], il est désigné comme le fils de Sulaimân et le petit-fils d'Isḥâq[4]. L'ancêtre familial paraît ici pour la première fois dans un document authentique, où l'on voit que Mengudjek était le *père* d'Isḥâq, avec lequel on l'a confondu jusqu'ici, en prenant Isḥâq pour son nom musulman[5]. L'épithète *al-shahîd* semble indiquer qu'il mourut en combattant pour la foi, sans doute au cours de ses luttes contre les chrétiens[6]. Enfin le titre en *amîr al-mu'minîn*, qui termine le protocole, suivant une règle invariable, se rapporte, non pas à Mengudjek, mais au titulaire lui-même, Shâhanshâh[7].

La date est presque entièrement fruste; notre leçon ne repose que sur trois lettres à peu près distinctes, rapprochées du n° 37. A supposer qu'elle soit exacte, l'année 592 est-elle donnée pour celle de la construction, ou pour celle

(1) مشمّة إلى الواو; sur le sens de مشمّة, voir Dozy, *Supplément*, s. v. شمّ, IV.

(2) C'est M. Martin Hartmann qui a attiré notre attention sur ce rapprochement. Sur *jabghu*, voir les sources citées dans *Amida*, loc. cit.; pour les formes arabes et arméno-géorgiennes, voir notamment Ṭabari, éd. de Goeje, II, *Indices*, à جبغويه et جبويه; Ya'qûbi, éd. Houtsma, II, p. 479, 528; Ibn Khurdâdbeh, éd. de Goeje, p. 16, trad., p. 12; Ibn al-Athîr, éd. Tornberg, *Indices*, à جبغويه, جبويه et جيغويه; Yâqût, *Mu'djam*, I, p. 840 en bas (حَيَّوَيه); Barthold, *Die historische Bedeutung der alttürkischen Inschriften*, p. 16; *Die alttürkischen Inschriften und die arabischen Quellen*, p. 27, note 1; Marquardt, *Chronologie der alttürkischen Inschriften*, p. 25, 35, et *Ērānšahr*, p. 69; Chavannes, *Documents sur les Turcs occidentaux*, index à *Djebou*, *Djeboukha*, *Djibgha*, *Djibghou*, *Jabgou*, etc. Dans Ibn Khurdâdbeh, texte, *pag. cit.*, note *h*, de Goeje cite encore *Aghânî*, éd. Boulaq, XIV, p. 36 en bas (خنعويه, corrigé dans l'index de Guidi), Suyûṭi, *Lubb*, p. 60, Bîrûni, p. 101 en haut (حنوته; cf. la traduction Sachau, p. 109 : Ḥanûta) et Ṭaifûr, f° 13 r° (جيغويه, corrigé dans la récente édition Keller, texte, p. 31; trad., p. 14). Une autre mauvaise leçon de Bîrûni, apparemment جنويه, a passé, sous la forme *Jenuyeh*, dans Rawlinson, cité par Rockhill, *Rubruck*, p. 108, note 1; cf. Marco Polo, éd. Yule-Cordier, I, introduction, p. 10.

(3) Voir plus loin l'appendice II.

(4) Écrit ici إسحاق, et إسحق dans le n° 32.

(5) Voir Houtsma, *Dynastie*, p. 278; cf. plus loin, p. 90.

(6) Nous disons *semble*, parce que le sens primitif de cette épithète a été considérablement élargi; voir *C. I. A.*, I, p. 317, note 1.

(7) Ce titre est ici en *ẓahîr*, alors que dans le n° 32 et sur les monnaies de Shâhanshâh, il est en *ḥusâm*; cf. plus loin, l'appendice II.

de la mort de Shâhanshâh? Nous penchons pour la première hypothèse, parce qu'il n'était guère d'usage de placer des épitaphes à l'extérieur des mausolées[1].

39

Signature. — Sur la face de l'octogone contiguë à celle de l'entrée à droite (pl. XLIII); dimensions 50 × 30. Deux courtes lignes sculptées dans la pierre; même type, mêmes caractères, grossiers et très frustes; quelques points, reproduits ici d'après l'original. Inédite.

عمل توّتنك (?) ابن بهرام (?) الما[trois ou quatre lettres]ى.

Œuvre de . . ., fils de Bahrâm (?), de. . .

Le nom de l'architecte est écrit assez distinctement, mais nous ne voyons pas comment il faut le lire; le nom paternel est douteux. Le dernier mot est un ethnique, mais la lecture en est impossible, les lettres médianes ayant presque entièrement disparu.

Les inscriptions des mausolées de Qamar al-dîn et de Shâhanshâh prouvent qu'en 592, le caractère arrondi remplaçait le carré dans les textes historiques de Diwrigi. Voici les dates approximatives de cette évolution dans l'Est méditerranéen, d'après les indications fournies à ce jour par l'épigraphie[2] :

LOCALITÉS.	DERNIÈRE COUFIQUE.	PREMIÈRE NASKHI.
Diwrigi.	576 (596?)	592
Amid	559	579
Mifarqin.	599	599
Alep.	545	543
Hama	—	552
Baalbek.	vers 540	563
Damas	551	549
Jérusalem	—	564
Le Caire.	555	579

40

Épitaphe d'un gouverneur égyptien. 869 H. — Le mausolée renferme trois tombeaux en maçonnerie. Deux d'entre eux sont anépigraphes. Sur le troisième, du côté de la tête, plaque

(1) Cf. plus haut, p. 65, note 3.

(2) Ces dates sont exactes, mais appliquées à l'évolution du coufique au naskhi dans l'épigraphie, elles n'ont qu'une valeur approximative, parce qu'elles pourront être modifiées par de nouvelles découvertes. Ainsi, nous ne relevons pas la dernière coufique de Jérusalem; si nous avons bonne mémoire, ce texte est une inscription fatimide trop ancienne pour servir ici de point de repère.

en marbre portant une inscription incomplète du début; dimensions de la partie conservée, environ 35 × 4o. Trois lignes en naskhi mamlouk. Inédite.

(1) الملكى الظاهر[ى] نائب السلطنة (2) الشريفة بدوركى المحروسة (3) بتأريخ عشرين صفر سنة تسع وستّين وثمانمائة.

...(le fonctionnaire) d'al-Malik al-Ẓâhir, le lieutenant de l'empire égyptien à Diwrigi la bien gardée, à la date du 20 ṣafar de l'année 869 (22 octobre 1464).

Au xve siècle, Diwrigi faisait partie de l'empire d'Égypte[1]. Bien qu'incomplète, cette épitaphe suffirait à le prouver, car les titres qu'elle renferme sont empruntés à la langue diplomatique de l'Égypte sous les sultans Mamlouks. Le défunt, dont les noms ont disparu, y est désigné comme un fonctionnaire d'un sultan portant le surnom Malik Ẓâhir[2], puis comme gouverneur du district de Diwrigi[3]. La date confirme encore ces conclusions, car l'année 869 correspond au règne du sultan Mamlouk Khushqadam, qui portait, en effet, le surnom Malik Ẓâhir.

MOSQUÉE D'AḤMAD SHÂH (DJÂMI' KABÎR). 626 H.

Au sud de la citadelle et près des deux mausolées précédents (plan, pl. V, n° 3). Cet édifice, bâti en belles pierres de taille, forme un vaste rectangle dont le grand axe est orienté du nord au sud (pl. VI). L'entrée s'ouvre au milieu du petit côté nord, par un portail monumental A (pl. XXXV), qui fait saillie, en plan et en élévation, sur le mur de la façade[4]. Il se compose d'une baie étroite, haute et peu profonde, dans laquelle s'ouvre une porte basse à linteau droit. Elle est inscrite dans un arc brisé, qu'encadre une frise rectangulaire, faite d'un gros boudin renforcé de faisceaux de colonnettes. Toutes les surfaces comprises à l'intérieur de ce cadre sont couvertes, ou plutôt surchargées d'un décor foisonnant d'entrelacs, de rinceaux, de fleurs et de médaillons en relief, dont la richesse exubérante, frisant le mauvais goût, est un des produits les plus curieux de l'art musulman.

(1) Voir plus loin, p. 96 et suiv.

(2) Tel est le sens des mots *al-malaki al-ẓâhiri;* voir *C. I. A.*, I, p. 76, 185 et *passim.*

(3) Tel est le sens des mots *nâ'ib al-salṭanah al-sharîfah bi-Diwrigi al-maḥrûsah;* voir *C. I. A.*, I, p. 209 et suiv., et *passim.* Le titre *nâ'ib al-salṭanah* désignait d'une part les gouverneurs de province, qui portaient aussi le titre *kâfil al-mamlakah*, d'autre part, les gouverneurs de district et de forteresse, qui n'avaient pas droit au titre de kâfil. Or, Diwrigi formait alors un district de la province d'Alep; voir plus loin, p. 96.

(4) Ce portail est appelé vulgairement *qiblah qapusu.*

A l'angle nord-ouest s'élève un minaret cylindrique en pierre M, à une galerie, couronné en éteignoir (pl. XXXIV). La base du minaret a été renforcée après coup par un gros massif circulaire en maçonnerie (pl. XXXIV et XXXIX, à gauche en bas). Au milieu de la face ouest s'ouvre un second portail B (pl. XXXVI), en saillie sur le mur, dans lequel se creuse une petite baie percée d'une porte à linteau droit. Elle est inscrite dans une arcature en plein cintre, qu'encadre une large frise rectangulaire. Ce portail est aussi richement décoré que le premier, mais dans un style beaucoup plus sobre, où domine l'élément géométrique.

L'intérieur de l'édifice (pl. VI) offre un curieux dispositif combinant le plan des Mosquées avec le plan cruciforme des madrasah[1]. Au premier appartiennent la division du vaisseau en travées d'arcades retombant sur de fortes colonnes, et la coupole C', sur plan elliptique, élevée devant le miḥrâb[2]. Au second se rattachent la coupole centrale C", sur plan circulaire, les voûtes des travées[3] et la largeur plus grande des deux travées centrales, qui se coupent en croix sous la coupole. Celle-ci est enveloppée, à l'extérieur, dans un édicule octogone couvert d'un toit de tuiles, qui s'élève au-dessus du toit en terrasse de la Mosquée (pl. XXXIV). Quant à la coupole elliptique, elle est enveloppée dans un tambour octogone surmonté d'une haute pyramide de pierre à seize pans, formant des arêtes alternativement saillantes et rentrantes (pl. XXXIV). L'intersection des pans de l'octogone avec ceux de la pyramide forme une ligne en zigzag, composée de seize tronçons droits. Ce dispositif, qui paraît emprunté à l'architecture arménienne[4], n'est pas sans analogie avec celui de certaines tours romanes, notamment dans les églises de l'école rhénane[5].

Au sud, la Mosquée se prolonge par une madrasah dont les murs sont inscrits dans le même rectangle, mais dont le grand axe est dirigé de l'est à l'ouest,

(1) Sur ces termes, voir p. 57, note 3; *C. I. A.*, I, index à *plan;* Saladin, *Manuel*, p. 50.

(2) Sur la coupole du miḥrâb, voir *C. I. A.*, I, p. 122.

(3) Si nos souvenirs sont exacts, ce sont des voûtes d'arête surhaussées, dont les arêtes sont renforcées par de grosses nervures de formes diverses. Ici encore, il faut peut-être chercher une influence de l'architecture arménienne (cf. plus haut, p. 64, note 3), où l'on a signalé des arêtes de ce genre, par exemple, à la chapelle d'Akhpat; voir Choisy, *Histoire de l'architecture*, II, p. 22, fig. 16, d'après Grimm, *Monuments d'architecture byzantine en Géorgie et en Arménie.* Ces nervures, comme celles de quelques coupoles occidentales, à Kairouan, à Tolède, à Cordoue, paraissent n'avoir avec la véritable croisée d'ogives qu'une ressemblance fortuite et purement extérieure.

(4) Voir la pyramide de l'église de Katzkh, dans Brosset, *Voyage archéologique*, atlas, pl. XLII, et celle du couvent de Bekhentz, à Ani, dans Texier, *Description de l'Arménie*, pl. XXIII; Schlumberger, *L'épopée byzantine*, III, p. 481, et Basmadjian, *Souvenir d'Ani;* cf. plus haut, p. 64, note 3, et plus loin, p. 80, note 4.

(5) Ainsi, à Aix-la-Chapelle (cathédrale), à Cologne (Saint-Martin, Saints-Apôtres), etc.

perpendiculairement à celui de la Mosquée (pl. VI); la longueur de la madrasah est donc égale à la largeur de la Mosquée. L'entrée s'ouvre au milieu du petit côté ouest, par un portail monumental C (pl. XXXVII), sur le même alignement que le portail B de la Mosquée, et qui fait aussi saillie sur le mur. Il comprend une baie haute et large, au fond de laquelle s'ouvrait une porte, aujourd'hui détruite et remplacée par un étroit passage en arc brisé, grossièrement maçonné. La baie est inscrite dans un énorme arc brisé dont les voussures en encorbellement sont soulignées par une série de moulures et de frises sculptées, renforcées par des faisceaux de colonnettes et de gros culs-de-lampe. La décoration de ce portail est du même style que celle du portail A de la Mosquée, moins exubérante, mais tout aussi étrange. De loin, on dirait un porche en gothique fleuri d'Espagne ou de Portugal; de près, cela ressemble un peu à l'entrée d'un palais d'exposition coloniale.

L'intérieur de la madrasah, de plan cruciforme, rappelle assez les madrasah de Siwas et, par certains côtés, celles du groupe syro-égyptien. Un vestibule V, flanqué de deux chambres, donne accès à la partie centrale, qui n'est pas une cour à ciel ouvert, mais une salle S, divisée en travées d'inégale largeur, voûtées et bordées par des arcades retombant sur quatre colonnes et sur les murs de clôture[1]. Au nord et au sud s'ouvrent deux liwans latéraux, flanqué chacun de deux chambres; au fond s'ouvre un liwan principal L, couvert d'une voûte d'arête, d'un dessin compliqué. L'arc de tête et les parois intérieures du liwan sont décorés d'entrelacs d'un style très remarquable. Ce liwan est flanqué de deux chambres; celle au nord est un mausolée M', couvert d'une coupole qu'enveloppe, à l'extérieur, un édicule octogone avec un toit de tuile, semblable à celui de la coupole C'' (pl. XXXIV).

Voici comment Ewliya décrit cet édifice[2] : «La plus ancienne Mosquée de Diwrigi est Ulu djâmi', qui possède trois portes et un minaret remarquable. Elle a été fondée par le sultan 'Alâ' al-dîn le Seldjoukide (Kaiqubâd Ier). Au-dessus de la porte et du mur, il est écrit, avec la date et la liste des fondations, que

[1] Une partie des voûtes s'étant écroulée, le jour pénètre à l'intérieur comme dans une cour. Primitivement, il entrait peut-être par un œil ménagé dans la voûte des travées centrales. Le pavillon de bois à lanterne octogone (pl. XXXIV) qui recouvre aujourd'hui ces travées est de construction récente.

[2] Voir *op. cit.*, III, p. 213. Cette description est maigre et nous ne la citons que pour mémoire. Ḥâdji Khalfah compare la «Mosquée d'Aḥmad Pasha» à la grande Mosquée de Brousse; *Djihân-numâ*, p. 625, et dans V. de Saint-Martin, *Asie Mineure*, II, p. 681. Descriptions modernes : *Sâlnâmeh*, éd. citée, p. 212; Cuinet, *Turquie d'Asie*, I, p. 687; Yorke, dans *Geographical Journal*, 1896 *b*, VIII, p. 454 et suiv.; Huart et Grenard, cités plus loin, p. 73 et suiv.; Saladin, *Manuel*, p. 455 et fig. 335.

pour cette construction, l'on a dépensé sept années de tributs grecs (?). Le maître sculpteur s'est donné tant de peine pour cet édifice, il a sculpté sur sa porte et son mur des ornements si variés que ni la Mosquée du sultan Ya'qûb à Ayaṣuluq[1], ni l'Ulu djâmi' de Brousse, ni le minbar sculpté de Sinope[2], ni la Mosquée d'Abu l-fatḥi à Athènes[3], dans le pays de Grèce, ni même la Mosquée de la citadelle d'Esterghun[4], dans la marche de Budin, ne pourront jamais rivaliser avec lui. C'est un sanctuaire très fréquenté des gens de piété.»

41

Prince Aḥmad Shâh. 626 H. — Bandeau dans la baie du portail A, au-dessus de la porte, divisé en cinq parties *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, par les angles saillants et rentrants de la baie (pl. XXXV). Une ligne en beau naskhi seldjoukide; grands caractères, rehaussés de riches rinceaux dans les champs; quelques points. Publiée par Huart et Grenard, dans *J. A.*, 9e série, XVII, p. 344.

(*a*) أمر ببناء هذا (*b*) المسجد الجامع لوجه الله تعا(*c*)لى العبد المحتاج إلى
رحمة الله أحمد شاه بن سليمانشاه (*d*) خلّد الله ملكه فى تأر(ي)خ سنة (*e*) ستّ
(و)عشرين (و)ستّمائة.

A ordonné la construction de cette grande Mosquée, pour l'amour d'Allâh, le serviteur qui a besoin de la miséricorde d'Allâh, Aḥmad Shâh, fils de Sulaimân Shâh[5], qu'Allâh éternise son royaume! A la date de l'année 626 (1228-1229).

[1] Probablement la Mosquée d'Éphèse, bâtie en 776 (janvier 1375) par l'Aïdinide 'Îsâ Beg; voir Niemann, *Die seldschukischen Bauwerke in Ajasoluk*, dans *Forschungen in Ephesos*, I, p. 111 et suiv.; Thiersch, *Pharos*, p. 216, fig. 396 et suiv.

[2] Sans doute la chaire de la vieille Mosquée de Sinope, décrite par Ḥâdji Khalfah, *Djihân-numâ*, p. 649, et dans V. de Saint-Martin, *Asie Mineure*, II, p. 710.

[3] Le Parthénon, qui servait alors de mosquée.

[4] C'est-à-dire Gran, en Hongrie; sur la Mosquée de cette ville, voir Ewliya, VI, p. 265. Il s'agit de la cathédrale, transformée en Mosquée à la suite de la prise de Gran par Sulaimân Ier, en 950 (1543); voir de Hammer, *Empire ottoman*, V, p. 373.

[5] Dans cette inscription et dans les suivantes, on remarquera que le mot *shâh*, qui suit le nom des Mengoudjékides, est écrit tantôt séparé, tantôt lié au nom qui précède. Ce mot doit-il être considéré comme un *titre* ou comme une partie intégrante du *nom?* Il est probable que c'est un titre qui, en devenant dynastique, tend à s'incorporer au nom. C'est ce que semble prouver la combinaison *malik... nom propre — shâh*, qu'on trouve dans les nos 54 et suiv., et sur plusieurs monnaies de ces princes. Pour ne point préjuger la solution de ce problème, qui se pose pour un grand nombre de dynasties asiatiques, je préfère transcrire *shâh* en un mot séparé, parce que cette transcription s'accorde avec l'une et l'autre hypothèse.

42

Sultan Kaiqubâd Ier. — Au-dessus de la précédente, au sommet de la baie du portail (pl. XXXV). Deux courtes lignes du même type; caractères plus petits et moins soignés, frustes en plusieurs places. Publiée par les mêmes, *tom. cit.*, p. 345.

(1) فى أيّام دولة [السلـ]طا[ن] الأ[عظم] (2) علاء الدنيا والدين كيقباد بن كيخسرو قسيم أمير المؤمنين.

Durant le règne du très grand sultan ʿAlâʾ al-dunyâ wal-dîn Kaiqubâd, fils de Kaikhusrau, l'associé de l'émir des croyants.

43

Prince Aḥmad Shâh. 626 H. — Plaque encastrée dans la baie du portail B, au-dessus du linteau de la porte (pl. XXXVI et XXXVIII); dimensions 172 × 60. Trois lignes en naskhi ayyoubide; caractères moyens, points et signes. Publiée par Grenard, *tom. cit.*, p. 552.

(1) أوّل مَن أسّس بنيان هذا المسجد الجامع المبارك ابتغاء لمرضاة الله تعالى (2) العبد الضعيف المحتاج إلى رحمة الله أحمد شاه بن سليمانشاه بن شاهنشاه نصير أمير المؤمنين (3) خلّد الله ملكه وضاعف قدره فى أحد شهور سنة ستّ وعشرين وستّمائة.

Celui qui a le premier jeté les fondations de cette grande Mosquée bénie, dans le désir de s'attirer l'agrément d'Allâh, c'est le serviteur faible qui a besoin de la pitié d'Allâh, Aḥmad Shâh, fils de Sulaimân Shâh, fils de Shâhanshâh, l'auxiliaire de l'émir des croyants, qu'Allâh éternise son royaume et redouble sa puissance! Dans l'un des mois de l'année 626 (1228-1229).

Le fondateur de la Mosquée, Aḥmad Shâh, était, on le voit, le petit-fils de Shâhanshâh, le fondateur de la Mosquée de la citadelle (p. 56) et du mausolée de Sitte Melik (p. 63)[1]. Le nom du sultan Kaiqubâd Ier, sculpté sur le portail A, prouve qu'en 626, Aḥmad reconnaissait la suzeraineté des Seldjoukides[2].

[1] Cf. plus loin, p. 90, la généalogie des Mengoudjékides.

[2] L'hommage au suzerain, qui est la règle en numismatique, est beaucoup plus rare en épigraphie, sans doute parce que le droit de *sikkah* et de *khuṭbah*, qui obligeait les feudataires à nommer leur suzerain sur la monnaie et dans le prône public, ne s'étendait pas aux inscriptions de monuments dont la construction n'était qu'une affaire privée, sans portée politique. Par conséquent, l'absence d'un nom suzerain, dans l'inscription d'un dynaste, ne prouve pas que ce dernier fût indépendant. Même en numismatique, cette règle n'est pas absolue et la monnaie de cuivre y échappe le plus souvent; cf. plus loin, l'appendice II, p. 107.

De deux côtés du portail B, dans les deux pans coupés qui relient son plan vertical à celui du mur ouest de la Mosquée[1], sont creusées deux niches triangulaires, couronnées en alvéoles (pl. XXXVI). Sur l'un des pans de la niche de droite, un oiseau à deux têtes est sculpté dans la pierre (pl. XXXIX, à gauche en bas). Sur les deux pans de la niche de gauche sont sculptés un second oiseau à deux têtes et un oiseau à une tête (pl. XL, à droite)[2]. L'oiseau double de droite (pl. V) est un chef-d'œuvre de sculpture héraldique et décorative. Les deux têtes, surmontées d'une oreille pointue, les ailes, le corps et les pattes, rehaussés de rinceaux délicats, se détachent en relief sur un champ décoré de palmettes. La queue, qui s'abaisse entre les pattes, est formée de cinq longues pennes, épanouies en éventail. Les griffes de l'oiseau saisissent un objet de forme bizarre, qui paraît être un perchoir stylisé. L'oiseau double de gauche offre quelques variantes au premier, notamment dans la forme de la queue. A côté de lui, l'oiseau simple (pl. V) est traité dans un autre style, moins héraldique et plus naturaliste. Il n'a pas d'oreille et dresse en l'air une de ses pattes, les griffes écartées. Que signifient ces figures?

On sait que les oiseaux, simples ou doubles, sont un des motifs les plus fréquents dans l'iconographie musulmane des dynasties d'origine turque; mais on n'en a pas encore déterminé le sens et l'origine, car il ne suffit pas de parler de fantaisies décoratives ou d'affirmer sans preuves que ce sont des emblèmes héraldiques d'une ville ou d'un souverain. Sans aborder ici ce problème, dont la solution doit être cherchée pour elle-même et dans la comparaison d'un grand nombre de documents, nous nous bornons à renvoyer à une étude préliminaire, dans laquelle nous avons cherché à établir les points suivants. Ces oiseaux, simples ou doubles, ne sont pas des aigles, comme on le croit communément, mais plutôt des bêtes de proie servant à la chasse. Les oiseaux de proie jouent un rôle important dans la vie sociale des peuples turcs et leurs noms sont très fréquents, non seulement dans l'onomastique, mais aussi dans la titulature des princes musulmans d'origine turque, où ils paraissent se rattacher à un totémisme primitif. Dès lors, il est permis de croire que ces figures d'oiseaux sont des emblèmes qui se rattachent aux mêmes idées. Mais comment en acquérir la preuve positive, en l'absence de tout renseignement précis, dans la littérature orientale, sur le totémisme, l'emblématique et l'héraldique de ces peuples? C'est ici qu'intervient l'épigraphie, en révélant, dans une série de cas

[1] Nous avons dit, p. 71, que ce portail fait saillie sur le mur de la Mosquée.

[2] En voici les dimensions : premier oiseau double, 50 × 105; deuxième oiseau double, 50 × 90; oiseau simple, 38 × 88.

particuliers, un rapport possible entre l'emblème et certains noms ou titres d'oiseaux conservés dans les inscriptions que ces emblèmes accompagnent. Nous avons cité les oiseaux de Diwrigi comme un de ces cas particuliers[1].

Remarquons d'abord qu'il s'agit bien ici d'oiseaux de chasse. Les deux oiseaux doubles portent sur le front, entre le bec et l'oreille, un bourrelet terminé par une petite boule, et au bout de leur bec pend un grelot. Ces attributs, qui ne sont pas des parties de leur corps, représentent, sans doute, ces chaperons, rehaussés de pierreries et de grelots d'or, dont les grands seigneurs persans coiffaient encore leurs faucons de chasse au XVIIe siècle[2]. Le perchoir que nous avons déjà signalé sous l'un de ces oiseaux confirme cette interprétation.

Maintenant, si nous demandons à l'épigraphie le sens de ces emblèmes, il faut avouer que ni le n° 43, ni aucune autre inscription de la grande Mosquée ne donne à Aḥmad Shâh ni nom, ni titre d'oiseau. Mais dans le n° 38, son grand-père Shâhanshâh est appelé *humâyûn* et *ṭoghrultekin*. Le premier de ces titres, qu'on retrouve aujourd'hui dans la titulature ottomane, dérive du persan *humâ(y)*, nom d'un oiseau légendaire d'heureux augure, considéré comme un emblème de la souveraineté. Le deuxième est composé des deux mots turcs *ṭoghrul*, désignant un oiseau de proie et de chasse, et *tekin*, vieux titre princier qui figure déjà dans les inscriptions de l'Orkhon. Ce *ṭoghrultekin* est fréquent dans la titulature des dynastes turcs du XIIe et du XIIIe siècle et nous avons signalé d'autres cas où on peut le rapprocher, bien qu'indirectement, comme ici, d'emblèmes d'oiseau[3]. Sans insister davantage, nous nous bornerons à supposer, ou que Shâhanshâh portait déjà un emblème qui n'a pas été représenté sur ses monuments de Diwrigi, ou bien que son petit-fils Aḥmad avait hérité de lui ces deux titres, notamment celui de *ṭoghrultekin*, que nous serions disposés à

[1] Voir *Amida*, commentaire des n°s 27 et 30. Nous nous bornons ici à signaler un exemple voisin de Diwrigi. Au-dessus de la porte nord de la Mosquée de Sunqur Beg, à Nigda, est sculpté un oiseau, malheureusement fruste, à rapprocher du nom de cet édifice (sur *sunqur* «gerfaut», voir Quatremère, dans *Sultans Mamlouks*, I *a*, p. 90, note 126); nous en reparlerons en publiant les inscriptions de Nigda. Rappelons aussi ces bas-reliefs de style seldjoukide, représentant un souverain ou un cavalier tenant au poing un oiseau de chasse. Le Musée de Konia en possède un curieux exemplaire; voir Sarre, *Seldschukische Kleinkunst*, p. 8 et fig. 8. Un autre (pl. XLI), qui provenait de Diwrigi précisément, a été photographié à Siwas par Cumont et publié par lui, *op. cit.*, p. 226; son style nous paraît accuser le XIIe ou le XIIIe siècle et il représente peut-être un prince mengoudjékide partant pour la chasse. Il en existe d'autres, par exemple, sur des monuments de Mossoul, relevés par M. Sarre, et sur des pièces d'orfèvrerie, ainsi ce plat d'argent publié dans Smirnoff, *Argenterie orientale* (*Vostotshnoye cerebro*), n° 157, pl. LXXXVI.

[2] Voir Chardin, *Voyages en Perse*, éd. Langlès, III, p. 394.

[3] Voir *Amida*, loc. cit.

rapprocher, plutôt que *humâyûn*, des emblèmes sculptés à la grande Mosquée. Il serait facile, d'ailleurs, d'expliquer pourquoi ce titre ne figure plus dans son protocole. Au début du XIIIe siècle, par suite de l'islamisation progressive des dynasties d'origine turque, les vieux titres turcs disparaissent peu à peu des protocoles épigraphiques, où ils sont remplacés par des titres arabes, de même que les noms propres turcs font souvent place à des noms arabes. Il semble que les souverains, ou plutôt les employés de leur chancellerie, nourris des bonnes lettres arabes et des pures traditions musulmanes, aient eu hâte d'oublier des formules dans lesquelles ils ne voyaient que des survivances d'un passé païen.

44

Princesse Turan Malik. 626 H. — Plaque encastrée dans la baie du portail C de la madrasah, au-dessus de la porte (pl. XXXVII et XXXVIII). Trois lignes du même type; mêmes caractères, plus cursifs et un peu frustes; points et signes. Publiée par Grenard, *loc. cit.*

(1) أمرت بعمارة هـ[ـذه] دار[1] الشفاء المباركة ابتغاء لمرضاة الله الملكة العادلة

(2) المحتاجة إلى عفو الله توران[2] ملك ابنة الملك السعيد فخر الدين[3]

بهرامشاه[4] (3) تقبّل الله منها أمين فى أحد شهور ستّ وعشرين وستّمائة.

A ordonné la construction de cette maison de santé[5] bénie, dans le désir de s'attirer l'agrément d'Allâh, la reine juste[6], qui a besoin du pardon d'Allâh, Turan Malik, fille d'al-Malik

[1] Au lieu de الدار *apud* Grenard. Bien que cette dernière leçon soit très admissible (cf. plus haut, le n° 1), on voit distinctement, malgré la lacune qui précède, que le *dâl* est initial.

[2] Au lieu de (?) نوران *apud* Grenard. Un des deux points de la première lettre est fruste, mais on le distingue encore à côté de l'autre; d'ailleurs, comme nom propre, *turan* est une leçon plus satisfaisante que *nuran*.

[3] Ce mot paraît écrit اللب, mais la leçon الدين ne fait pas de doute; peut-être le lapicide a-t-il mis التين pour الدين.

[4] Au lieu de شاه tout court *apud* Grenard. Le nom de Bahrâm, qui donne à l'inscription toute sa valeur, est gravé au-dessus du mot précédent.

[5] Nous traduisons ainsi le terme *dâr al-shifâ'*, dont le sens exact nous échappe encore; cf. plus haut, p. 7, note 1. C'est pour cela que nous préférons conserver à l'édifice le nom de madrasah, que lui attribue la tradition locale.

[6] Peut-être «al-Malikah al-ʿÂdilah», comme surnom en *malik* proprement dit. Toutefois, nous préférons séparer et traduire ces deux termes, car on sait qu'à cette époque, la formule fréquente *al-malik al-ʿâdil* (*al-ʿâlim*) ne paraît pas constituer un vrai surnom en *malik;* voir van Berchem, dans Lehmann-Haupt, *op. cit.*, p. 136 (12), note 4, et von Oppenheim, *op. cit.*, p. 79, note 1, et 97, note 4. On remarquera ici le féminin *malikah* et plus loin, derrière le nom propre, le masculin *malik*. C'est ainsi qu'en turc moderne, le mot *sulṭân*, placé après un nom de femme, signifie «sultane». Mais peut-être faut-il lire ce dernier mot *malak* «ange»; aujourd'hui encore, un grand nombre de femmes turques portent ce nom : *Ḥusn Malak*, etc.

al-Saʿîd Fakhr al-dîn Bahrâm Shâh, qu'Allâh agrée cette œuvre de sa part, amen! Dans l'un des mois de 626 (1228-1229).

Turan Malik, la fondatrice de l'hôpital désigné aujourd'hui comme une madrasah, était la fille de Malik Saʿîd Fakhr al-dîn Bahrâm Shâh, l'un des Mengoudjékides de la branche d'Erzindjan et Kamakh[1]. D'après la tradition locale, Turan Malik était la femme de son cousin Aḥmad Shâh[2].

Une fenêtre *f*, percée dans la face est, éclaire la dernière travée de la Mosquée (pl. VI). A l'extérieur, elle s'ouvre au fond d'une baie couronnée en alvéoles et inscrite dans un arc brisé dont la forte moulure, formée d'une gorge entre deux boudins, retourne sur elle-même, en tresse, pour encadrer les écoinçons (pl. XL, à gauche). Autour de ce motif courent deux larges frises rectangulaires, bordées d'une moulure en relief. A part les écoinçons et le tympan de l'arc, toutes ces surfaces sont sculptées d'alvéoles, d'entrelacs et de rinceaux à palmettes. Par la pureté du style et la délicatesse du travail, ce portail est le meilleur morceau de cet étonnant édifice, un des plus curieux produits de l'art seldjoukide en Asie Mineure. Il est probable qu'il encadrait une entrée de la Mosquée, transformée plus tard en simple fenêtre, par suite de l'exhaussement du sol de

(1) Voir les sources citées plus haut, p. 56, note 1, et plus loin, l'appendice I. Dans sa *Dynastie des Benu Mengucek*, p. 282, Houtsma a déjà tiré cette conclusion de l'inscription de Diwrigi, malgré la lacune de l'édition Grenard. On remarquera le surnom en *malik* de Bahrâm Shâh, que le n° 44 est seul, jusqu'ici, à donner sous sa forme complète. En effet, dans l'inscription de son fils Muẓaffar al-dîn Muḥammad à Qirshehr (voir plus haut, p. 56, note 3) et dans celle de sa fille Khâliṣat al-dîn à Baiburt (voir Lehmann-Haupt, *op. cit.*, p. 155 et suiv.), on lit *al-Malik Fakhr al-dîn*, sans le mot *al-saʿîd;* quant aux rares monnaies de Bahrâm Shâh, elles ne donnent, avec son nom propre, que son surnom Fakhr al-dîn. Il est curieux de constater que le mausolée de Bahrâm Shâh, qu'on voit encore près du village d'Ashaghi Ula, non loin d'Erzindjan (cf. plus loin, p. 102, note 1) est appelé vulgairement «Malik Fakhr al-dîn türbehsi», avec la même omission du véritable surnom en *malik*. Cette observation confirme le fait que ces surnoms, d'origine égyptienne ou mésopotamienne (voir *C. I. A.*, I, index à titres en *malik*, notamment p. 82, note 4, 636, note 4, et 640, note 1), ont eu de la peine à s'acclimater dans les pays du Nord musulman.

(2) Sur cette parenté, dont nous n'avons pas encore trouvé la preuve historique, cf. plus loin, p. 82. Nous pensons que la tradition locale a raison, car on ne voit guère pourquoi Turan aurait bâti à Diwrigi sans être en relation d'étroite parenté avec Aḥmad Shâh, à moins de supposer qu'elle s'était retirée chez ses cousins en fuyant d'Erzindjan, que Kaiqubâd venait d'arracher à son frère Dâwud Shâh. Dans *Dynastie*, p. 280, Houtsma a montré que cet événement eut lieu le dernier mois de l'année 625 ou le premier mois de 626, c'est-à-dire immédiatement avant la date du n° 44; cette coïncidence est assez frappante pour autoriser la dernière hypothèse. C'est probablement une autre fille de Bahrâm qui a fait bâtir à la citadelle de Baiburt; voir Lehmann-Haupt, *loc. cit.*

ce côté, qui est celui de la montagne. Il y a plusieurs indices de cette disposition primitive[1].

45

Signature dans la Mosquée. — Au fond de cette baie, petit bandeau (pl. XL et XLVI) sous les alvéoles et au-dessus d'un beau décor sculpté dans la pierre, mais qui semble emprunté à un panneau de menuiserie. Une ligne en naskhi ayyoubide; grands caractères, rehaussés de rinceaux dans les champs. Inédite.

الْمُلْكُ الله (*sic*) الواحد القهّار عمل أحمد [deux mots].

La royauté est à Allâh, l'unique, le puissant[2]. Œuvre d'Aḥmad. . .



Fig. 5.

Les mots *ʿamal Aḥmad*, bien qu'un peu frustes, semblent certains. Les deux mots suivants sont beaucoup plus effacés. Voici (fig. 5) comment ces mots nous paraissent écrits, en comparant l'estampage (pl. XLVI) à la photographie (pl. XL)[3].

46

Autre signature dans la Mosquée. — A l'intérieur, petite plaque encastrée au-dessus de la clef de l'arc latéral qui fait face à la fenêtre placée à l'ouest et au droit de la coupole C'[4]. Deux courtes lignes en naskhi cursif. Inédite[5].

(1) عمل حرمشاه (2) بن معىث الخلاطى.

Œuvre de Khurremshâh, fils de Mughîth (?), de Khelat.

(1) La baie de la fenêtre est garantie par une grille en fer fixée sur un cadre de bois grossièrement ajusté; ce travail est une réfection moderne, indigne de ce beau monument. A l'intérieur, la baie s'ouvre à une certaine hauteur au-dessus du sol et l'on voit encore, sous la baie et contre le mur, les restes de colonnes et de poutres de bois qui semblent provenir d'un ancien *mahfal*, c'est-à-dire d'une de ces estrades grillées à l'usage des souverains dans les mosquées turques. Or, d'après la tradition locale, il y avait ici, à l'origine, une entrée réservée aux seigneurs de Diwrigi, qui venaient assister au prône dans une estrade privée. Cette tradition nous paraît être confirmée par les traces que nous venons de signaler et par la disposition des lieux. En effet, il serait naturel que cette entrée eût été aménagée ici, c'est-à-dire du côté de la citadelle, où résidaient probablement les Mengoudjékides, et d'autre part, à proximité du miḥrâb et à l'abri de la foule.

(2) Fragment de *C.*, xl, 16 (15), à la fin.

(3) A la rigueur, un de ces mots pourrait être نقاش «lapicide»; en tout cas, nous ne distinguons dans ce groupe ni le mot *ibn*, ni l'article et la terminaison d'un ethnique.

(4) Ce petit texte, dissimulé dans l'obscurité, ne peut être lu qu'à l'aide d'un réflecteur.

(5) Ici et au n° 47, nous reproduisons la ponctuation de l'original, mais nous traduisons les noms propres comme s'ils étaient écrits خرّمشاه et مغيث.

47

Signature dans la madrasah. — A l'intérieur, dans un petit cartouche sculpté dans la pierre, au fond du liwan principal L et près de l'angle de la voûte. Une courte ligne du même type. Inédite.

عمل حورمشاه (*sic*) اخلاطى.

Œuvre de Khurremshâh, d'Akhlat.

Au-dessus de cette signature, un motif de rinceaux entrelacés est sculpté dans un médaillon circulaire, de 0 m. 23 cent. de diamètre (pl. XLVI).

Ainsi, deux architectes ont pris part à la construction de la Mosquée. Le premier, qui a signé le portail de la face est (n° 45), est d'origine inconnue. Le second, qui a signé deux fois à l'intérieur (n°s 46 et 47), porte un nom persan. En outre, il était originaire de Khelat ou Akhlat[1], ville située sur la rive nord du lac de Van, dans une région très riche en monuments arméniens et musulmans du plus haut intérêt[2]. Au XIIe siècle, Khelat était la capitale des atabeks seldjoukides appelés Shâh Armen. Au début du XIIIe, elle fut prise par les Ayyoubides de Mésopotamie, plus tard, par le Khwârizm Shâh, puis par les Mongols[3]. Au milieu de son vaste champ de ruines s'élèvent encore de très curieux mausolées des époques mongole, turcomane et ottomane[4]. Nous nous bornons à noter

(1) La forme arménienne (ou hittite) et la forme arabe de ce nom sont représentées ici, la première, dans le n° 46, la deuxième, dans le n° 47.

(2) Voir Yâqût, *Mu'djam*, II, p. 457; Abu l-fidâ', éd. Reinaud, p. 394; trad. Guyard, II *b*, p. 148; Ḥâdji Khalfah, *Djihân-numâ*, p. 412, et dans Sharaf al-dîn, trad. Charmoy, I *a*, p. 166, et les sources citées dans ce dernier volume, p. 506, dans Saint-Martin, *Arménie*, I, p. 103, etc.

(3) Nous nous bornons à citer les sources suivantes sur les deux sièges de Khelat par Djalâl al-dîn Mangubirdi (en 623 et en 626 à 627), parce qu'ils sont contemporains de la construction de la grande Mosquée de Diwrigi : Nasawi, éd. Houdas, p. 125 à 205; trad., p. 208 à 342; Ibn al-Athîr, éd. Tornberg, XII, p. 293 et suiv., 318 et suiv.; Abu l-faradj, trad. Bruns, p. 503 et suiv.; éd. Salhani, p. 429; Abu l-fidâ', éd. Constantinople, III, p. 143, 152 et suiv.; Ibn Khaldûn, éd. Boulaq, V, p. 352 et suiv.; Samuel d'Ani, dans *Hist. arm. des crois.*, I, p. 460; Dulaurier, *Les Mongols d'après les historiens arméniens*, tirage à part du *J. A.*, I, p. 16 (d'après Giragos); II, p. 9 (d'après Vartan); Brosset, *Histoire de la Géorgie*, I *a*, p. 505 et suiv.; d'Ohsson, *Mongols*, III, p. 20 et suiv., 35 et suiv.; Howorth, *Mongols*, III, p. 7 et suiv. La coïncidence est assez curieuse pour qu'il soit permis de supposer que Khurremshâh s'était réfugié à Diwrigi, dans le but d'échapper aux ravages incessants des armées traversant la région de Van, stratégiquement plus importante et, par conséquent, plus exposée que celle de Diwrigi; cf. plus loin, p. 82.

(4) Voir une description et des gravures de ces monuments dans Layard, *Nineveh and Babylon*, éd. 1853, p. 24 et suiv.; Müller-Simonis, *Arménie, Kurdistan et Mésopotamie*, p. 304 et suiv., et surtout Lynch, *Armenia*, II, p. 280 et suiv.

ici ce fait important de l'origine orientale du principal architecte de la grande Mosquée de Diwrigi, en nous réservant d'étudier ailleurs certains caractères de l'architecture seldjoukide de l'Asie Mineure, illustrés par les noms d'architectes qui figurent sur ses monuments.

48

Prince Aḥmad Shâh. 638 H. — A côté du miḥrâb se dresse une belle chaire en ébène, dont les deux faces latérales sont couvertes de panneaux de menuiserie, décorés d'inscriptions, de rinceaux et d'entrelacs[1]. Sur la face est, regardant le miḥrâb, court un bandeau suivant la rampe oblique de l'escalier (pl. XLV). Beau naskhi ayyoubide; caractères moyens, sculptés en relief dans le bois et rehaussés de rinceaux délicats dans les champs; points et signes. Inédite.

أمر بنصب هذا المنبر المبارك لوجه الله تعالى الملك العالم العادل حسام

الدنيا والدين أحمد شاه بن سليمانشاه بن شاهنشاه نصير أمير المؤمنين

خلّد الله ملكه فى تأريخ سنة ثمان وثلثين وستمّائة.

A ordonné de dresser cette chaire bénie, pour l'amour d'Allâh, le roi[2] savant, juste, Ḥusâm al-dunyâ wal-dîn Aḥmad Shâh, fils de Sulaimân Shâh, fils de Shâhanshâh, l'aide de l'émir des croyants, qu'Allâh éternise son royaume! A la date de l'année 638 (1240-1241).

Ce texte a un triple intérêt : il donne à Aḥmad des titres nouveaux[3]; il prouve que celui-ci vivait encore en 638; enfin, il fixe une date précise à ce superbe miḥrâb, qui a été mis en place quelques années après la construction de la Mosquée.

49

Signature sur la chaire. — Dans un petit cartouche au-dessous de l'inscription précédente, au milieu du panneau de la face est. Trois courtes lignes du même type; petits caractères. Publiée par Grenard, *tom. cit.*, p. 553.

(1) عمل أحمد (2) بن إبرهيم (3) التفليسى.

Œuvre d'Aḥmad, fils d'Ibrahîm, de Tiflis.

(1) Un cliché que nous avons pris de cette chaire a souffert du voyage et nous ne pouvons le reproduire ici.

(2) Sur la valeur de ce titre composé, qui n'est pas un véritable surnom personnel en *malik*, voir plus haut, p. 77, note 6.

(3) On notera son surnom en *al-dunyâ wal-dîn*, qui ne figure pas dans les inscriptions précédentes, et le titre *malik*; cf. la note précédente, et plus loin, p. 88, note 2.

Nous avons déjà supposé qu'un des architectes de la Mosquée, originaire de Khelat, avait pu fuir cette ville menacée par le Khwârizm Shâh, en 623. L'origine de l'artisan de la chaire donne un nouveau poids à cette hypothèse, car en cette même année 623, avant d'attaquer Khelat, Djalâl al-dîn avait assiégé, pris et saccagé Tiflis[1]. Il semble que les terribles ravages des Kharizmiens et des Mongols en Transoxane, en Khorassan, en Perse, dans l'Adharbaidjan, le Caucase, la Géorgie et l'Arménie, aient eu une répercussion directe sur le développement des arts en Asie Mineure, en Syrie et en Égypte, en poussant les artisans des régions désolées à se réfugier dans ces pays plus tranquilles.

Acte de fondation de la Mosquée. 641 H. — Il résulte de cet acte, conservé à Diwrigi et dont nous avons obtenu copie, qu'Aḥmad Shâh, fils de Sulaimân Shâh, et sa mère Fâṭimah Khatun, s'étant présentés en séance légale tenue au tribunal de Diwrigi, ont déclaré constituer waqf, en faveur de la Mosquée bâtie par ledit Aḥmad Shâh, dans la ville de Diwrigi, un certain nombre de villages et de terrains cultivés du district de Diwrigi, qu'ils possèdent en toute propriété. Suit la liste de ces biens-fonds, avec l'attribution de leurs rentes, divisées en 22 parts, aux divers employés de la Mosquée, et la prévision de leur emploi, au cas où celle-ci viendrait à disparaître. L'acte se termine par les formules légales de garantie, suivies d'un verset du Coran, II, 177 (181), puis de la date, le milieu du mois de muḥarram de l'année 641 (juillet 1243), et des signatures des témoins[2].

Cet important document confirme que la Mosquée a été bâtie par Aḥmad Shâh et prouve que celui-ci vivait encore au début de l'année 641. Il donne aussi le nom de sa mère, Fâṭimah Khatun. On sait que la madrasah attenante à la Mosquée a été fondée par Turan Malik, fille de Bahrâm Shâh d'Erzindjan, et que, d'après la tradition locale, cette princesse était la femme d'Aḥmad[3]. Comme elle appartient à la génération du père d'Aḥmad[4], nous nous sommes demandé si elle n'était pas plutôt sa mère; ainsi s'expliquerait, tout naturellement, l'intervention de la mère d'Aḥmad Shâh dans l'acte de fondation de la Mosquée. Mais dans cet acte, elle est appelée Fâṭimah Khatun, alors que l'inscription n° 44 est

[1] Voir les sources citées plus haut, p. 80, note 3.

[2] Nous reproduisons dans l'appendice III le texte complet de cet acte. Nous n'avons pas vu la pièce conservée à Diwrigi et nous ignorons si c'est la minute de l'acte, ou une copie plus récente.

[3] Cf. plus haut, p. 78, note 2.

[4] Voir Houtsma, *Dynastie*, p. 282, où il faut intercaler, comme nous l'avons déjà dit, Isḥâq entre son père Mengudjek et ses deux fils Dâwud et Sulaimân; cf. plus loin, p. 90.

au nom de Turan Malik. Bien qu'il ne soit pas impossible que ces deux noms désignent la même personne, il est surprenant que ni l'acte, ni l'inscription ne fournisse aucun indice de cette identité[1].

Mausolée. — Nous savons maintenant qu'Aḥmad Shâh vivait encore en 641, mais nous ignorons la date de sa mort. La salle contiguë au nord au liwan principal de la madrasah, en M′ du plan (pl. VI), est un mausolée couvert d'une coupole et communiquant avec la Mosquée par une fenêtre qui a été transformée ultérieurement en porte. Ce mausolée renferme un grand nombre de tombeaux en maçonnerie, dont quelques-uns sont recouverts de faïences émaillées, sans décor[2]. L'un d'entre eux, placé au centre et plus grand que les autres, passe pour être celui d'Aḥmad Shâh, et les autres abriteraient la sépulture de plusieurs membres de sa famille; mais tous ces tombeaux sont anépigraphes. En cette même année 641, Diwrigi fut pillée par les Mongols; mais l'auteur auquel nous devons ce détail ne donne pas le nom du prince auquel elle appartenait alors[3].

RESTAURATIONS DE LA MOSQUÉE.

50

Sultan Sulaimân Ier. Vers 935 H. — A l'angle nord-ouest de la Mosquée, sur le contrefort circulaire qui soutient la base du minaret M, du côté ouest, sont disposés deux cartouches oblongs *a* et *c*, et deux médaillons circulaires *b* et *d* (fig. 6), renfermant les inscriptions suivantes, en naskhi ottoman. Inédites.

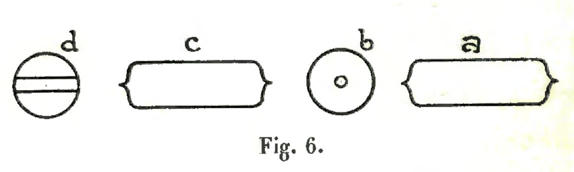


Fig. 6.

[1] L'acte de fondation de la madrasah, qu'on nous a dit exister encore, donnerait sans doute la solution de ce problème; mais nous n'avons pu obtenir communication de ce document. En revanche, nous avons reçu copie d'un troisième acte, daté de la fin du mois de radjab 766 (avril 1365), par lequel une dame nommée Sittah Malikah, fille de ʿAbd al-Wahhâb (حرمة المدعوّة ستّة ملكة بنت عبد الوهّاب) lègue sa fortune immobilière (suit la liste des biens-fonds et l'attribution de leurs revenus) à son fils et à ses descendants, puis à leur défaut, à la Mosquée d'Aḥmad Shâh à Diwrigi et subsidiairement aux pauvres, si celle-ci vient à disparaître. Ce curieux document ne donne aucun détail nouveau sur la grande Mosquée. Le seul fait qui nous intéresse est le nom de la testatrice, qu'on retrouve dans le nom vulgaire de mausolée de Shâhanshâh, Sitte Melik (p. 63). S'il s'agit de la même personne, ce qui n'est pas encore prouvé, il est permis de supposer qu'elle fut ensevelie dans ce mausolée, qui renferme, on l'a vu, deux tombeaux anépigraphes, et que son nom est resté attaché à l'édifice.

[2] Il y en a d'autres dans les deux liwans latéraux, mais ils ont l'air plus moderne.

[3] Voir Giragos, dans Dulaurier, *op. cit.*, I, p. 69.

En *a*, le *bismillâh*, suivi d'un mot douteux[1].
En *b*, une prière à Mahomet[2].
En *c*, la confession de foi, suivie de louanges à Allâh[3].
En *d*, divisé en trois lignes par deux traits horizontaux, à la façon des cartouches royaux :

(1) فى أيّام دولة الملك (2) المظفّر سلطان شاه سليمان ابن الملك المرحوم

(3) سلطان شاه سليم خان.

Durant le règne du roi victorieux, le sultan Shâh Sulaimân, fils du roi défunt, le sultan Shâh Salîm Khân[4].

51

Sur le même contrefort, du côté nord. Deux lignes en naskhi cursif. Inédite.

(1) [سعى (?) بإ]نشاء[5] هذا السدّ من فضل الله تعالى كاتبه (?) (2) العبد الفقير

الراجى إلى [رحمة (?) ربّه (?)] الصمد إبرهيم بن أحمد فى سنة ٩٣*.

A travaillé à (?) la construction de ce contrefort, par la faveur d'Allâh, celui qui écrit ceci, le serviteur pauvre qui espère la grâce de son maître (?) éternel, Ibrahîm, fils d'Aḥmad, en l'année 93* (1523 à 1533).

Le mot *sadd* « barrière », désigne évidemment le contrefort qui porte l'inscription et dont le but est de soutenir le minaret, qui penche encore vers l'extérieur et qui se serait probablement écroulé sans cette précaution. Cet Ibrahîm, qui a gravé l'inscription et paraît avoir élevé le contrefort, n'était sans doute qu'un entrepreneur, exécutant un ordre supérieur. En effet, toutes les années 930 à 939 étant comprises dans le règne de Sulaimân Ier, il est probable que ce texte n'est que la suite du n° 50.

[1] Ce mot paraît écrit وبه سى, peut-être وَبِهِ نَسْتَعِينُ, paraphrase de *C.*, I, 4.

[2] En voici le texte (pl. XLVI) : اللّهمّ صلّ على محمّد النبىّ الأمّى العربى المكّى المدنى الهاشمى القرشى التهامى الزمزمى وعلى آله وأصحابه.

[3] En voici le texte : لا إله إلّا الله وحده لا شريك له له الملك وله الحمد ويحيى ويميت.

[4] Le titre *shâh* est placé d'ordinaire après le nom propre, du moins en épigraphie. Mais il figure aussi devant le nom, notamment en numismatique; voir Ghâlib Edhem, *Essai de numismatique ottomane*, تقويم مسكوكات عثمانيّه, Constantinople, 1307 H., *passim*, par exemple n° 283 et suiv., où Sulaimân est appelé, comme ici, *sulṭân Shâh* Sulaimân.

[5] Ou أنشأ, ou une formule analogue, mais non أمر بإنشاء; voir le commentaire.

52

Le même. Sans date. — Au-dessus de la porte du minaret, placée sur la terrasse de la Mosquée; dimensions 78 × 20. Une ligne en naskhi ottoman; caractères gravés dans le calcaire et restés inachevés. Inédite.

أمر السلطان العادل[1] سلطان سليمان بن سليم خلّد [الله] ملكه ...

A ordonné le sultan juste, le sultan Sulaimân, fils de Salîm, qu'Allâh éternise son royaume!

Tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, la Mosquée a subi diverses restaurations dont il est difficile de fixer la date. La tradition locale les attribue à un certain Malak Pasha. On connaît deux vizirs de ce nom. L'un d'eux, Malak Aḥmad Pasha, fut grand vizir sous le sultan Muḥammad IV et gouverneur de plusieurs provinces, notamment celle de Siwas, entre les années 1048 et 1060 de l'hégire; il mourut en 1070[2]. L'autre, Malak Muḥammad Pasha, qui fut grand vizir sous le sultan Salîm III, n'a jamais occupé le poste de Siwas.

Quelques graffites, relevés sur les battants des portes nord et ouest, signalent, en mauvais vers turcs, un certain Ḥâdji Ibrahîm Agha, qui aurait restauré la Mosquée en 115* de l'hégire. Ces vers sont l'œuvre du shaikh ʿAlî, l'imâm (de la Mosquée?).

Les réparations à l'intérieur consistent principalement en des arcs bandés au-dessous des arcs primitifs et retombant sur des enveloppes en maçonnerie, construites autour des fûts des colonnes. Si cette reprise en sous-œuvre et divers travaux de soutènement aux murs extérieurs, notamment au portail ouest, n'ont aucune valeur artistique, ils ont du moins préservé l'édifice de la ruine. En effet, la madrasah, dont le portail seul a été réparé, a beaucoup plus souffert que la Mosquée.

Récemment enfin, l'État a alloué un crédit important en vue d'une restauration générale, qui est en cours d'exécution[3].

Inscriptions coraniques et banales. — Sur la base des deux faisceaux de colonnettes qui encadrent la niche du portail A (pl. XXXV). Une ligne en naskhi seldjoukide; petits caractères. A droite, quelques eulogies, indistinctes et en partie invisibles sur les

[1] Cf. Ghâlib Edhem, *op. cit.*, n° 282.

[2] Voir Ewliya, *op. cit.*, VI, p. 145; dans ce passage, il n'est pas question de la restauration de la mosquée de Diwrigi.

[3] Voir *Sâlnâmeh*, éd. citée, p. 212.

photographies : [un mot]وال [un mot]وال السعادة . . . . (?) ولغلد . . . . . A gauche, les premiers mots du verset du trône : *C.*, II, 256 (255 et 256).

Sur le haut du fût des deux colonnettes qui encadrent la porte du portail B (pl. XXXVI), le nom d'Allâh, répété plusieurs fois, en coufique fleuri, à petits caractères.

A l'intérieur, sur les deux faces latérales de la chaire, inscriptions coraniques, de même type et à mêmes caractères que ceux du n° 48, dans plusieurs bandeaux encadrant les panneaux de menuiserie.

MAUSOLÉE DE NÛR AL-DÎN ṢÂLIḤ (KEMÂNKESH TÜRBEHSI). 638 H.

Ce mausolée octogone s'élève dans un quartier au sud de la ville (plan, pl. V, n° 7); sa façade est dépourvue de toute ornementation.

53

Chambellan Dandâr. 638 H. — Plaque de marbre au-dessus de la porte d'entrée; dimensions 85 × 35. Deux lignes en beau naskhi. Inédite.

(1) أمر بعمارة هذه القبّة للحاجب سراج الدين (2) دندار بن مودود لابنه نور الدين صالح فى ٦٣٨.

A ordonné la construction de cette coupole le chambellan Sirâdj al-dîn Dandâr (?), fils de Maudûd, pour son fils Nûr al-dîn Ṣâliḥ, en 638 (1240-1241).

Le fondateur était probablement un fonctionnaire du Mengoudjékide Aḥmad Shâh, qui régnait en 638. Ici, cette date est écrite en chiffres. Ce fait, qui serait tout à fait insolite, à pareille époque, dans l'épigraphie syro-égyptienne[1], explique pourquoi l'usage d'écrire en chiffres les dates épigraphiques a été répandu, en Syrie et en Égypte, par la conquête ottomane, venue d'Asie Mineure.

CITADELLE. VIIe SIÈCLE H.

La citadelle de Diwrigi est assise sur une haute colline qui domine la rivière, au nord de la ville (plan, pl. V). Comme la plupart des citadelles anatoliennes, elle a été fondée sans doute à une époque reculée; mais les parties conservées ne

(1) La seule date en chiffres du XIIIe siècle relevée jusqu'ici dans cette épigraphie est une réfection moderne; voir *C. I. A.*, I, n° 75, p. 120, note 2. Dans le n° 53, il faut peut-être lire la date de droite à gauche, comme sur quelques monnaies anatoliennes (cf. plus haut, p. 46, note 1); dans ce cas, l'inscription serait de l'année 836 ou 832.

remontent guère qu'au moyen âge, ainsi qu'en font foi les inscriptions suivantes[1]. Voici comment Ewliya la décrit en 1650[2] :

« Cette citadelle remarquable, de construction ancienne, assise sur un rocher nu, s'élève à une grande hauteur, sur la rive de l'Euphrate (Tshalta-yrmaq). (Pour l'importance, ou pour la valeur stratégique), elle vient après les citadelles de Van, de Maku[3], de Shin[4] et de Mardin. Sa hauteur est telle qu'on ne peut s'en rendre maître qu'à la suite d'un siège, ou plutôt d'un blocus coupant les vivres aux assiégés, car il n'est pas possible d'y creuser, de n'importe quel côté, des mines ou des tranchées. Mais en toute circonstance, on y est à l'abri du manque d'eau, car du sommet du rocher sur lequel est assise la haute citadelle intérieure, un escalier de deux mille marches, taillées dans le roc, descend jusqu'au fleuve[5]. L'approvisionnement d'eau se fait par un moyen très ingénieux : l'escalier comprend deux volées, l'une pour descendre, l'autre pour remonter. En outre, la citadelle renferme des citernes pour l'eau de pluie, des dépôts de céréales et de munitions, trois cents maisons couvertes de terre, enfin, une Mosquée[6]. Elle possède aussi, du côté ouest, une porte en fer s'ouvrant dans la direction de la ville basse. Elle est de forme circulaire, et construite en pierre; ses tours et ses murailles sont solides et d'un bel aspect. Il s'y trouve un gouverneur (*dizdâr*) et des soldats du corps des janissaires.

« Située dans une province intérieure et non sur la frontière, la ville de Diwrigi n'est pas un lieu sûr et tranquille. Par crainte des Djalâli et des Djamâli[7], on y garde toujours des munitions en quantité suffisante et de beaux canons impériaux, qu'on tire à grand bruit à l'occasion des fêtes. Dans l'intérieur de la citadelle, il n'y a aucune trace de prospérité. Au pied de son enceinte s'étend une place pour les exercices au javelot. En franchissant d'ici l'Euphrate sur un

(1) C'est aussi l'opinion de M. Grenard, dans *J. A.*, tom. cit., p. 554.

(2) Voir Ewliya, *op. cit.*, III, p. 211; nous abrégeons çà et là le texte turc.

(3) Cette ville se trouve aujourd'hui en Perse, près de la frontière du sandjaq de Bayazid; voir la description de sa citadelle dans Ewliya, II, p. 227 en bas.

(4) Peut-être « Shabin » Qara-hisar sharqi, dont la citadelle était célèbre.

(5) Ces escaliers, qui ont disparu sans laisser de trace, étaient probablement disposés comme ceux de Tokat, d'Amasia et d'autres villes, où les indigènes les appellent *djelanboli*.

(6) La Mosquée de la citadelle (p. 56).

(7) Les Djalâli étaient les partisans d'un certain Djalâli, fondateur d'une secte fanatique et prétendu Mahdî, qui fomenta, sous le sultan Salîm Ier, des révoltes en Asie Mineure, notamment dans la province de Siwas; voir de Hammer, *Empire ottoman*, IV, p. 351 et sources citées. Ces troubles ayant été promptement réprimés, il s'agit peut-être ici de rébellions analogues, fréquentes au XVIIe siècle en Asie Mineure; Ewliya y fait lui-même allusion, I, p. 287 et suiv.

pont, on arrive à une autre citadelle, nommée Kestifân. Cette citadelle, qui mérite une visite, aurait été construite par Kestifân, la fille d'un César[1]... »

Naguère, il y avait encore un petit quartier dans l'intérieur de la citadelle; mais ses habitants se sont retirés dans la ville basse et les quartiers de la ville haute avoisinant la grande Mosquée sont presque abandonnés à leur tour. Le front ouest de l'enceinte est percé de deux portes; l'une (A) est entièrement murée aujourd'hui. L'autre (B), située plus au sud, est en partie démolie et comblée de terre aux trois quarts de sa hauteur; elle s'ouvre au fond d'une baie très haute, couronnée par un arc brisé, derrière lequel était ménagé le passage d'une herse qui s'abattait devant la porte (pl. XLI).

54

Prince Ahmad Shâh. 634 H. — Sur une grande pierre encastrée au fond de la baie de la porte B, au-dessus de l'entrée, qui est comblée aux trois quarts de terre (pl. XLI); dimensions 155 × 60. Deux lignes en naskhi seldjoukide; grands caractères, serrés et allongés, frustes en plusieurs endroits; quelques points et signes. Publiée par Grenard, *loc. cit.*

(1) أمر بعمارة هذا الباب المبارك الملك العالم العادل المؤيّد (2) المظفّر المنصور حسام الدولة[2] والدين أبو المظفّر [أحمد شا]ه بن سليمانشاه المحتاج إلى عفو ربّه [فى سنة] أربع وثلثين وستّمائة[3].

A ordonné la construction de cette porte bénie, le roi savant, juste, assisté d'Allâh, victorieux, vainqueur, Ḥusâm al-daulah(?) wal-dîn Abu l-muẓaffar Aḥmad Shâh, fils de Sulaimân Shâh, qui a besoin du pardon de son maître. En l'année 634 (1236-1237).

55

Le même. 640 H. — Sur une pierre encastrée au-dessus de la porte A (pl. XLIV);

[1] Cette étymologie (Stéphanie ??) est fort douteuse. A Diwrigi même, on prononce aujourd'hui كستغان, *Kestoghân*, nom qui a plutôt l'air d'origine turque. Ce fortin couronne la pointe d'un haut rocher, au pied duquel la rivière entre dans une gorge (plan, pl. V, n° 9). Ses murs sont écroulés en grande partie et l'on n'y voit pas d'inscription. Sur la citadelle de Diwrigi, cf. Ḥâdji Khalfah, *Djihân-numâ*, p. 625, et dans V. de Saint-Martin, *Asie Mineure*, II, p. 680.

[2] On attendrait ici الدنيا, comme dans les nos 48 et 55, où ce mot est assuré par des estampages. Notre copie porte الدولة et nous croyons bien lire ainsi sur la petite photographie reproduite pl. XLI; mais l'échelle très réduite et le mauvais état des caractères ne permettent pas de l'affirmer.

[3] Les mots عفو ربّه sont sculptés de bas en haut, faute de place, et la date est gravée en creux, également de bas en haut, sur le chanfrein du cadre, à gauche.

dimensions 55 × 50. Deux lignes du même type; mêmes caractères, frustes en plusieurs endroits. Inédite.

(1) فى أيّام دولة الملك ا[ل]عادل حسام الدنيا والدين أبو (*sic*) المظفّر (2) أحمد شاه بن سليمان شاه بن شاهنشاه نصير أمير المؤمنين فى تأريخ سنة أربعين وستّمائة.

Sous le règne du roi juste Ḥusâm al-dunyâ wal-dîn Abu l-muẓaffar Aḥmad Shâh, fils de Sulaimân Shâh, fils de Shâhanshâh, l'aide de l'émir des croyants. A la date de l'année 640 (1242-1243).

On remarquera que dans ces deux inscriptions, Aḥmad Shâh porte des titres élevés qui ne figurent pas dans les nos 41 et 43, notamment le titre *malik* et le surnom en *al-dunyâ wal-dîn*. Faut-il en conclure que depuis l'année 634, date du n° 54, il avait secoué la suzeraineté seldjoukide, qu'il reconnaît officiellement en 626, date des nos 41 et 42? Un argument en faveur de cette hypothèse, c'est que Kaiqubâd Ier, nommé comme suzerain dans le n° 42, mourut précisément en 634. Il est vraisemblable qu'Aḥmad se soit abstenu de rendre hommage à son faible successeur Kaikhusrau II[1].

56

Prince Ṣâliḥ. 650 H. — Sur une pierre encastrée au sommet d'une tour (plan, pl. V, n° 2) située à l'intérieur et sur le point culminant de la citadelle (pl. XLIV); dimensions 130 × 75. Trois lignes du même type; grands caractères, frustes en plusieurs endroits, surtout à la ligne 1. Inédite.

(1) أمر [ب]إ[نشاء هذا] البرج الملك العالم ال[عادل... حسام (?) الـ[ـد]ولة[2] [والد]ين (2) عزّ الإسلام والمسلمين تاج آل منكوجك أبو المؤيّد [م]لك صالح (3) بن ملك أحمد شاه بن ملك سليمان شاه بن شاهنشاه نصير أمير المؤمنين غرّة شعبان خمسون ستّمائة (*sic*).

A ordonné la construction de cette tour le roi savant, juste, Ḥusâm (?) al-daulah (?) wal-dîn, la gloire de l'Islam et des musulmans, la couronne de la famille de Mengudjek, Abu l-mu'ayyad Malik Ṣâliḥ, fils de Malik Aḥmad Shâh, fils de Malik Sulaimân Shâh, fils de Shâhanshâh, l'aide de l'émir des croyants. Le 1er sha'bân 650 (7 octobre 1252).

[1] Les événements malheureux de son règne sont résumés dans Huart, *Épigraphie*, p. 12 et suiv.

[2] Ici encore, on attendrait الدنيا (voir p. 88, note 2); l'estampage est fruste en ce point.

Ce texte important révèle l'existence d'un nouveau Mengoudjékide appelé Ṣâliḥ[1], qui était le fils d'Aḥmad Shâh. Bien qu'il ne porte pas ici le titre de shâh dévolu à ses ascendants, il régnait sans doute en 650, puisque le n° 56 lui donne d'autres titres élevés et qu'il réparait alors la citadelle. On peut croire qu'il succéda à son père, peut-être sous la suzeraineté des Seldjoukides.

Les inscriptions, les monnaies et les actes connus à ce jour[2] permettent de dresser un premier tableau généalogique des Mengoudjékides de la branche de Diwrigi :

Mengudjek (n° 38).

Isḥâq (n°s 32 et 38).

Dâwûd Shâh Ier, chef de la branche d'Erzindjan, Kamakh et Koghonia; voir Houtsma, *Dynastie*, p. 282.

Sulaimân Ier (n°s 32, 36 et 38).

Saif al-dîn Abu l-muẓaffar Shâhanshâh, signalé en 576 (596?) et en 592 (n°s 32, 36, 38, 43, 48, 55 et 56; cf. l'appendice II).

Sulaimân Shâh II, épouse Fâṭimah Khatun, mère d'Aḥmad Shâh (n°s 41, 43, 48, 54 à 56, et acte de la grande Mosquée, p. 107).

Isḥâq (?), témoin dans un acte du khan de Qaraṭay, daté de 645 (ci-dessous, note 2).

Ḥusâm al-dîn Abu l-muẓaffar Aḥmad Shâh, épouse (?) sa cousine Turan Malik d'Erzindjan (n° 44). Signalé en 626, 634, 638, 640 et 641 (n°s 41, 43, 48, 54 à 56, et acte de la grande Mosquée, p. 107).

Abu l-mu'ayyad Malik Ṣâliḥ, signalé en 650 (n° 56).

[1] Ce mot paraît être ici le nom propre Ṣâliḥ, précédé du titre *malik* «roi» ou «prince», et non un titre en *malik*. D'abord, les ascendants du fondateur sont appelés Malik Aḥmad et Malik Sulaimân; ensuite, un véritable surnom en *malik* précède invariablement la *kunyah*, au lieu de la suivre, comme ce serait le cas ici. Enfin, aucun Mengoudjékide ne porte de vrai surnom en *malik*, car le titre *malik ʿâlim ʿâdil* des n°s 48 et 54 à 56 n'en est pas un et ces titres sont rares en Asie Mineure; voir plus haut, p. 77, note 6, et p. 78, note 1.

[2] Dans un acte de fondation du beau khan de Qaraṭay (pron. Qaraday), près de Césarée, conservé entre les mains des intendants et daté du 15 rabîʿ Ier 645, figure, parmi les noms des témoins, celui d'un certain Isḥâq, fils de Shâhanshâh, fils de Sulaimân, de Diwrigi. Ce personnage ne serait-il pas un frère de Sulaimân II, un autre fils de Shâhanshâh et un petit-fils de Sulaimân Ier, portant le nom de son arrière-grand-père Isḥâq? La coïncidence des noms propres est bien frappante et l'absence de titres ne prouve rien dans une signature d'acte, d'autant plus que si ce personnage est un Mengoudjékide, il est certain qu'il n'a jamais régné. Il est vrai que la date 645 paraît un peu basse pour un oncle d'Aḥmad Shâh; mais il y a souvent de grandes différences d'âge entre les fils d'un souverain et le signataire pouvait être un homme âgé. Nous publierons, avec les inscriptions de Césarée, celles de ce khan, qui sont aux noms des sultans Kaiqubâd Ier et Kaikhusrau II; cf. Ibn Bîbî, dans Houtsma, *Recueil*, IV, p. 311; Quatremère, dans *Sultans Mamlouks*, I *b*, p. 142, note 178, et dans *Notices et extraits*, XIII, p. 335.

Que devinrent alors les Mengoudjékides de Diwrigi? Ils furent probablement absorbés par les Seldjoukides, un peu plus tard que leurs cousins d'Erzindjan. Pour compléter cet essai, il faut attendre la découverte de nouveaux documents, chroniques, inscriptions, monnaies et actes de fondation. Conservés en grand nombre en Asie Mineure, ces actes n'ont guère été recherchés jusqu'ici. Ils sont dispersés un peu partout, entre les mains des intendants, de simples paysans, même de femmes. Écrits souvent sur parchemin et formant de longs rouleaux, ces documents authentiques, originaux ou copies anciennes, donneront la clef de maint problème dont on cherchera vainement ailleurs la solution. Il serait fort utile de les signaler à l'attention et d'en prendre des copies ou des photographies[1].

En 675, le sultan mongol de Perse, Abaqa, marchant contre le sultan d'Égypte Baibars, qui allait le battre près d'Albistan, passa par Erzindjan et Diwrigi. Les habitants de cette dernière ville offrirent leur soumission à l'Houlagouïde, qui l'accepta. Mais un homme du pays s'étant fait voir armé sur les créneaux de la citadelle, Abaqa la fit démanteler avant son départ pour Albistan[2].

Vers l'année 700 (1301), Diwrigi fut pillée et ravagée, avec une partie de l'Asie Mineure, par les bandes indisciplinées de Kaiqubâd III, fils de Feramorz,

[1] Nous avons reçu récemment des photographies des deux actes de Siwas mentionnés plus haut, p. 37 et 38, et d'un troisième, conservé dans la même ville et dont nous parlerons en publiant les inscriptions de Tokat.

[2] Voir Ibn Bîbî, grande chronique, ms. cité, f° 340 r°; cf. Houtsma, *Recueil*, IV, p. 318. Le mot turc طرغو (Houtsma, l. 14 et suiv.; ms. Sainte-Sophie : درعو et ترغو) désigne un cadeau offert en hommage et en signe de soumission. Il est écrit ترغو et signifie «cadeau» dans une *qaṣîdah* du poète persan Pûrbahâ Djâmiʿ, dédiée au sultan houlagouïde Arghun. Ce petit poème, qui renferme des mots turcs très rares, a été publié par Ḥusain Dânish et Nadjîb ʿÂṣim, dans le recueil littéraire intitulé *Nawâ'i ṣarîr*, p. 34. Sur la campagne d'Abaqa, voir aussi Abu l-fidâ', éd. Constantinople, IV, p. 9; Ibn Khaldûn, éd. Boulaq, V, p. 559; Maqrîzi, dans *Sultans Mamlouks*, I *b*, p. 138 et suiv.; Hammer, *Ilchane*, I, p. 292 et suiv.; d'Ohsson, *Mongols*, III, p. 480 et suiv.; Howorth, *Mongols*, III, p. 252 et suiv.; Weil, *Chalifen*, IV, p. 80 et suiv., etc.

qui était le vassal du sultan houlagouïde Ghazan[1]. On verra plus loin par suite de quelles circonstances Diwrigi tomba aux mains des sultans Mamlouks d'Égypte, que les inscriptions suivantes nous y montrent établis au XVe siècle.

57

DÉCRET DU SULTAN DJAQMAQ ET DU GOUVERNEUR ABÛ BAKR. 854 H. — Sur une pierre encastrée dans le parement extérieur de l'enceinte, à quelques mètres à gauche de la porte B, un peu au-dessus du sol; dimensions 60 × 40. Trois lignes en naskhi cursif; caractères moyens, un peu frustes. Publiée par GRENARD, *tom. cit.*, p. 555[2].

(1) ورد (?) المرسوم (?) الشريف[3] الملكى الظاهرى خلّد الله ملكه (2) فى أيّام

المقرّ الشرفى[4] أبي بكر بن (?) ملك (sic ?) الظاهرى عزّ نصره بإبطال (?) عدل (?)

(3) الأديان (?) بدوركى وبلادها فى رابع عشر صفر سنة أربع وخمسين وثمانمائة.

A été promulgué le décret royal[5] d'al-Malik al-Ẓâhir, qu'Allâh éternise son royaume, sous le gouvernement de son Excellence Sharaf al-dîn (?) Abû Bakr, fils (ou fonctionnaire) d'al-Malik al-Ẓâhir, que sa victoire soit glorieuse, ordonnant que soit abolie . . . . . à Diwrigi et dans son district. Le 14 ṣafar de l'année 854 (29 mars 1450).

Le relatif *al-malaki al-ẓâhiri*, dépendant du mot *marsûm* «décret», se rapporte à un souverain nommé Malik Ẓâhir. Sharaf al-dîn Abû Bakr, désigné

(1) Voir AQSERÂYI, *Saldjuq-nâmeh*, ms. Bibl. Sainte-Sophie, n° 3143, f° 125 r°. L'auteur ne donne pas la date exacte de ces événements, qu'il place au retour de Ghazan de sa deuxième campagne de Syrie, c'est-à-dire vers le milieu de 700 (début de 1301); voir Maqrîzi, dans *Sultans Mamlouks*, II *b*, p. 177; WEIL, *Chalifen*, p. 238 et suiv.; HAMMER, *Ilchane*, II, p. 107; D'OHSSON, *Mongols*, IV, p. 285; HOWORTH, *Mongols*, III, p. 455, etc. C'est peut-être à la suite de ces désordres que Ghazan déposa Kaiqubâd. En effet, cette déposition ne peut avoir eu lieu avant la fin de 700 ou le début de 701, puisqu'il existe une monnaie aux noms de Kaiqubâd et de Ghazan datée de 700; voir Ghâlib Edhem, dans *Revue belge de numismatique*, 1895, p. 318; TEWHID, *C. M. O.*, IV, n° 760, p. 348. Nous reviendrons sur le règne de Kaiqubâd III en publiant les inscriptions d'Angora; cf. Barthold, dans *Zapiski*, XVIII, p. 0136.

(2) Sur la petite photographie reproduite pl. XLI, on distingue la pierre qui porte ce texte, en bas à gauche, près d'un trou dans la muraille; mais il est impossible de le lire. Bien que plus complète que celle de Grenard, notre édition, d'après une copie insuffisante, reste provisoire.

(3) Notre copie porte ici les mots très douteux امرلرمات سور شريف. Il s'agit, évidemment, d'un décret, et nous proposons une leçon qui se rapproche de celle de Grenard.

(4) Peut-être الشريف; cf. *C. I. A.*, I, n° 106, p. 288.

(5) Sur *sharîf* «royal» et «égyptien», voir *C. I. A.*, I, p. 317 et *passim*.

comme un fonctionnaire de ce même Malik Ẓâhir[1], était sans doute le gouverneur de Diwrigi, comme l'indique son titre *maqarr*, porté par deux gouverneurs de cette ville, dans les nos 58 et 61. Quant aux trois mots qui suivent la deuxième eulogie (fig. 7), ils ne représentent qu'un essai provisoire de concilier notre copie avec la leçon Grenard[2]. Quoi qu'il en soit, la titulature est franchement égyptienne; or, en 854, le sultan d'Égypte était Djaqmaq, surnommé précisément Malik Ẓâhir. On sait déjà qu'à cette époque, Diwrigi appartenait à l'Égypte[3].

Fig. 7.

MAUSOLÉE DE NÂṢIR AL-DÎN MUḤAMMAD

(MOSQUÉE DE QANTABAH)[4]. 874 OU 894 H.

Cet édifice est situé tout au sud de la ville (plan, pl. V, n° 8); il a été rebâti récemment. L'intérieur abrite deux tombeaux entourés d'un grillage moderne, en bois.

58

GOUVERNEUR QÂYT-BÂY. 874 ou 894 H. — Plaque en marbre à l'extérieur du grillage, du côté de la tête (pl. XLV); dimensions 135 × 40. Trois lignes en naskhi mamlouk; grands caractères, points et signes. Inédite.

(1) أمر بعمارة هذه التربة والسبيل المبارك المقرّ الكريم العالى المولوى

(2) السيفى قايتباى الأشرفى نائب السلطنة الشريفة بدوركه (sic) المحروسة

(1) La leçon بن ملك الظاهرى ne saurait être exacte; notre copie étant la même que celle de Grenard, l'erreur semble imputable au lapicide ou au mauvais état du texte. On peut proposer trois leçons: 1° *ibn al-malik al-ẓâhir*, c'est-à-dire qu'Abû Bakr serait le propre fils du sultan, mais on ne s'attend guère à trouver ce dernier ici; 2° *ibn al-malaki al-ẓâhiri*, c'est-à-dire qu'il serait le fils d'un fonctionnaire du sultan, mais cette formule n'est pas usitée en style de chancellerie et serait encore plus extraordinaire; 3° *al-malaki al-ẓâhiri*, c'est-à-dire qu'il serait lui-même un fonctionnaire du sultan (cf. *C. I. A.*, I, p. 76, 185 et *passim*), en supposant que le mot lu par nous *ibn* est autre chose, par exemple le *yâ* final de ملكى, *malaki*, qui manque dans notre copie. C'est cette dernière leçon qui nous paraît la moins invraisemblable.

(2) Si la leçon *marsûm* est exacte (l. 1), ce mot appelle forcément un complément tel que *bi-ibṭâl*, mot qui rend compte des premières lettres de notre copie (fig. 7), ainsi que du سلطان de Grenard. Il s'agit alors, comme dans tous les décrets administratifs, de l'abolition d'un impôt ou d'un autre abus. Les mots suivants عدل الأديان, que rend à peu près notre copie, sont empruntés tels quels à Grenard; en l'absence d'un relevé sûr, nous renonçons à proposer d'autres leçons.

(3) Voir plus haut, le n° 40, et le commentaire des inscriptions suivantes.

(4) Ce nom vulgaire paraît formé sur le nom propre du gouverneur Qâyt-bây (n° 58).

عزّ نصره لِوَلده (3) الناصرى سيّدى محمّد تغمّده الله برحمته بتأريخ شهر رمضان المعظّم سنة أربع وتسعين[1] وثمانمائة.

A ordonné la construction de ce mausolée et de cette fontaine bénie sa noble, haute Excellence, notre maître Saif al-dîn Qâyt-bây al-Ashrafi, lieutenant de l'empire égyptien à Diwrigi (qu'elle soit bien gardée), que ses victoires soient glorieuses, pour son fils Nâṣir al-dîn Sîdi Muḥammad, qu'Allâh le couvre de sa grâce! A la date du mois de ramaḍân le vénéré, de l'année 894 (juillet-août 1489).

Ce Saif al-dîn Qâyt-bây était gouverneur de Diwrigi sous son homonyme le sultan Saif al-dîn Qâyt-bây, qui régnait en 874 et en 894. Par une coïncidence curieuse et qui n'est peut-être pas fortuite, son fils défunt s'appelait Nâṣir al-dîn[2] Muḥammad, comme le fils et successeur du sultan lui-même. La titulature, entièrement conforme au langage diplomatique égyptien, prouve une fois de plus que Diwrigi appartenait alors à l'Égypte[3]. Mais ce poste avancé de l'empire des Mamlouks ne joue qu'un rôle fort effacé dans les chroniques égyptiennes et nous n'y avons trouvé aucune trace du gouverneur dont le n° 58 vient de révéler l'existence.

59 ET 60

A la tête de chacun des deux tombeaux se trouve une inscription que nous désignons par les n°s 59 et 60. La première est l'épitaphe de Nâṣir al-dîn Muḥammad, le fils du gouverneur, mort en sha'bân 894. La seconde est l'épitaphe d'un émir Muḥammad, mort le même mois. La copie de ces deux textes, qui nous a été communiquée au dernier moment, est trop défectueuse pour trouver place ici.

MAUSOLÉE ANONYME. SANS DATE.

Cet édifice est situé vers le centre de la ville (plan, pl. V, n° 6) et sert aujourd'hui de dépendance à la Municipalité de Diwrigi. Il est bâti sur plan octogone et couvert d'un toit en pyramide.

(1) Sur l'estampage, ce chiffre est écrit سعين, avec un *sîn* allongé, sans dents; on ne distingue pas de lettre avant le *sîn*. On peut donc lire سبعين «soixante-dix», ou تسعين «quatre-vingt-dix»; cette dernière leçon paraît préférable, parce qu'il est plus facile de restituer un *tâ* devant le *sîn* qu'un *bâ* derrière, et parce que l'épitaphe de Muḥammad (n° 59) est datée de 894. Comme il est mort en sha'bân, il est naturel que son père lui ait élevé un mausolée le mois suivant, en ramaḍân.

(2) Tel est ici le sens du relatif *al-nâṣiri*, malgré l'absence d'un titre initial; sur les relatifs formels, voir *C. I. A.*, I, p. 396 et *passim*.

(3) Voir plus haut, les n°s 40 et 57, et plus loin, le commentaire du n° 61.

61

DÉCRET DU GOUVERNEUR QÂNṢÛH ASHRAFI. FIN DU IXe (XVe) SIÈCLE. — Plaque de marbre au-dessus de la fenêtre qui s'ouvre sur la rue (pl. XLV); dimensions 85 × 36. Trois lignes en naskhi mamlouk; caractères moyens, quelques points et signes. Inédite.

(1) قرّر المقرّ الكريم العالى المولوى قانصوه الأشرفى نائب السلطنة الشريفة (2) بدوركى المحروسة أعزّ الله أنصار(ه) أ[ن] يُوخَذ [م]ن(?) خدمة الخلعة أربعمائة دينار وجزية[1] دينار وخدمة الرياسة مائتا دينار ودرهمين (3) وخدمة العرس دينار ومن(?) المسلمين غنم(?) ودور(?) ستّين د(ي)نار ولا يُوخَذ مُرَتّباً(?) من الجهات المجموعة البلاديّة(?) سنة ٩١(٨)(?).

A décrété sa noble, haute Excellence, notre maître Qânṣûh al-Ashrafi, lieutenant de l'empire égyptien à Diwrigi (qu'elle soit bien gardée), qu'Allâh rende ses victoires glorieuses, que l'on prélève sur (?) le service de la robe d'honneur 400 dinars, et une fraction (?) de dînar, et sur le service de la présidence (?), 200 dinars et deux dirhams, et sur le service de la noce (?), un dinar, et sur les moutons (?) et les maisons (?) des musulmans, 60 dinars, et que l'on ne prélève pas de fixe sur les impôts (ou les articles?) recueillis dans le district (??). En l'année 891 (?).

Ce curieux texte n'est pas très fruste, mais il est mal gravé, encore plus mal rédigé. Il s'agit d'un décret du gouverneur égyptien de Diwrigi, touchant des prestations ou des taxes prélevées pour certains services. Apparemment, il a pour but de supprimer les abus auxquels ces impositions donnaient lieu de la part des fonctionnaires intéressés, en fixant pour l'avenir leur montant exact; mais la lecture et le sens précis de mainte expression nous échappent[2].

Un seul détail montrera à quel point ce texte est négligé. La date n'est indiquée, apparemment, que par les deux chiffres 91; encore le 9 est-il peu distinct et pourrait-il être pris, à la rigueur, pour un 6 ou pour un 8 mal tracé. On pourrait lire cette date 910, en supposant que le point visible à droite du chiffre 1 est l'indice d'un 0; mais ce point n'est que la partie terminale du *hâ*

(1) Écrit جزئة, peut-être une forme vulgaire de جُزْء «partie»?

(2) Nous avons étudié ce grimoire avec notre ami M. 'Alî Bey Bahgat, sans réussir à trouver, sur tous les points, une solution définitive. Il nous paraît prudent d'en remettre l'analyse à plus tard, quand la publication des recueils de chancellerie égyptiens (voir *C. I. A.*, I, p. 441 et *passim*, à l'index) et des nombreux décrets de la Syrie (voir *C. I. A.*, III, *Syrie du Nord*, par M. Sobernheim) nous aura familiarisés avec tous les rouages de l'administration sous les Mamlouks.

du mot *sanah* «année». Le seul indice en faveur de cette leçon, c'est que l'année 910 tombe sur le règne de Malik Ashraf Qânṣûh al-Ghûri, dont le gouverneur ici nommé était l'homonyme; mais cet indice est bien faible et il vaut mieux admettre que le chiffre des centaines est gravé à gauche, dans la marge, où l'on distingue vaguement quelque chose sur l'estampage. Dans cette hypothèse, ce chiffre ne peut être qu'un 8, car l'inscription ne peut être antérieure à la deuxième moitié du IXe (XVe) siècle, ni postérieure à la fin de la dynastie des Mamlouks; mais nous ne découvrons aucun fait positif qui dicte un choix entre les trois leçons 861, 881 et 891. L'année 861 tombe sur le règne de Malik Ashraf Înâl; les deux autres correspondent à celui de Malik Ashraf Qâyt-bây. Le nom propre du gouverneur, Qânṣûh, qui n'apparaît guère avant la fin du siècle, le style négligé des caractères et de la rédaction, enfin la forme du chiffre attribué aux dizaines font pencher la balance en faveur de 891.

Quelle que soit la date exacte de son décret, Qânṣûh Ashrafi était un gouverneur égyptien de Diwrigi, sous l'un des derniers sultans Mamlouks, qui portèrent, pour la plupart, le surnom Malik Ashraf, compris implicitement dans le relatif *ashrafi*, le style et la titulature de l'inscription ne laissent aucun doute à cet égard.

Ainsi, dans la seconde moitié du XVe siècle, Diwrigi appartenait à l'Égypte. Sans le dire en propres termes, les quatre inscriptions nos 40, 57, 58 et 61 le prouvent à l'évidence, par leur date, rapprochée des noms propres, des surnoms et des titres qu'elles renferment. On peut aller plus loin et conclure de ces textes que Diwrigi était alors un district de la province d'Alep. En effet, tandis que les gouverneurs de province portaient le titre *kâfil al-mamlakah*, qui ne figure dans aucune inscription de Diwrigi, les simples gouverneurs de district portaient celui de *nâ'ib al-salṭanah*, qu'on trouve dans les nos 40, 58 et 61. Or, la province la plus septentrionale de l'empire égyptien étant alors celle d'Alep[1], il est à présumer que le district de Diwrigi dépendait de cette province. Cette supposition est confirmée par deux auteurs contemporains et puisant à des sources officielles, qui signalent Diwrigi comme une ville (*madînah*) et un district (*iqlîm*) de la province (*mamlakah*) d'Alep[2].

(1) A part celle de Malatia, dont la situation administrative était exceptionnelle; voir KHALÎL ẒÂHIRI, *Zubdah*, éd. Ravaisse, p. 52, 135.

(2) Dans le *Dîwân al-inshâ'*, Paris, ms. ar. 4439, fo 240 ro, manuel rédigé sous le sultan Bars-bây (voir *C. I. A.*, I, p. 765), le nâ'ib de Diwrigi figure parmi ceux de la mamlakah d'Alep. Un peu plus tard, sous le sultan Djaqmaq (voir *C. I. A.*, I, *loc. cit.*), en décrivant la mamlakah d'Alep, Khalîl Ẓâhiri, p. 51, dernière ligne, dit ceci : «Quant à la ville de Diwrigi, elle est belle, bien que d'un abord difficile. Elle possède une vaste citadelle et un district (*iqlîm*), avec de nombreux villages, et relève aussi d'Alep».

A quelle époque et comment Diwrigi devint-elle égyptienne? Il n'est pas facile de répondre exactement à cette question. L'histoire de l'Asie Mineure après les Seldjoukides est encore très obscure. D'autre part, les sultans Mamlouks ont souvent exercé leur influence ou leur protectorat sur des territoires qui ne faisaient pas proprement partie de leur empire, comme les provinces directes administrées par de simples fonctionnaires[1]. Or, la partie de l'Asie Mineure où se trouve Diwrigi paraît avoir été pays de protectorat avant de devenir simple province; encore, certains districts ne furent-ils jamais entièrement absorbés par l'administration centrale. Lorsqu'on étudie l'histoire politique et administrative de l'empire des Mamlouks, il importe de ne pas négliger cette distinction, bien qu'elle ne soit pas toujours facile à faire, surtout quand il s'agit d'une possession aussi lointaine que Diwrigi, qui marquait l'extrême limite de l'influence égyptienne au nord. Voici tout ce que nous avons découvert à ce sujet.

Remarquons d'abord que Diwrigi n'ayant pas encore été signalée comme lieu de frappe, il est inutile de recourir ici à la numismatique. Quant à l'épigraphie, elle nous apprend, on l'a vu, qu'en 650, Diwrigi appartenait encore aux Mengoudjékides (no 56) et que dès 854, elle était administrée par de simples fonctionnaires égyptiens (no 57); entre ces deux dates, elle est muette. On a vu encore qu'en 675, Diwrigi se soumit à l'Houlagouïde Abaqa et que vers 700, elle fut rançonnée par le dernier Seldjoukide, Kaiqubâd III, alors le vassal de l'Houlagouïde Ghazan[2]. On peut donc présumer qu'elle fut enlevée aux Mengoudjékides, vers le milieu du VIIe (XIIIe) siècle, par les Seldjoukides, auxquels elle appartint, sous la suzeraineté mongole, jusque vers le début du VIIIe (XIVe) siècle. Que devint-elle alors? On sait qu'à cette époque, la ville de Siwas appartint aux Éretnides, d'abord gouverneurs mongols, puis sultans indépendants, ensuite à leur successeur, le qâḍî Burhân al-dîn[3]. Bien que Diwrigi soit rarement nommée dans l'histoire confuse de ce temps, il est probable qu'elle subit le même sort que sa voisine Siwas. En effet, aucun texte ne nous montre Diwrigi sous la domination directe ou indirecte de l'Égypte avant la fin du XIVe siècle[4]; en revanche, cette ville figure parmi les domaines de Burhân al-dîn qui furent annexés, après sa mort, à l'empire ottoman par le sultan

(1) Dans *C. I. A.*, I, p. 413 et suiv., nous avons étudié l'un des exemples les plus importants du protectorat politique de l'Égypte sous les Mamlouks.

(2) Voir plus haut, p. 91 et suiv.

(3) Voir plus haut, p. 41 et suiv.

(4) Il n'en est pas question dans le *Ta'rîf*, manuel rédigé, vers 741 (voir plus haut, p. 43, note 1) par Shihâb al-dîn ibn Faḍlallâh 'Umari, qui donne Behesni et Darenda comme l'extrême limite nord du royaume à son époque; éd. Caire, p. 180, 195.

Bâyazîd Ier[1]. On sait d'autre part que Burhân al-dîn fut l'allié du sultan d'Égypte Barqûq, lequel s'était mis à la tête d'une coalition formée contre Timur par les souverains de l'Asie occidentale[2]. Comme il était beaucoup plus puissant que Burhân al-dîn, il serait étonnant qu'il n'eût pas exigé de lui une déclaration d'hommage, en échange de sa protection. De fait, un auteur égyptien nomme Diwrigi parmi les villes où l'on fit le prône au nom de Barqûq et c'est ainsi que commence l'histoire des rapports de cette ville avec l'Égypte[3].

La mort simultanée de Burhân al-dîn et de Barqûq[4] et la saisie des domaines du premier par Bâyazîd firent échouer cette première tentative d'annexion égyptienne. Pour retrouver l'Égypte à Diwrigi, il faut descendre jusque vers le premier tiers du IXe (XVe) siècle. Après la prise de Siwas en 803, Timur remit cette ville, avec l'Asie Mineure orientale, à Qara Yuluq, le fondateur de la dynastie turcomane du Mouton blanc[5]. C'est à lui, très probablement, que le sultan Bars-bây enleva Diwrigi, avec d'autres villes de cette région, durant la longue lutte qu'il soutint contre ce prince[6]. Que l'on retrouve ou non, dans les

(1) Voir Weil, *Chalifen*, V, p. 60 et 70. Ce fait est confirmé par les sources turques; voir Sa'd al-dîn, *Tâdj*, I, p. 150 (entre 798 et 800); Nishandji Muḥammad Pasha, *Ta'rîkh*, éd. Constantinople, 1279, p. 129 (en 800); Munadjdjim Bashy, *Djâmi' al-duwal*, ms. cité, II, f° 345 r°.

(2) Voir 'Azîz, *Manâqib*, cité plus haut, p. 50, notes 2 et suiv.; Sa'd al-dîn, *op. cit.*, I, p. 133 en bas, et les sources arabes citées par Weil, V, p. 47, 59.

(3) Voir Ibn Iyâs, éd. Boulaq, I, p. 315, qui nomme encore Tabriz, Mossoul, Mardin, Sindjar, Erzindjan et l'Asie Mineure, c'est-à-dire tous les petits États confédérés contre Timur, sous la direction de l'Égypte; il ne s'agit encore, on le voit, que d'une autorité purement nominale.

(4) Barqûq est mort le 15 shawwâl 801 (20 juin 1399); sur la date de la mort de Burhân al-dîn, voir Weil, V, p. 60, note 1, et plus haut, p. 52, note 1.

(5) Voir Weil, V, p. 186.

(6) Il se peut que Diwrigi ait été prise un peu plus tôt, sous le règne de Malik Mu'ayyad Shaikh, par exemple, qui fut en guerre avec ses petits voisins du nord, les Qaraman, les Ramaḍân et les Dhu l-qâdir, et leur enleva plusieurs villes dans la région de Malatia, sur la rive droite de l'Euphrate; voir Weil, V, p. 136 et suiv. Toutefois, si on lit avec attention ces pages de Weil, on verra que le théâtre de ces campagnes ne s'étend guère au nord de la ligne Darenda-Malatia. Or, un peu plus tard, en énumérant les villes de la province d'Alep et en procédant du sud au nord, p. 49, Khalîl garde pour la fin les villes conquises par l'Égypte, depuis Malik Nâṣir Muḥammad jusqu'à Malik Mu'ayyad Shaikh, et il nomme en dernier lieu Diwrigi, Arabgir, Tshemishgezek et Kharput, en ajoutant que les *trois* dernières de ces villes ont été conquises par Bars-bây. Ces *quatre* villes formant un groupe distinct, au nord de la ligne Darenda-Malatia, et Diwrigi étant la plus septentrionale de toutes, il est probable qu'elle ne fut conquise, comme les trois autres, que sous Bars-bây. D'autre part, il semble résulter de Weil, V, p. 187, que Kharput appartenait à l'Égypte avant les luttes de Bars-bây contre Qara Yuluq. Mais au milieu de l'obscurité et de la confusion qui règnent dans les sources sur cette époque, on ne saurait faire grand fond sur un seul passage peu concluant et d'ailleurs, il est fort possible que Kharput ait été conquise une première fois, avant d'être définitivement annexée.

chroniques, la date exacte de cette conquête, c'est depuis le règne de Bars-bây que les auteurs arabes signalent Diwrigi comme une possession de l'Égypte[1].

Ce poste avancé, jusqu'à quand le conserva-t-elle? L'épigraphie prouve qu'elle le possédait encore en 894, date presque certaine du n° 58, peut-être en 910, date possible du n° 61. Bien que cette dernière, on l'a vu, semble devoir être abandonnée pour une date un peu plus haute, elle ne serait pas en désaccord avec les auteurs, qui nous montrent Diwrigi aux mains de l'Égypte jusqu'après la bataille de Mardj Dâbiq, en 922 (1516). A la suite de sa victoire sur l'avant-dernier sultan Mamlouk, Qânṣûh al-Ghûri, le sultan ottoman Salîm Ier s'empara d'Alep et la chute de cette ville entraîna celle de toutes les places égyptiennes au nord de la Syrie, y compris Diwrigi; ces places reçurent des gouverneurs ottomans[2]. Dès lors, Diwrigi fit partie de la province de Siwas[3], dont elle relève encore aujourd'hui[4].

(1) Voir Weil, V, p. 193, note 1, 197, 200 et 206. Diwrigi fut peut-être occupée temporairement par les Dhu l-qâdir, contre lesquels Bars-bây poussa une expédition jusqu'à Siwas; voir Weil, V, p. 200, 203. L'histoire de cette région au XVe siècle est particulièrement confuse et compliquée; nous avons parcouru tout le récit de Weil, dont l'index est incomplet, sans trouver de renseignement précis sur Diwrigi depuis le règne de Bars-bây. En 882, le sultan Qâyt-bây fit en Syrie un voyage d'inspection militaire provoqué par les menaces croissantes du gouvernement ottoman; voir les sources citées dans *C. I. A.*, I, p. 503. Mais le sultan ne dépassa pas Rum-qal'ah sur l'Euphrate et ni sa relation de voyage, publiée par Lanzone, ni aucune source égyptienne ne nous a fourni le moindre détail relatif à Diwrigi sous les derniers Mamlouks; cf. la note suivante.

(2) Voir la liste de ces places dans Sa'd al-dîn, *Tâdj*, II, p. 339; Solaq-zâdeh, éd. Constantinople, 1298, p. 390; Munadjdjim Bashy, *Ṣaḥâ'if*, III, p. 463; Muḥammad, *Nukhbat al-tawârîkh*, éd. Constantinople, 1276, 2e partie, p. 51; 'Âlî, ms. Bibl. du Musée ottoman, f° 278 r°; *Tawârîkhi Ughuzyân*, histoire ottomane en turc, anonyme et non datée, ms. d'une bibliothèque privée, f° 140 v°; Ḥâdji Khalfah, *Djihân-numâ*, p. 692; de Hammer, *Empire ottoman*, IV, p. 279, etc.

(3) Voir Ḥâdji Khalfah, *Djihân-numâ*, p. 625, et dans V. de Saint-Martin, *Asie Mineure*, II, p. 680; Ewliya, *op. cit.*, III, p. 211.

(4) Voir *Sâlnâmeh*, éd. citée, *passim*; Cuinet, *Turquie d'Asie*, I, p. 685.

TEKKEH.

Ce petit village, situé à trois ou quatre kilomètres au sud de Zara (chef-lieu du caza de Qotshkiri), est marqué sur la carte de R. Kiepert, feuille B v (Teke).

MAUSOLÉE DU SHAIKH MARZUBÂN.

Vis-à-vis de la mosquée du shaikh Ibrahîm al-ʿAzîz. Cet édicule octogonal est surmonté d'une coupole et renferme quelques tombeaux.

62

Shaikh Marzubân. 935 H. — Plaque en marbre au-dessus de la porte d'entrée; dimensions 50 × 40. Quatre lignes en naskhi ottoman; petits caractères. Inédite.

(1) لَقَد تمّ هذه القبّة بعون الله ذى المنّة (2) على المرقد المنوّر مرجع الهدى والهمّة (3) شيخ مرزبان ذى الغرّة على كلّ الملّة (4) جاءنا تأريخها عام خمس وثلثين وتسعمائة.

Voici qu'a été achevée la construction de cette coupole, avec l'aide d'Allâh le bienfaisant, sur la sépulture illuminée, source de la bonne direction et de la bienveillance, du[1] shaikh Marzubân, l'élite de toute la communauté; sa date est l'année 935 (1528-1529).

[1] Nous lisons *du* au génitif, comme *muḍâf ilaihi* des mots *al-marqad*, etc., parce que le mot *dhî* au génitif indique qu'il faut construire ainsi; d'autre part, dans ce cas, il faudrait *marqad* sans l'article. Peut-être vaut-il mieux traduire : «A achevé cette coupole.... *le* shaikh Marzubân...», en supposant *dhî* pour *dhû*, faute fréquente en épigraphie; dans ce cas, la sépulture serait celle de quelque saint régional, trop connu pour qu'on ait jugé nécessaire de le nommer. Cette dernière hypothèse est adoptée par M. Goldziher, qui a bien voulu relire une épreuve de ce travail et nous proposer plusieurs additions et corrections pour lesquelles nous lui exprimons toute notre gratitude.

APPENDICE I.

Histoire des Mengoudjékides, tirée du *Djâmiʿ al-duwal* de Munadjdjim Bashy, Constantinople, ms. ar. Bibl.ʿUmûmi, f° 120/5019, I, f° 606 v°[1].

الكلمة الرابعة فى ذكر المنكوجيّة[2] ولاة ارزنجان وكماخ وكوغونية وأعمالها ومن عرف أسماؤهم منهم خمسة نفر (sic?) دار مُلكهم ارزنجان وابتداء ظهورهم سنة أربعة وستّين وأربعمائة تقريبا وانقراضهم فى سنة خمس وعشرين وستمائة ومدّة ملكهم مائة سنة وإحدى وستّون سنة تقريبا أوّلهم الأمير منكوجك الغازى[3] وكان قد ملّكه السلطان الب ارسلان فى سنة أربع وستّين وأربعمائة ارزنجان وكماخ وكوغونية وغيرها من بلاد ارمينية وكان شجاعا شهما عاقلا حازما ذا رأى مصيب فى الحروب وكان يغزو كفّار الكُرج والأبخاز والروم تارة مجتمعا مع الدانشمنديّة وتارة منفردا مع عسكره إلى أن مات فتولّى بعده أولاده واحد بعد واحد ولم يظفر إلى الآن بأسمائهم وأحوالهم حتّى تولّى منهم الملك علاء الدين داود مدّة ثمّ مضى سبيله فتولّى ابنه الملك فخر الدين بهرامشاه بن داود وتزوّج ابنة عزّ الدين قليج ارسلان بن مسعود صاحب الروم فاعتصب به وكان عاقلا كريما حسن السيرة فى رعيّته وجُنده يحبّ العلم وأهله كثير

[1] Ce fragment inédit est résumé en cinq lignes dans le *Ṣaḥâ'if al-akhbâr* du même auteur, trad. turque, éd. citée, II, p. 578. La plupart des faits qu'il présente sont déjà connus par Ibn Bîbî et par les autres auteurs cités plus haut, p. 56, note 1. Nous le publions ici, parce qu'il fournit, avec quelques détails nouveaux, un bon résumé de l'histoire des Mengoudjékides. Nous saisissons cette occasion de faire connaître un chapitre du *Djâmiʿ al-duwal*, qui mériterait d'être publié *in extenso*, du moins en ce qui concerne les parties consacrées aux dynasties turques de l'Asie Mineure, dont l'histoire est encore peu connue.

[2] Lire المنكوجكيّة, comme à la dernière ligne de l'extrait.

[3] Sur ce titre, voir Houtsma, *La dynastie des Benu Menguček*, p. 278. Il s'est conservé jusqu'à nos jours dans le nom populaire du mausolée de Mengudjek, appelé Mengudj Ghâzî. Ce monument, qui se voit encore à Kamakh, ne renferme pas d'inscription historique. Au-dessus de la porte d'entrée sont sculptés en coufique les mots كُلّ نَفْسٍ ذَائِقَةُ ٱلْمَوْتِ, formant le début de *C.*, III, 182 (185), ou XXI, 36 (35), ou XXIX, 57 (56).

الصدقات والإحسان نظم الشيخ نظامى الكنجوى كتابه مخزن الأسرار له[1] ومدحه فى ديباجة فأرسل الكتاب بعد تمامه إليه فوصله فخر الدين بخمسة آلاف دينار وخمس بغال من أجودها ويحكى من كرمه أنّه كان يضيف الطيور بأنواع الحبوبات فى كلّ شتاء إذا ستر الثلج وجه الأرض وامتدّت مدّة ملكه بحيث بلغ إلى ستّين سنة ولمّا مات[2] قام مقامه ابنه الملك علاء الدين داود بن بهرامشاه وكان داود هذا عالما فاضلا ماهرا فى أنواع العلوم مثل النجوم وأحكامه والطبّ والمنطق وأقسام الحكمة وله شعر جيّد بالفارسيّة ومنه ما أرسله إلى علاء الدين كيقباد يشكو إليه من ضرورة المعاش لمّا أخذ مُلكه منه وأقطع له بدله ناحية اق شهر وكان يقيم بها فى ضرورة

شاها دل دشمنان زتو با دردست — رخسارهٔ دشمن از نهيبت زردست
انصاف كه با وجود صد غصّه مرا — در ملك تو آب كُرم[3] ثانى سردست

وكان سبب ذهاب الملك من يده أنّه مع علمه وفضله كان غافلا مُغفلا عن تدبير الملك منادما للسفهاء فحسّن له القرناء السوء أن يقبض على أمراء أبيه ونصحاء دولته فقبض عليهم وصادرهم وقتل بعضهم فهرب المتخلّصون من يده إلى صاحب الروم علاء الدين كيقباد فأكرمهم وأحسن إليهم وأقطع لهم البلاد فشكوا إليه من الملك داود وذكروا عنده سوء صنيعه ولمّا اتّصل الخبر إلى الملك داود خاف فوفد على علاء الدين بهدايا جليلة وأكرمه علاء الدين غاية الإكرام وأقام عنده عدّة شهور ثمّ أذنه علاء الدين فى العود إلى ملكه وأحسن إليه أضعاف ما جاء به وقرّره على ملكه ونصحه فسيّره ولمّا وصل إلى ملكه اتّصل به شياطين الإنس من قُرنائه

[1] Sur la date de cette dédicace, voir Beveridge, dans *J. R. A. S.*, 1909, p. 956.
[2] Le mausolée de Bahrâm Shâh, appelé Malik Fakhr al-dìn türbehsi (cf. plus haut, p. 78, note 1), se voit encore près du village d'Ashaghi Ula, non loin d'Erzindjan. Cet édicule à coupole est en ruine et ne renferme pas d'inscription.
[3] Sur Abigerm, voir plus haut, p. 56; la leçon ثانى nous paraît suspecte.

السفهاء وفتحوا له أن يكون تحت حكم صاحب الروم مع قدم بيته وغزارة فضله فأضلّوه فعصى على صاحب الروم واستنجد الملك الأشرف صاحب الموصل[1] وركن الدين جهانشاه بن طغرلشاه بن عمّ علاء الدين كيقباد صاحب ارزن الروم[2] على علاء الدين صاحب الروم ولمّا بلغ ذلك الخبر إلى علاء الدين غضب فجمع جيشه وسار بهم إلى ارزنجان فى سنة خمس وعشرين وستّمائة ولم يقدر الملك داود على المقاتلة ولم ينجده أحد فاضطرّ إلى طلب الأمان والعفو فعفا عنه علاء الدين بعد أخذ الملك من يده فاقطعه ولاية اق شهر بقرب قونية وحوّله إليها مع أهله فاستمرّ بها إلى أن مات وكان ذلك ثمرة مقارنة السفهاء وعدم قبول رأى النصحاء العقلاء وكان أخوه مظفّر الدين محمّد بن بهرام شاه قد تولّى كوغونية ونواحيها بعد موت أبيه فسرى ضرر أخيه إليه أيضا فخرج الملك من يده فى هذه السنة فإنّ علاء الدين كيقباد لمّا أخذ ارزنجان وأقطعه لابنه غياث الدين كيخسرو أراد أن يكمل الولاية ويتمّمها بضمّ كوغونية إليها فسيّر أميرا من أمرائه فى جيش إليها وكان مظفّر الدين عاقلا علم وخامة عاقبة العناد مع عدم القدرة على المقاتلة فاستأمن الأمير المذكور وسلم البلاد إليه فسار هو مع أولاده الثلثة الملك فخر الدين سليمان وعزّ الدين سياوش وناصر الدين بهرامشاه إلى حضور علاء الدين فأكرمه وأقطع له قير شهر وأعمالها وملّكه له ولأولاده معافًى من جميع التكاليف الديوانيّة[3] فبقى فيها هو وأولاده وأحفاده مكرّمين من قبل سلاطين الروم السلجوقيّة فانقطعت دولة المنكوجكيّة من ارزنجان ونواحيها.

[1] Malik Ashraf Nâṣir al-dìn Maḥmûd, le dernier atabek zenguide de Mossoul.
[2] Djahân Shâh avait succédé, à Erzerum, à son père Ṭoghrul Shâh en 622, soit l'année même où Dâwud Shâh II commençait à régner à Erzindjan; voir les sources citées dans Lehmann-Haupt, *Materialien, Arab. Inschriften*, p. 153, note 1. Il était le cousin germain de Kaiqubâd Ier; les mots *ibn ʿamm*, etc., se rapportent donc à lui (et non à son père).
[3] C'est-à-dire que Kaiqubâd lui donna la ville et les dépendances de Qirshehr en apanage franc de toutes charges et redevances au fisc (*dîwân*) seldjoukide.

APPENDICE II.

MONNAIES DE SHÂHANSHÂH, PRINCE MENGOUDJÉKIDE DE DIWRIGI.

La numismatique des Mengoudjékides de Diwrigi est encore plus pauvre que celle de leurs cousins d'Erzindjan[1]. Tout ce qu'on en connaissait jusqu'ici se borne à deux monnaies de cuivre au nom de Shâhanshâh. Ces pièces appartiennent au Musée de Constantinople et ont été publiées par A. Tewhid[2]. Voici l'interprétation de leurs légendes, complétée et rectifiée par l'auteur lui-même, qui a bien voulu nous communiquer sa nouvelle lecture :

C. M. O., IV, n° 100 ب (p. 522 et pl. VII) :

REVERS :	DROIT :
سيف	سلطان المعظّم
الدين شاهنشاه	عزّ الدنيا والدين
بن سليمن بن ا	ابو الفتح قلج ارسلان
سحق حسام	بن مسعود ناصر
امير المؤمنين	امير المؤمنين

Légende marginale du revers, à gauche : ...سعن وخمسمائة

C. M. O., IV, n° 100 ج (p. 523) :

REVERS :	DROIT :
فخر ا	سلطان
لامراء سيف الد[ين]	القاهر ركن الد
ا[بو] المظفّر شاهنشاه	نيا والدين ابو الفتح
بن [سلي]من بن اسحاق	سليمان.......
[ح]سام امير ا	....
لمؤمنين	

[1] Voir les sources citées plus haut, p. 56, note 1.
[2] Dans *C. M. O.*, IV, p. 522 et suiv.

Ainsi que M. Houtsma l'a fait observer[1], ces monnaies prouvent que les Mengoudjékides de Diwrigi reconnaissaient la suzeraineté des Seldjoukides. La première porte le nom du sultan Qylydj-arslan II, mort en 588. Elle a donc été frappée avant cette date, probablement entre les années 570 et 579, d'après les restes de la date conservés dans la légende marginale du revers.

La seconde porte le nom du sultan Sulaimân II. Bien que ce prince ait reçu Tokat de son père dès l'année 588, il ne prit Konia à son frère Kaikhusrau Ier qu'à la fin de l'année 592 ou au début de 593, ainsi qu'il résulte de deux monnaies frappées à Konia, l'une en 592 au nom de Kaikhusrau, l'autre en 593 au nom de Sulaimân[2]. Comme l'empire était vraisemblablement attaché à la possession de Konia, il est probable que l'hommage de Shâhanshâh s'adresse à Sulaimân maître de cette ville; on peut en conclure que la monnaie a été frappée entre l'année 593 et la mort de Shâhanshâh. Mais la date de cette mort est encore inconnue; tout ce que nous savons par les inscriptions, c'est que Shâhanshâh régnait probablement en 576, si telle est la date du n° 32, qu'il régnait en 592, date du n° 37, et qu'il régnait peut-être encore en 596, si telle est la date du n° 32[3].

La titulature de Shâhanshâh renferme le titre *fakhr al-umarâ'*, qui n'a pas encore été relevé dans ses inscriptions. En revanche, ses surnoms Saif al-dîn et Abu l-muẓaffar figurent dans les nos 32, 36 et 38. Le nom de son père, lu d'abord Salîm, a été corrigé par Tewhid en Sulaimân, conformément à l'épigraphie[4]. Le nom de son grand-père est écrit Isḥaq et Isḥâq, comme dans les inscriptions[5]. Enfin, son titre *ḥusâm amîr al-mu'minîn* se retrouve dans le n° 32[6].

Quant au lieu de frappe, il manque sur les deux monnaies.

Depuis la publication du catalogue de Tewhid, nous avons eu connaissance de plusieurs cuivres inédits de Shâhanshâh. En voici quatre (pl. XLVI) qui complètent, sur quelques points, les indications fournies par les deux premiers.

[1] Voir *La dynastie des Benu Mengućek*, p. 281.
[2] Voir plus haut, p. 59.
[3] Voir plus haut, p. 59 et suiv.
[4] Sur les monnaies, il est écrit سليمن, sans l'*alif* de prolongation, ce qui explique la première leçon de Tewhid, le *mîm-nûn* ressemblant à un *mîm* final, à l'échelle très réduite des caractères.
[5] Cf. plus haut, p. 60, note 6, et p. 68, note 4.
[6] Dans le n° 38, Shâhanshâh est appelé *ẓahîr amîr al-mu'minîn;* cf. p. 68, note 7.

1° Collection privée à Constantinople.

REVERS :	DROIT :
ابن اسحق	[فخـ]ـر الامراء سيف
حسام امير	الدنيا والدين
المؤمنين اعزّ	شاهنشاه
الله انصا[ره]	بن سليمن

Légende marginale du droit : En haut ضرب; à gauche هذا; en bas [الد[رهم; à droite (manque).

Légende marginale du revers : En haut سنة; à gauche et en bas (manque); à droite وخمسمائة.

2° Musée de Constantinople.

Mêmes légendes au droit et au revers.

Légende marginale du droit : En haut ضرب; à gauche هذا; en bas [الد[رهم; à droite (manque).

Légende marginale du revers : En haut سنة; à gauche اثنين; en bas (manque); à droite [و]خمسمائة.

3° Collection de M. A. Tewhid, à Constantinople.

Mêmes légendes au droit et au revers.

Légende marginale du droit : En haut ضرب; à gauche, en bas et à droite (manque).

Légende marginale du revers : En haut سنة; à gauche ثلث; en bas et à droite (manque).

4° Collection de M. A. Tewhid, à Constantinople.

Mêmes légendes au droit et au revers.

Légende marginale du droit : En haut [ضرب]; à gauche [هذا]; en bas [الدر[اهم; à droite بد[ف]ر[ا]ك[ى].

Légende marginale du revers : En haut سنة; à gauche (manque); en bas سبعين; à droite وخمسمائة.

On remarquera d'abord qu'aucune de ces quatre monnaies ne nomme un sultan seldjoukide. De ce témoignage purement négatif, est-il permis de conclure qu'elles ont été frappées à un moment où Shâhanshâh ne reconnaissait pas la

suzeraineté de ces princes? Pour être en droit de le faire, il faudrait être certain que l'usage de nommer le suzerain sur la monnaie ne souffrit jamais d'exceptions, autrement dit, que toutes les monnaies sans nom de suzerain ont été émises par des princes indépendants. Or, la monnaie de cuivre échappe le plus souvent au droit de *sikkah*, c'est-à-dire à l'obligation d'y graver le nom du suzerain. Dans notre ignorance des rapports de Shâhanshâh avec les Seldjoukides, il nous paraît plus prudent de ne rien affirmer ici[1].

Ces quatre monnaies ne nous apprennent rien de nouveau sur la chronologie du règne de Shâhanshâh[2]. Le n° 1 n'a conservé que le chiffre des centaines. Les nos 2 et 3 portent les dates 5*2 et 5*3, incomplètes du chiffre des dizaines, sans lequel celui des unités n'a pas grande valeur. Enfin le n° 4 porte la date 57* ou 59*, car le chiffre des dizaines peut être lu des deux façons. A supposer que la leçon *sab'în* «soixante-dix» fût assurée, on n'en pourrait tirer aucune déduction immédiate, en l'absence du chiffre des unités.

En ce qui concerne la titulature et la généalogie de Shâhanshâh, les légendes de ces quatre monnaies sont absolument conformes à ce que nous savions déjà par les inscriptions et les deux monnaies publiées par Tewhid.

En revanche, le n° 4 donne, pour la première fois, un lieu de frappe et, comme on pouvait s'y attendre, ce lieu est Diwrigi; bien que ce nom soit un peu rogné, la lecture nous en paraît certaine[3]. Il est probable que toutes les autres monnaies de Shâhanshâh ont été frappées dans cette ville, qui était la capitale et la seule place importante de la petite principauté.

APPENDICE III.

Acte de fondation (waqfiyyah) de la grande Mosquée de Diwrigi, au nom d'Aḥmad Shâh et de sa mère Fâṭimah Khatun, daté du milieu de muḥarram 641 (juillet 1243)[4].

الحمد لله ربّ العالمين والصلوة والسلام على محمّد وآله وصحبه أجمعين أمّا

[1] Le seul hommage des Mengoudjékides aux Seldjoukides qui soit attesté par l'épigraphie est celui du n° 42. Il serait imprudent d'en conclure qu'à la date de toutes les autres inscriptions mengoudjékides, ces princes ne rendaient pas hommage aux Seldjoukides, mais il y a là un indice à retenir; cf. p. 74, note 2.

[2] Voir plus haut, p. 90, la table généalogique.

[3] Elle est assurée par les deux premières lettres, qui paraissent bien nettes; peut-être faut-il lire بدورکی, comme dans les inscriptions et les auteurs.

[4] Voir plus haut, p. 82. L'administration centrale des waqfs, à Constantinople, possède un

بعد فلمّا كانت الدنيا الدنيّة فانية سريعة الزوال وكانت الدار الآخرة باقية
كثيرة النوال وإنّ الدنيا مزرعة الآخرة بلا شكّ ولا محال فالباعث على إملاء
هذا الكتاب أنّ أحمد شاه ابن سليمان شاه وأمّه فاطمة خاتون لمّا تفكّرا
مفهوم قوله عليه الصلوة والسلام الدنيا مزرعة الآخرة وقوله عليه السلام
الصدقة فدية المعاصى يوم يؤخذ المجرمون بالنواصى[(1)] حضرا إلى المجلس
الشرعى المنعقد فى محكمة مدينة ديوريكى فقرّرا فى محضر المتولّى لحسبى[(2)]
الّذى نصباه وعيّناه لأجل التسجيل وهو محيى الدين بن خير الله وقالا إنّ
ما تملّكناه إلى هذا الآن تملّكاً صحيحا وتصرّفناه تصرّفا شرعيّا من القرى والمزارع
من مضافات الدِورِكى[(3)] وهو نصف قرية بَخْتيار[(4)] بجميع توابعه من ناحية
حِكْمه ونصف قرية خاجيكه[(5)] مع جميع مزارعه وتوابعه من ناحية سوير
ونصف قرية زغور سفلى[(6)] من ناحية ابن عاد ونصف قرية خان مِرْجِنْكه[(7)]
ونصف مزرعة اموك[(8)] دَر نَزْد قرية اورته كوى[(9)] ونصف قرية صَوْرون[(10)] مع

dossier de cette fondation, qui renferme plusieurs copies du même document, sous le nom de «waqf d'Aḥmad Shâh, autrement nommé waqf de Fâṭimah Khatun».

(1) Cette tradition rappelle un passage du Coran, LV, 41 (40).

(2) Peut-être *ḥasabi* «désigné à cet effet», ou *ḥisbi* «honoraire», de *ḥisbatan lillâh* «gratuitement», ou *ḥasani*, désignant un chérif de la ligne de Ḥasan (Goldziher). Il s'agit, en tout cas, d'un homme de loi, notaire ou gérant; voir *mutawallî* dans Dozy, *Supplément*.

(3) Ce nom est écrit plus haut et plus bas ديوريكى; cf. plus haut, p. 55, note 1, et 107, note 3.

(4) Bakhtiyâr, village connu du canton (*nâḥiyah*) de Ḥikmeh. Ce canton, situé au sud de Diwrigi, s'appelle aujourd'hui Waẓildan (واظلدان), mais la rivière qui le traverse porte encore le nom de *Hekme Dere* sur la carte de R. Kiepert, feuille B v, Sivas.

(5) Khadjikeh, village du canton de Sewir, au sud-est de Diwrigi, sur la route d'Arabkir (*Chatshiga* de la carte).

(6) Le village de Zaghur inférieur et le canton d'Ibn ʿÂd sont inconnus; le premier est probablement *Anzagar* de la carte, au sud de Diwrigi et à l'ouest de Sewir.

(7) Khân Mirdjingah, village du canton de Sewir, sur la rivière du même nom (*Mirtshinga Su* de la carte).

(8) Umuk, village inconnu.

(9) Ortaköi, village du canton de Sewir, ne figure pas sur la carte.

(10) Ṣawrun, village du canton de Ziniski, au nord-ouest de Diwrigi (*Siliski* de la carte), ne figure pas sur cette carte.

مزارعها وتوابعها من ناحية زِنِسْكى ونصف مزرعة حون[(1)] در نزد قرية خوز
ناول[(2)] قد وقفناها إلى أهل مرتزقة الجامع الكبير الّذى بناه أحمد شاه بن
سليمان شاه فى قصبة ديوريكى وجعلناها اثنين وعشرين سهماً أربعة أسهم
للأئمّة وأربعة أسهم للخطيب وأربعة أسهم للمؤذّنين وثلثة أسهم
للفرّاشين وسهمان للمتولّى وسهم واحد للناظر وسهمان للجُزء خوان[(3)]
وقبّه دار[(4)] وسهم للمُعَرِّف[(5)] وسهم للمرمّم[(6)] فإن خرب الجامع الكبير العياذ
بالله تعالى بحيث انقرض رسومه كان وقفاً للجوامع المعتمرة فى قصبة ديوريكى
وإن خربت كلّها فإلى الفقراء والمساكين الّذين سكنوا فى القصبة المذبورة ولمّا
خُتم الكلام وتمّ أمر التسجيل والتسليم قام واقفان[(7)] المذبوران مالا إلى الرجوع
بناء على مذهب الإمام أبى حنيفة والمتولّى المذكور عارض أنّ الوقف المذبور
صحيح عند الإمامين الهمامين ورجى حكم الحاكم فحكم الحاكم نظراً إلى
جانب الوقف وحذراً عن إبطال الخير بلزوم الوقف وصحّته فصار الوقف
صحيحاً بالاتّفاق وإنّ الواقفان المذبوران (*sic*) أخرجا المتولّى لحسبى الّذى نصباه
لأجل التسجيل والترافُع وأبقاه على ما شرطاه وأجرا[(8)] الوقف على الله تعالى
فَمَنْ بَدَّلَهُ بَعْدَ مَا سَمِعَهُ فَإِنَّمَا إِثْمُهُ عَلَى ٱلَّذِينَ يُبَدِّلُونَهُ إِنَّ ٱللَّهَ سَمِيعٌ

(1) Probablement Ḥona, village du canton de Ziniski, qui ne figure pas sur la carte.

(2) Khoznaul, village du canton de Ziniski, ne figure pas sur la carte.

(3) Celui qui lit (du persan خواندن) les sections (جزء) du Coran, dans les mosquées et les mausolées.

(4) Ce mot paraît être un synonyme de *turbeh-dâr* «gardien du mausolée», à moins qu'il ne faille lire ici تربه, au lieu de قبّه.

(5) Celui qui récite les prières dans les mosquées et les mausolées.

(6) Celui qui répare la grande Mosquée, peut-être للمرمّلاتى; cf. *C. I. A.*, I, p. 371, note 9.

(7) Lire الواقفان. Ce qui suit fait allusion à un artifice de procédure dont le but est de rendre la fondation irrévocable. Le rite d'Abû Ḥanîfah autorisant le fondateur à se dédire, tant que le juge n'a pas prononcé la validité de l'acte, les deux fondateurs feignent de revenir sur leur décision, pour provoquer un jugement sans appel. Les deux imâm hanafites auxquels le *mutawallî* fait allusion plus loin sont Abû Yûsuf et Zufar.

(8) Lire plutôt وأجر au singulier; cf. *C.*, IV, 101; XLII, 38, etc. A la rigueur, le duel peut s'expliquer par la présence de deux fondateurs (Goldziher).

عَلِيمٌ[1] تحريراً فى أَواسط شهر محرّم الحرام سنة إحدى وأَربعين وستّة (*sic?*) مائة من هجرة نبىّ آخر الزمان.

Signatures des témoins :

المدرّس العروف كامل	عبد الباقى ابن حاجى احمد	نجم الدين ابن شريف	حسن چلبى ابن شاكر چلبى	قره بكر چلبى ابن عبد الوهّاب
المدرّس عبد الله ابن على	كنعان ابن يحيى چلبى	شيخ محيى الدين	يوسف چلبى ابن محمّد چلبى	احمد چلبى ابن ابرهيم چلبى

[1] *C.*, II, 177 (181).

ADDITIONS ET CORRECTIONS[1].

P. 3, n. 1 : Sur les Danishmendides, consulter un travail d'Ouspenski, in *Mém. Soc. Imp. d'histoire d'Odessa*, 1879; cf. Rey, *Princes d'Antioche*, in *R. O. L.*, IV, p. 329 (9) et suiv. Voir aussi notre étude sur leur épigraphie, in *Festschrift Goldziher*, p. 477 (*Z. für Assyriologie*, XXVII, p. 85) et suiv., et parmi les textes, Ibn Bîbî, in Houtsma, *Recueil*, III, p. 62; Kamâl al-dîn, in *R. O. L.*, III, p. 554; Rashîd al-dîn, in *R. O. L.*, VIII, p. 203, n. 1 à la fin.

P. 7, l. 11 d'en bas : *tekiyeh*, lire plutôt *tekiyyeh*.

P. 9, n° 4 : Pour le polionymique de l'artisan signataire de ce petit texte, M. Herzfeld nous propose de lire *al-marandi* «de Marend», ville bien connue dans le nord-ouest de la Perse. Cette leçon, aussi plausible pour le fond que pour la forme, s'appliquerait aussi à la signature du mausolée de Niksar, signalée p. 10, n. 1.

P. 9, l. 3 d'en bas : الأمير, lire الأمر.

P. 28, n. 1 : Sur l'importance commerciale de Siwas au début du viie (xiiie) siècle, voir un curieux passage d'Ibn al-Athîr, XII, p. 160; cf. Defrémery, *Fragments de géographes et d'historiens* (ex *J. A.*, 1849), p. 85.

P. 33, n. 4 : Sur le titre *ṣâḥib dîwân* du vizir Muḥammad Djuwaini et le nom de Muḥammad porté par ses ancêtres (y compris son arrière-grand-père), voir aussi Browne, in Djuwaini, *Jahân gushâ* (Gibb Memorial, XVI, 1), introduction, p. xix et suiv.; cf. sa biographie, p. xlvii et suiv.

P. 40, n° 26 (A) : M. Houtsma nous fait observer que dans les mots douteux گلبك جر, le parallélisme conduit à chercher quelque synonyme de شجرة ou de روضة; nous n'avons pas encore trouvé de leçon définitive.

P. 41, l. 6 d'en bas : Tshubanides, lire Tshoubanides.

P. 42, n. 1 : M. Herzfeld nous propose ici la leçon كستبول, excellente pour la forme et pour le sens. Kastabul = Castabala est à l'extrémité orientale de la plaine de Cilicie; voir R. Kiepert, *Karte von Kleinasien*, D IV, à l'angle nord-est.

P. 52, n. 1 : Dans l'édition de Boulaq, I, p. 312 au milieu, Ibn Iyâs fait mourir Burhân al-dîn en 800 H., mais sans les détails (mort à la chasse, en dhu l-qa'dah) que Weil attribue à cet auteur.

P. 57, l. 18 : precées, lire percées.

P. 62, n. 1 : Sur Maragha avant l'invasion mongole, voir aussi Barthold, *Iran* (en russe, Pétersbourg 1903), p. 143; Slousch, in *R. du monde musulman*, XI, p. 55.



[1] Ce volume devait renfermer aussi les inscriptions et les monuments de Konia; mais le dossier des matériaux provenant de cette ville avait déjà grossi bien au delà de nos prévisions lorsque la guerre est venue interrompre brusquement nos recherches. En attendant de pouvoir les reprendre, nous nous décidons à clore ce volume par des additions et un index, en remettant à des temps meilleurs celui de Konia.

P. 76, l. 8 : Ces grelots servent encore à retrouver les faucons égarés dans leur chasse; voir Aubin, *La Perse d'aujourd'hui*, p. 254.

P. 80, n. 3 : Aux sources contemporaines des sièges de Khelat, ajouter les lettres d'Ibn al-Athîr (le frère), analysées par Margoliouth, in *Actes du Xe Congrès des Orientalistes*, Genève 1894, III *b*, p. 16 et suiv.

P. 81, l. 13 d'en bas : miḥrâb, lire minbar.

P. 83, l. 6 d'en bas : de, lire du.

P. 85, l. 2 d'en bas : mosquée, lire Mosquée.

P. 92, n° 57, l. 2 et 3 : Au lieu de بإبطال عدل الأديان, ʿAlî Bey Bahgat nous propose de lire بإبطال عدد الأبقار «d'abolir la taxe (*ʿadad*) prélevée sur les bestiaux (*al-abqâr*)»; cf. l'impôt sur le bétail appelé عدد أغنام (*aded-agnam*), in d'Ohsson, *Tableau général de l'empire ottoman*, Paris 1824, VII, p. 239.

P. 95, n° 61 : M. Sobernheim, qui a étudié un grand nombre de décrets épigraphiques, nous confirme que celui-ci a pour but de fixer le montant de certaines prestations, et d'autre part, d'abolir ou d'interdire une certaine redevance fixe (*murattab*) sur les terrains ou les produits (*dijhât*) de la province. En ce qui concerne les prestations (*khidmah*), il nous signale plusieurs références in de Hammer, *Staatsverfassung der Osmanen* (1815), ouvrage que nous n'avons pas sous la main : pour la taxe des vêtements d'honneur (*khilʿah*), I (ou II), p. 228 et 230; pour la taxe de la *riyâsah*, peut-être un droit de rachat de corvée, *ibidem;* pour la taxe des fiançailles (العرس), I, p. 215, 269 et 412; II, p. 202. Pour les troupeaux (*ghanam*) des musulmans, cf. *resm-i aghnâm*, même ouvrage, I, p. 215, 269 et 410, et *ʿadad-i aghnâm*, note précédente; pour leurs maisons (*dûr*), peut-être leurs tentes, s'il s'agit de nomades, I, p. 321. Enfin M. Sobernheim croit aussi qu'il faut expliquer جرزه par جزه.

A propos de la date de cette inscription (p. 96, l. 7), notons encore qu'Ibn Iyâs, II, p. 294, signale un émir Qânṣûh comme gouverneur de Diwrigi en 901 H.

INDEX GÉNÉRAL.

Plan et matières. — Cet index a été composé d'après les mêmes principes que celui de la première partie de ce recueil, où l'on trouvera à ce sujet des explications détaillées [1]; nous les résumons ici, en signalant quelques modifications faites en vue de faciliter les recherches.

L'index comprend un *dictionnaire* des *mots* épigraphiques et un *répertoire* des *termes spéciaux* du commentaire. A ce double titre, il renferme :

1° tous les *noms propres*, de personne et de lieu, figurant dans les inscriptions, les commentaires, les appendices et les additions;

2° les *surnoms, titres, eulogies* et autres formules, relevés aussi dans tout le volume;

3° la plupart des *mots* orientaux figurant dans les inscriptions;

4° les *mots* orientaux et français, figurant ailleurs dans le volume, qu'on peut considérer comme des *termes techniques*, notamment ceux qui se rapportent à l'*épigraphie*, à l'*archéologie*, à l'*architecture*, aux *institutions* et à la *diplomatique* [2].

Classement. — Tous les termes relevés sont classés dans un seul index et dans l'ordre alphabétique; les mots et les noms orientaux sont placés parmi les autres, dans l'ordre alphabétique de leur transcription française, les signes transcrivant *hamzah* et *ʿain* ne comptant pas, non plus que l'article arabe, quand il est relevé (voir plus loin) [3].

Flexions, suffixes et formes dérivées. — Les principales *flexions*, nominales et verbales (féminin, duel, pluriel, passif et impératif), sont classées avec la forme principale, quand il y a lieu de les relever; ainsi sharîfah avec sharîf, wâlidân avec wâlid, muslimûn avec muslim, ayyâm avec yaum, umira avec amara, irḥam avec raḥima. Les *cas* des substantifs, les *désinences* des verbes et les *suffixes* ne sont marqués que dans les phrases, telles que ayyid wa-anṣur ʿabdaka wa-khalîfaka, classée à ayyada, ou tawakkaltu ʿalâ allâh, classée à tawakkala. En revanche, les *formes dérivées* sont traitées comme autant de mots distincts; ainsi djaddada, djadîd et mudjaddad, ʿamara, ʿammara et ʿimârah, classée chacune dans l'ordre alphabétique de sa transcription française.

(1) Voir *C. I. A.*, I, p. 777 et suiv.; nous le désignons ici par «index 1».

(2) Ne figurent pas dans l'index : les noms et les termes cités dans cette introduction; les noms de personnes contemporaines et les noms de lieu compris dans le titre d'un ouvrage. Les titres et les termes techniques n'ont pas été relevés quand ils ont un sens tout à fait banal. Quand ils désignent un personnage, un lieu ou un monument spécifié par le contexte (*ce* sultan, *cette* ville, *cet* édifice), ils ont été considérés comme l'équivalent du nom propre correspondant, et classés avec lui.

(3) Dans la règle, le nom paternel a été classé à part, sauf pour quelques personnages peu connus ou inconnus, au nom propre desquels on a joint le nom paternel, pour préciser le premier; dans ces cas, le nom paternel figure aussi à sa place alphabétique, avec un renvoi.

Article. — L'article arabe a été supprimé le plus souvent dans les termes classés à leur place alphabétique, sauf dans certains cas particuliers, ainsi quelques noms propres (al-Ḥusain, al-Muẓaffar) où sa présence est désirable. On l'a rétabli aussi dans les phrases, notamment dans les appositions (malik et ʿâdil, mais al-malik al-ʿâdil)[1] et les annexions, où l'on marque aussi l'état construit (amîr, rûm et wilâyah, mais amîr al-umarâʾ fî wilâyat al-rûm)[2].

Références. — Les références aux termes figurant dans les inscriptions sont exprimées par le numéro de l'inscription, dont la traduction française est comptée pour zéro. Les références aux termes figurant dans les commentaires et les appendices sont exprimées par le chiffre de la page et classées à la suite des premières. Pour faciliter les recherches, nous avons relevé à part les références aux termes figurant dans les notes; elles sont désignées par la lettre n suivant le chiffre de la page[3]. Les références aux termes figurant dans les additions et corrections sont marquées ensuite par le signe add. Enfin les références aux termes figurant dans les illustrations et dans leur lettre sont exprimées par le numéro de la figure ou de la planche et classées à la suite des autres.

L'astérisque * suivant un chiffre indique que le terme figure deux ou plusieurs fois dans la même inscription, ou à la même page et dans plusieurs phrases[4]; ainsi, sulṭân n° 50*... p. 45*... 48n signifie que ce titre figure au moins deux fois dans le texte de l'inscription 50 et à la page 45, et une seule fois dans les notes de la page 48.

Les **chiffres gras** n'ont été employés que pour les références aux pages où commence le chapitre consacré à une ville ou à un monument.

Références combinées. — Pour alléger l'index, on a combiné les références à plusieurs inscriptions, ou à plusieurs pages consécutives, en n'imprimant que les deux chiffres extrêmes de la série, reliés par le mot à. Voici le schéma des principales combinaisons, en tenant compte des astérisques :

1 à 4	= 1, 2, 3, 4.
1* à 4	= 1*, 2, 3, 4.
1* à 4*	= 1*, 2, 3, 4*.
1 à* 4	= 1, 2*, 3*, 4.
1* à* 4*	= 1*, 2*, 3*, 4*.
1 à 3* à* 6	= 1, 2, 3*, 4*, 5*, 6.

Ce système, on le voit, est le même que dans l'index 1, à cette nuance près que les chiffres gras, beaucoup plus rares ici, ne jouent presque aucun rôle dans les combinaisons[5]. En

[1] En revanche, on écrit Malik ʿÂdil quand il s'agit d'un *surnom* personnel, écrit ainsi dans le livre.
[2] On a transcrit Rum le nom propre désignant l'Asie Mineure, mais al-rûm ce même nom dans une phrase arabe, en vertu de la transcription graphique.
[3] Comme dans l'index de notre *Voyage en Syrie*, que nous désignons ici par «index 2».
[4] On a supprimé l'astérisque dans la plupart des cas où le terme se répète dans la même phrase; mais dans les inscriptions on a marqué ainsi toutes les répliques.
[5] Voir *C. I. A.*, I, p. 780.

outre, comme dans l'index 2, l'emploi de la lettre n pour les références aux notes brise très souvent la série des combinaisons[1]. En effet, le signe à représente une série de références sans l'astérisque, et le signe à* une série de références avec l'astérisque, mais dans l'un et l'autre cas sans la lettre n, qu'il était impossible de combiner avec l'astérisque. Ainsi, dans une série telle que 1 n, 2*, 3*, 4, 4 n*, 5, 5 n, 6*, 7*, 8, 9 n, où figurent toutes les pages entre 1 et 9, mais avec diverses modalités par rapport aux astérisques et aux notes, la combinaison la plus condensée ne peut s'exprimer que par : 1 n à* 4, 4 n* à 5 n à* 8, 9 n.

Renvois. — Les renvois, introduits par le signe v. et placés à la suite des références, ont été établis d'après les mêmes principes que dans l'index 1; mais on les a simplifiés en élaguant tout ce qui n'a pas paru indispensable[2]. D'autre part, on n'a imprimé en italique que les termes figurant en partie double dans l'index, et ailleurs qu'à leur place alphabétique[3]. Voici un exemple un peu compliqué, qui peut servir de schéma pour tous les cas particuliers; les mots imprimés en romain, qui figurent à l'index dans l'ordre alphabétique, sont placés ici, pour l'intelligence du système, dans l'ordre logique de la succession des renvois :

roi v. *shâh*,
shâh, *roi* v. *Aḥmad;*
dîn v. *daulah, dunyâ,*
al-daulah wal-*dîn* v. *ḥusâm,*
al-dunyâ wal-*dîn* v. *ḥusâm,*
ḥusâm *al-dunyâ* (et *al-daulah*) *wal-dîn* v. *Aḥmad Shâh;*
muẓaffar v. *Abû,*
Abu l-*muẓaffar* v. *Aḥmad Shâh;*
prince v. *Mengoudjékides,*
Mengoudjékides, *princes* v. *Aḥmad Shâh;*
mausolée v. *Aḥmad Shâh;*
Mosquée v. *Aḥmad Shâh,*
kabîr v. *djâmiʿ,*
djâmiʿ *kabîr* v. *Aḥmad Shâh;*
tombeau v. *Aḥmad Shâh;*
Aḥmad *Shâh Ḥusâm al-dunyâ* (et *al-daulah*) *wal-dîn Abu l-muẓaffar, prince mengoudjékide*... son *mausolée*... sa *Mosquée*, le *Djâmiʿ kabîr*... son *tombeau*...

On le voit, l'italique montre à première vue que le terme imprimé ainsi, et qui ne figure pas à sa place alphabétique, se retrouvera aussi à cette place dans l'index; ce procédé nous a paru le plus pratique en vue de faciliter les recherches.

[1] Voir *Voyage en Syrie*, II, p. 14.
[2] Voir *C. I. A.*, I, p. 780 et suiv.
[3] Dans l'index 1 on a imprimé aussi en italique tous les termes figurant à leur place alphabétique, parce qu'ils se retrouvent d'autre part dans le volume ou dans l'index. Ce procédé nous avait paru plus rigoureux en théorie; mais en pratique, il a l'inconvénient de noyer, pour ainsi dire, la valeur de l'italique, parce qu'il y a trop de termes imprimés ainsi.

Quand un terme est associé deux ou plusieurs fois à celui auquel on le renvoie, ce dernier est suivi d'un astérisque *; ainsi on renvoie de allâh à *khallada**, parce qu'il y a plusieurs formules commençant par khallada *allâh*, ou de shâh à *Dâwud**, et de ʿAlâʾ al-dîn et de Mengoudjékides à *Dâwud Shâh**, parce qu'il y a deux *Mengoudjékides* appelés Dâwud *Shâh ʿAlâʾ al-dîn*.

En outre, on renvoie bien de saʿîd et de Yûsuf, par *Abû*, à Abû *Saʿîd* et Abû *Yûsuf*, parce que le mot saʿîd et le nom de Yûsuf figurent d'autre part dans l'index; mais on n'a pas renvoyé de Bakr et de Ḥanîfah à Abû Bakr et Abû Ḥanîfah, parce que les deux premiers noms ne figurent pas d'autre part dans l'index.

Comparaisons. — Les comparaisons, introduites par le signe cf. et placées à la suite des renvois, ont la même valeur que dans les index 1 et 2. On s'est borné ici aux plus importantes, en imprimant aussi la partie double en italique; ainsi, cathédrale, cf. *église*, et église, cf. *cathédrale;* djaddada, cf. *mudjaddad*, et mudjaddad, cf. *djaddada*.

Indications complémentaires. — A la suite d'un terme classé dans l'ordre alphabétique, et avant les références, on a imprimé en romain [1], à titre explicatif, certains mots qui ne figurent pas ailleurs dans l'index; ainsi, la traduction française d'un grand nombre de mots arabes, ou la courte définition d'un nom propre ou d'un terme technique. Mais on ne s'est pas astreint, comme dans l'index 1, à placer entre parenthèses ceux de ces mots qui ne figurent pas dans le volume [2]. On a réservé ici les parenthèses pour les cas suivants :

1° pour la forme principale d'un mot arabe, quand cette forme ne figure pas dans le volume; ainsi, (maskîn), pl. masâkîn; (muʾmin), pl. -ûn;

2° pour quelques mots sous-entendus ou compris implicitement dans un nom propre ou une formule; ainsi, aʿlâ (*allâh*) *kalimatahu* [3];

3° pour quelques substantifs placés, à titre explicatif, à la suite d'un adjectif ethnique; ainsi, arménien (architecture, église, langue, monument, nom propre, style) [4];

4° pour quelques mots explicatifs à la suite d'une référence; ainsi, p. 15 n (umira), ou 101 (أرمينية), indiquant que dans ces passages, le verbe amara est au passif, et le nom de l'Arménie imprimé en arabe;

5° pour quelques surnoms placés, dans les renvois, à la suite d'un nom propre fréquent, tel que Muḥammad, en vue de faciliter les recherches.

Abréviations. — Les traits d'union et les traits horizontaux plus longs ont la même valeur que dans les index 1 et 2; ainsi, sharîf, f. -ah (pour sharîfah); muslim, pl. -ûn (pour muslimûn), et d'autre part —— —— placés sous Abû Bakr, pour remplacer ce nom, chaque trait représentant un mot séparé [5].

[1] Pour les mots imprimés en italique, voir plus haut le paragraphe *Renvois*.

[2] Voir *C. I. A.*, I, p. 784; cette distinction surcharge inutilement l'index.

[3] On renvoie alors de allâh à (*aʿlâ*) entre parenthèses.

[4] Ces substantifs figurent tous dans le volume, en combinaison avec l'adjectif classé, mais ils ne sont pas tous relevés dans l'index et ceux qui s'y trouvent ne sont pas compris ici dans le mécanisme des renvois.

[5] Voir *C. I. A.*, I, p. 785 en bas. Pour éviter les confusions, on répète l'article arabe, quand il y a lieu, devant le trait; ainsi, al—— al—— pour al-ʿabd al-ḍaʿîf, mais —— al—— pour ʿAbd al-Wahhâb.

Voici la liste des autres abréviations [1] :

add.	= additions et corrections	loc.	= localité [2]
a.	= allâh	mon.	= monument
arch.	= architecte, -ure.	n. pr.	= nom propre
b.	= ibn	p.	= page
cal.	= calife	pers.	= personnage
cf.	= comparer	pl.	= planche, pluriel
d.	= duel	pr.	= prince, -esse
dyn.	= dynaste, -ie	prov.	= province
épigr.	= épigraphie	r.	= cours d'eau
f.	= féminin	rel.	= relatif
fig.	= figure	s.	= sultan
gouv.	= gouverneur	v.	= voir
inscr.	= inscription	var.	= variante.

A

[1] Les mots de cette liste n'ont pas été abrégés lorsqu'ils figurent en tête de ligne ou lorsqu'ils traduisent un mot arabe.

[2] Ce signe n'a pas été mis aux noms de ville très connus.

E

F

G

H

I

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

Y

Z

LISTE DES DATES ÉPIGRAPHIQUES.

Cette liste a pour but de montrer d'un coup d'œil la distribution chronologique des inscriptions. Les dates frustes ou douteuses sont suivies d'un point d'interrogation; celles qui ne sont pas exprimées ont été rétablies approximativement entre parenthèses, par analogie ou comparaison.

N° DE L'INSCR.	ANNÉE DE L'HÉGIRE.	N° DE L'INSCR.	ANNÉE DE L'HÉGIRE.	N° DE L'INSCR.	ANNÉE DE L'HÉGIRE.	N° DE L'INSCR.	ANNÉE DE L'HÉGIRE.
1	614	17	(670)	33	(576)	49	(638)
2	617	18	670	34	592	50	(93*)
3	(617)	19	(670)	35	(592?)	51	93*
4	(617)	20	(670)	36	(592)	52	(93*)
5	621	21	670	37	592	53	638
6	(621)	22	(670)	38	592 (?)	54	634
7	861 (?)	23	691	39	(592)	55	640
8	629	24	779	40	869	56	650
9	670	25	728	41	626	57	854
10	(670)	26	748	42	(626)	58	894
11	(670)	27	793	43	626	59	894
12	(670)	28	850	44	626	60	894
13	670	29	VIIIe ou IXe s. H.	45	(626)	61	891 (?)
14	(670)	30	890	46	(626)	62	935
15	1239	31	984	47	(626)		
16	670	32	576	48	638		

En partant des dates, on obtient le tableau renversé suivant :

ANNÉE DE L'HÉGIRE.	NUMÉROS DES INSCRIPTIONS.	ANNÉE DE L'HÉGIRE.	NUMÉROS DES INSCRIPTIONS.	ANNÉE DE L'HÉGIRE.	NUMÉROS DES INSCRIPTIONS.
576	32, (33)	650	56	850	28
592	34, (35?), (36), 37, 38 (?), (39)	670	9, (10), (11), (12), 13, (14), 16, (17), 18, (19), (20), 21, (22)	854	57
614	1	691	23	861	7 (?)
617	2, (3), (4)	728	25	869	40
621	5, (6)	748	26	890	30
626	41, (42), 43, 44, (45), (46), (47)	779	24	891	61 (?)
629	8	793	27	894	58, 59, 60
634	54	VIIIe ou IXe s. H.	29	935	62
638	48, (49), 53			93*	(50), 51, (52)
640	55			984	31
				1239	15

Le fait le plus curieux qui se dégage de ce double tableau, c'est le grand nombre d'inscriptions, par conséquent aussi de monuments, remontant au VIIe (XIIIe) siècle, c'est-à-dire à l'époque brillante des grands Seldjoukides. Cette observation, nous aurons l'occasion de la refaire à propos d'autres villes de l'Asie Mineure, et d'en tirer alors des conclusions générales que ne comporte pas le nombre restreint des inscriptions publiées dans ce volume.

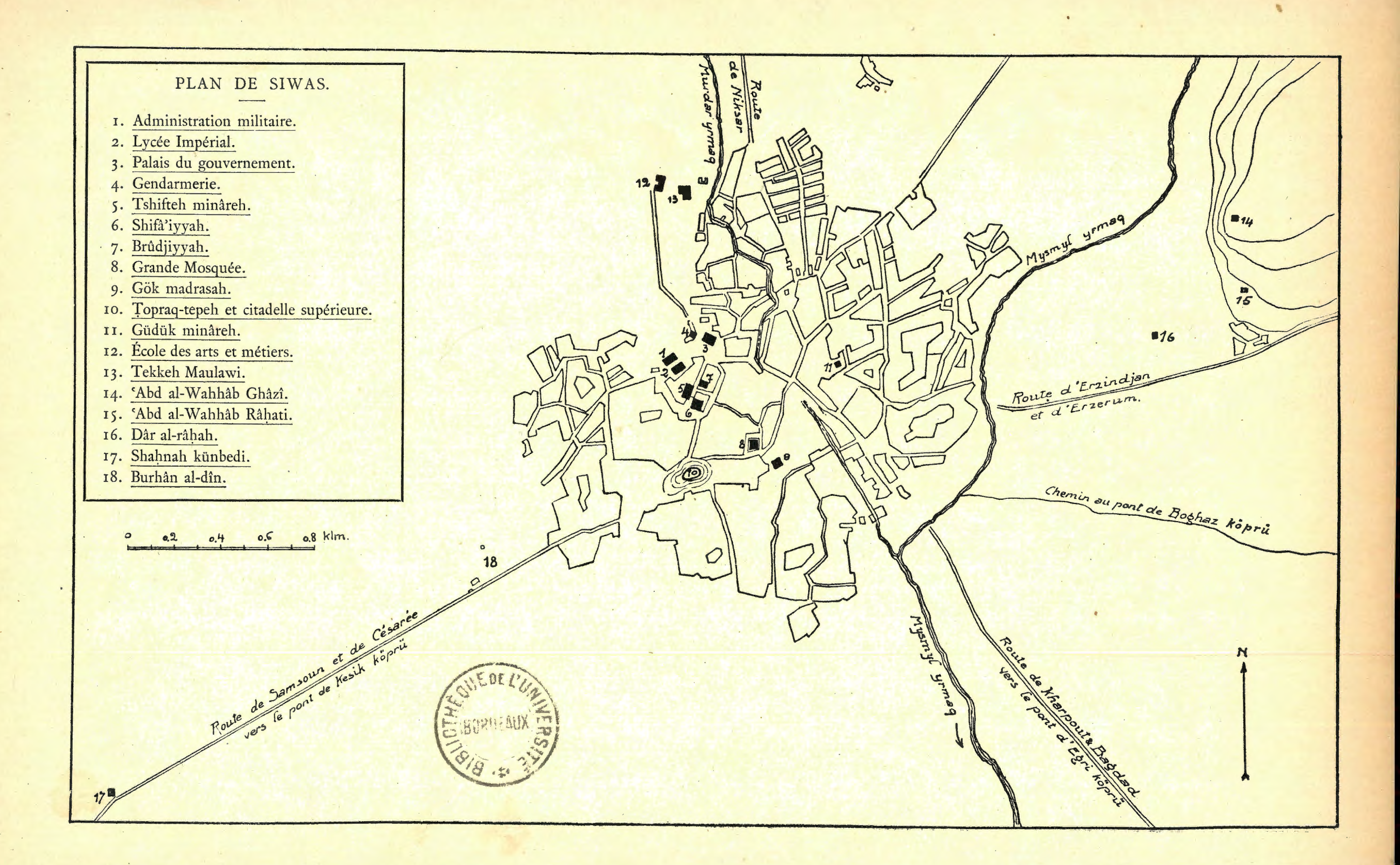
LISTE DES PASSAGES DU CORAN.

Cette liste ne comprend que les passages figurant dans les inscriptions publiées, à l'exclusion de ceux que nous avons cités en passant, d'après d'autres documents. Les passages douteux sont placés entre parenthèses; l'astérisque * indique qu'à la page 25 on trouvera deux répliques de II, 256.

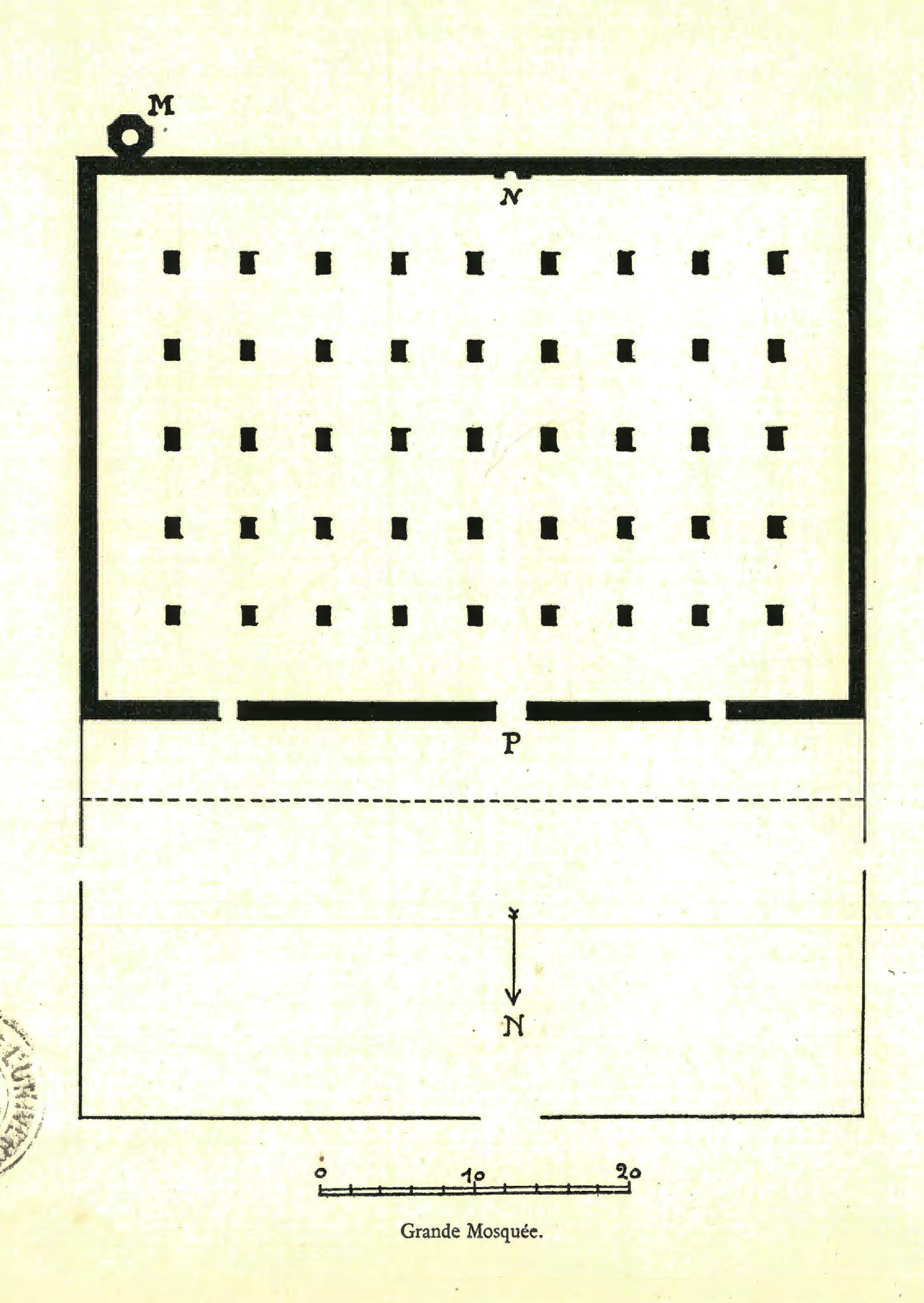
PASSAGE.	PAGE.	PASSAGE.	PAGE.
(I, 4)	84 n	IX, 123	34
II, 151	10	LV, 26-27	10
II, 156 (ou III, 81)	29 n	LX, 4	29 n
II, 177	29 n	LXVI, 8	29 n
II, 256	25*, 31, 51, 86	LXXII, 18	24
II, 285-286	24	(LXXXII, 19)	9 n
III, 16-17	10, 30	Passages indécis	86
IX, 18	10		

La seule observation d'ordre général qui se dégage de ce maigre tableau, c'est que toutes les références vont à des pages; aucune ne se rapporte à un numéro d'inscription. En d'autres termes, aucun passage du Coran ne figure dans le corps d'une inscription historique, alors qu'en Égypte et en Syrie, un grand nombre de textes historiques débutent ou s'achèvent par un verset. Comme ailleurs, le verset du trône (II, 256) est le plus fréquent.

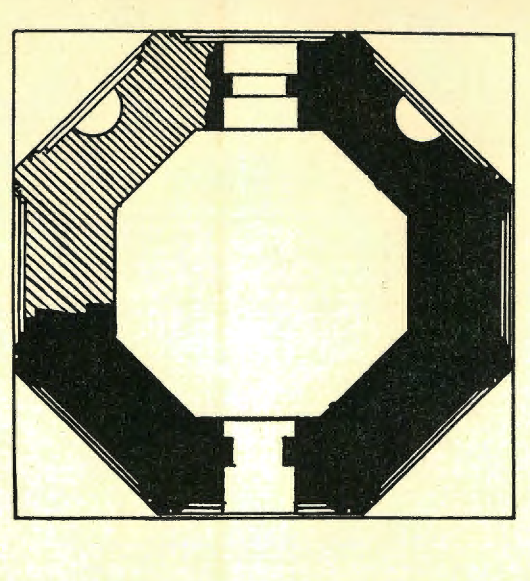



PLAN DE SIWAS.
1. Administration militaire.
2. Lycée Impérial.
3. Palais du gouvernement.
4. Gendarmerie.
5. Tshifteh minâreh.
6. Shifâ'iyyah.
7. Brûdjiyyah.
8. Grande Mosquée.
9. Gök madrasah.
10. Ṭopraq-tepeh et citadelle supérieure.
11. Güdük minâreh.
12. École des arts et métiers.
13. Tekkeh Maulawi.
14. ʿAbd al-Wahhâb Ghâzî.
15. ʿAbd al-Wahhâb Râḥati.
16. Dâr al-râḥah.
17. Shaḥnah künbedi.
18. Burhân al-dîn.
0 0.2 0.4 0.6 0.8 klm.
Route de Niksar
Murdar yrmaq
Mysmyl yrmaq
Route d'Erzindjan et d'Erzerum.
Chemin au pont de Boghaz köprü
Route de Samsoun et de Césarée vers le pont de Kesik köprü
Route de Kharpout & Bagdad vers le pont d'Egri köprü
N

SIWAS.

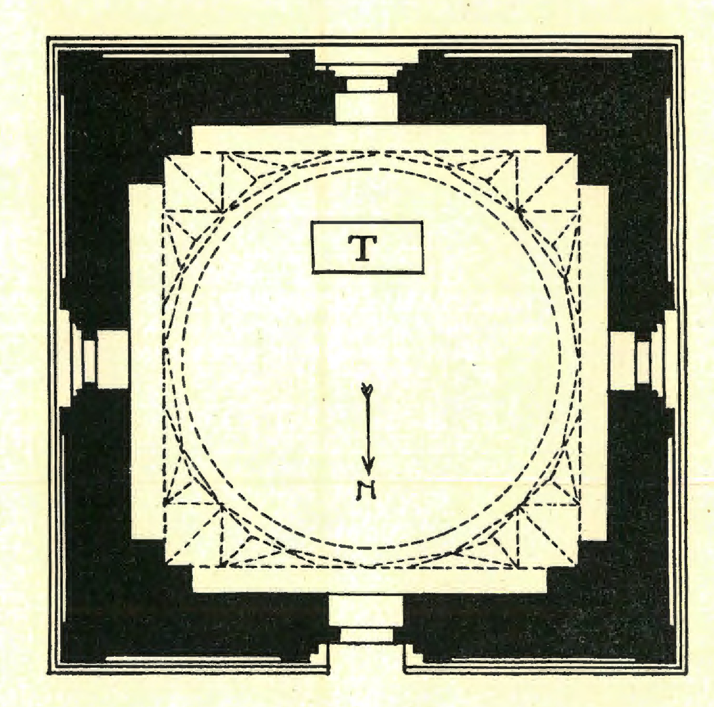


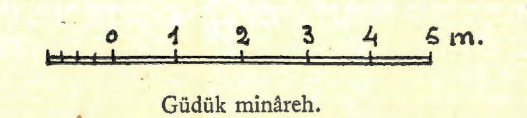
Grande Mosquée.





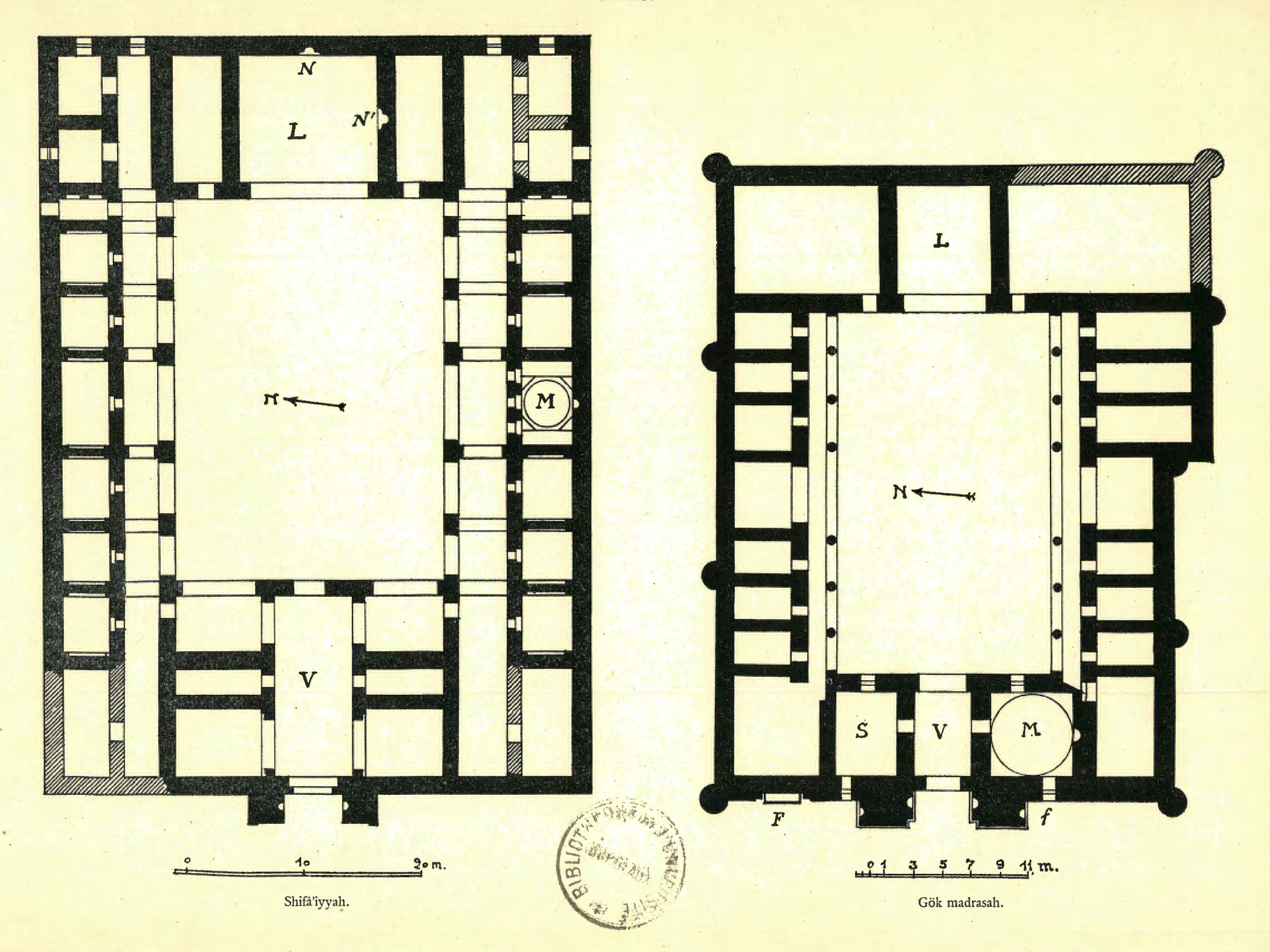
Shaḥnah künbedi.





Güdük minâreh.

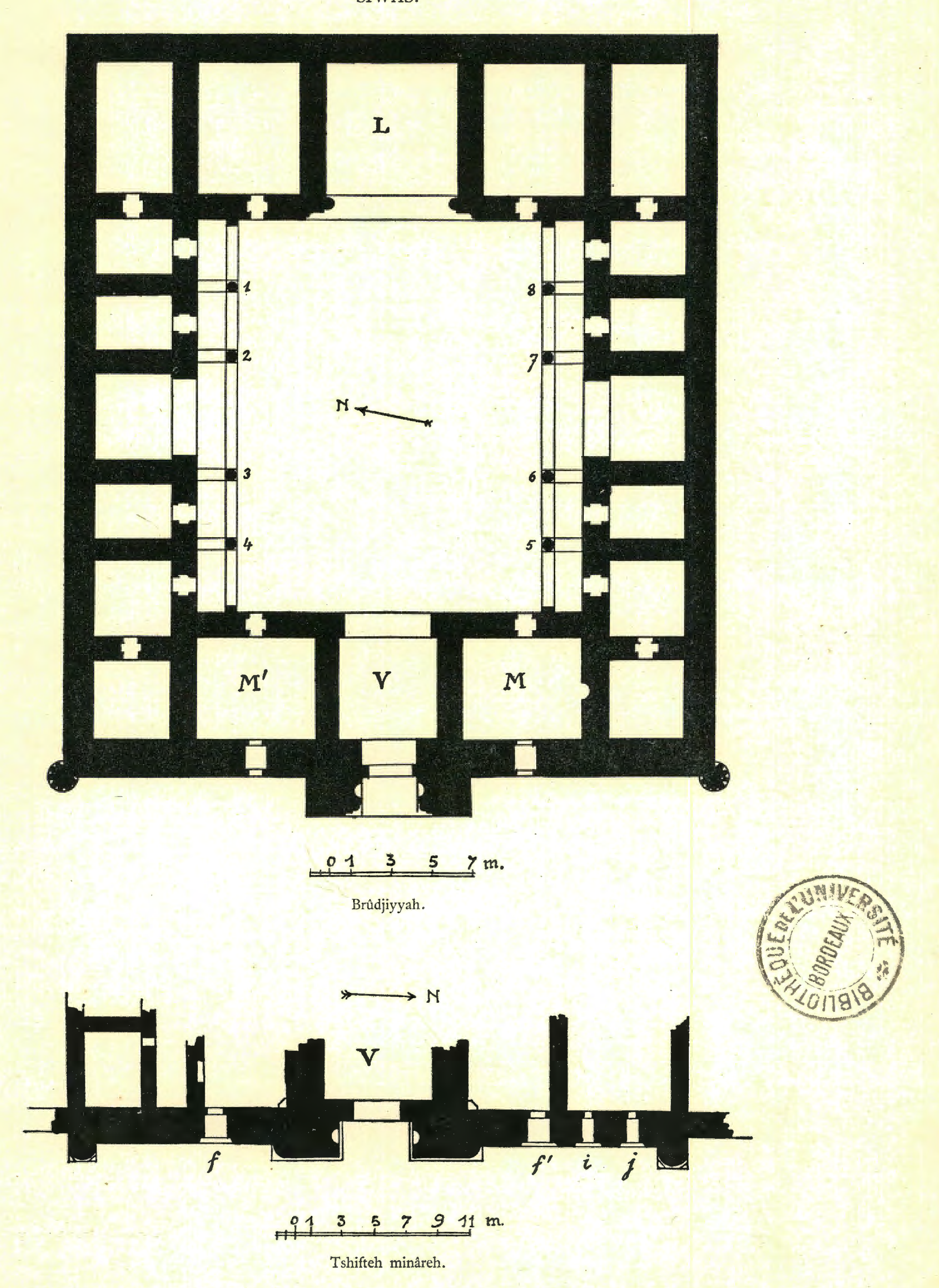
SIWAS.



Shifâ'iyyah.

Gök madrasah.

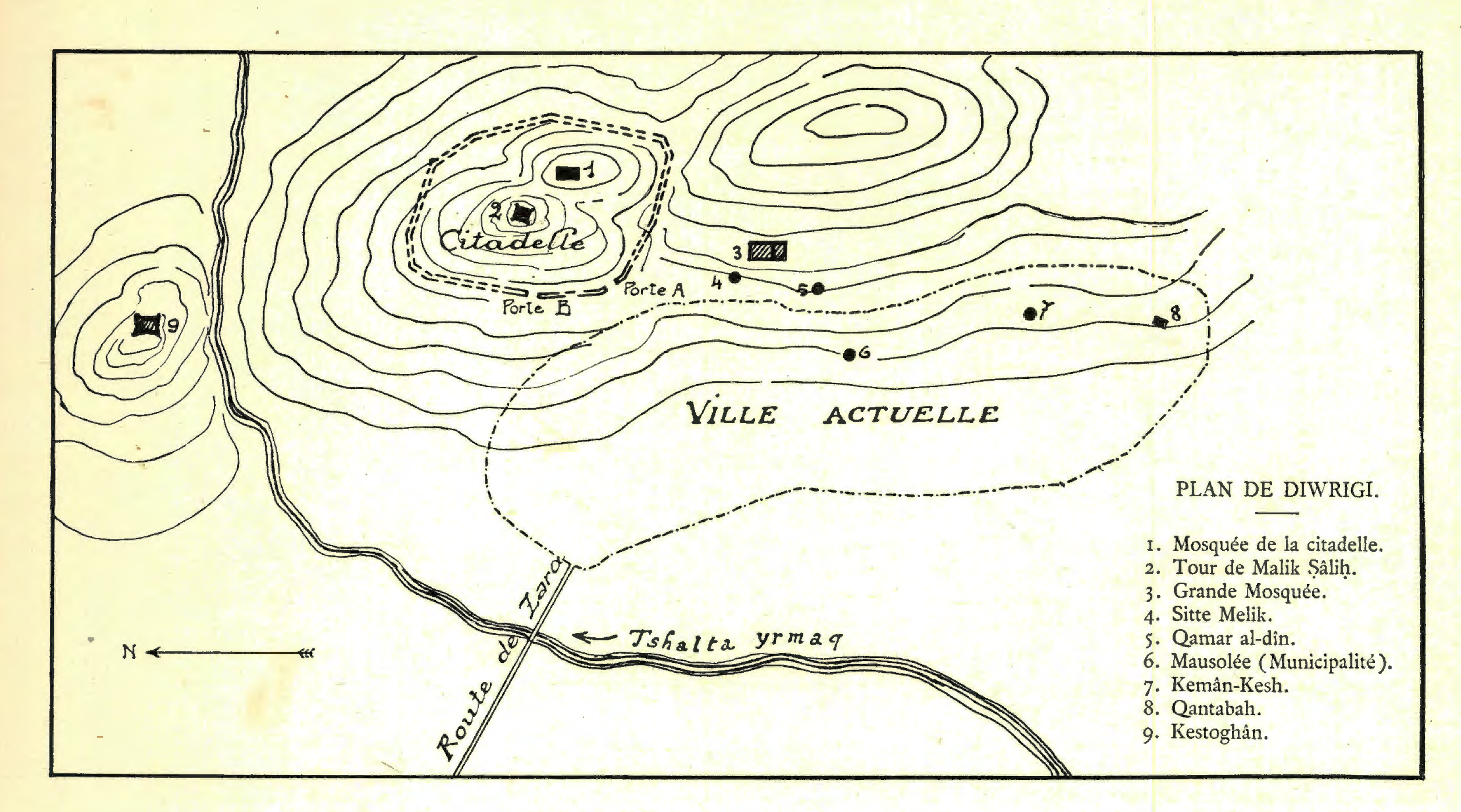
SIWAS.

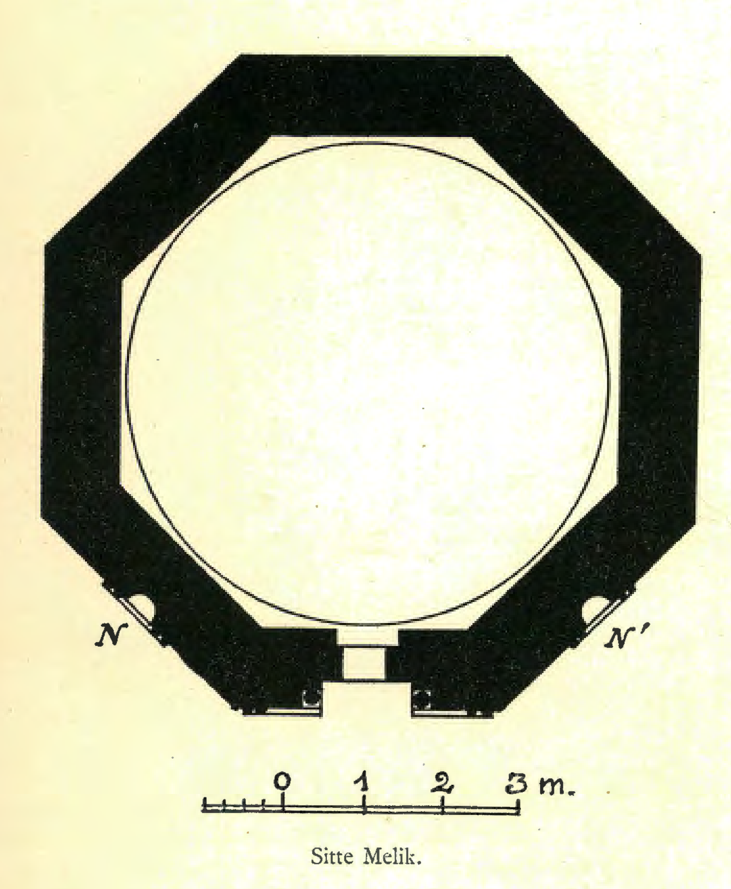


Brûdjiyyah.

Tshifteh minâreh.

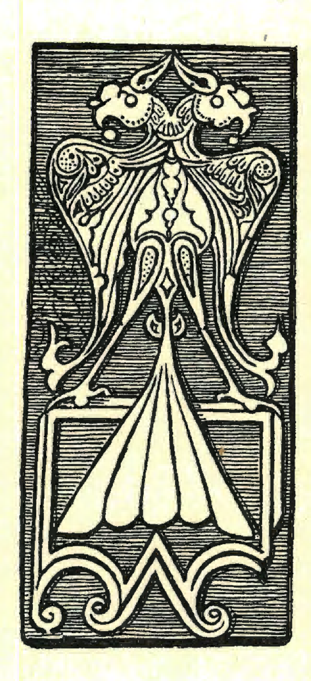
DIWRIGI.



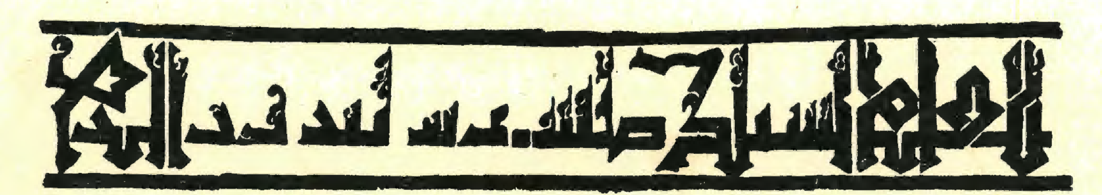


Sitte Melik.





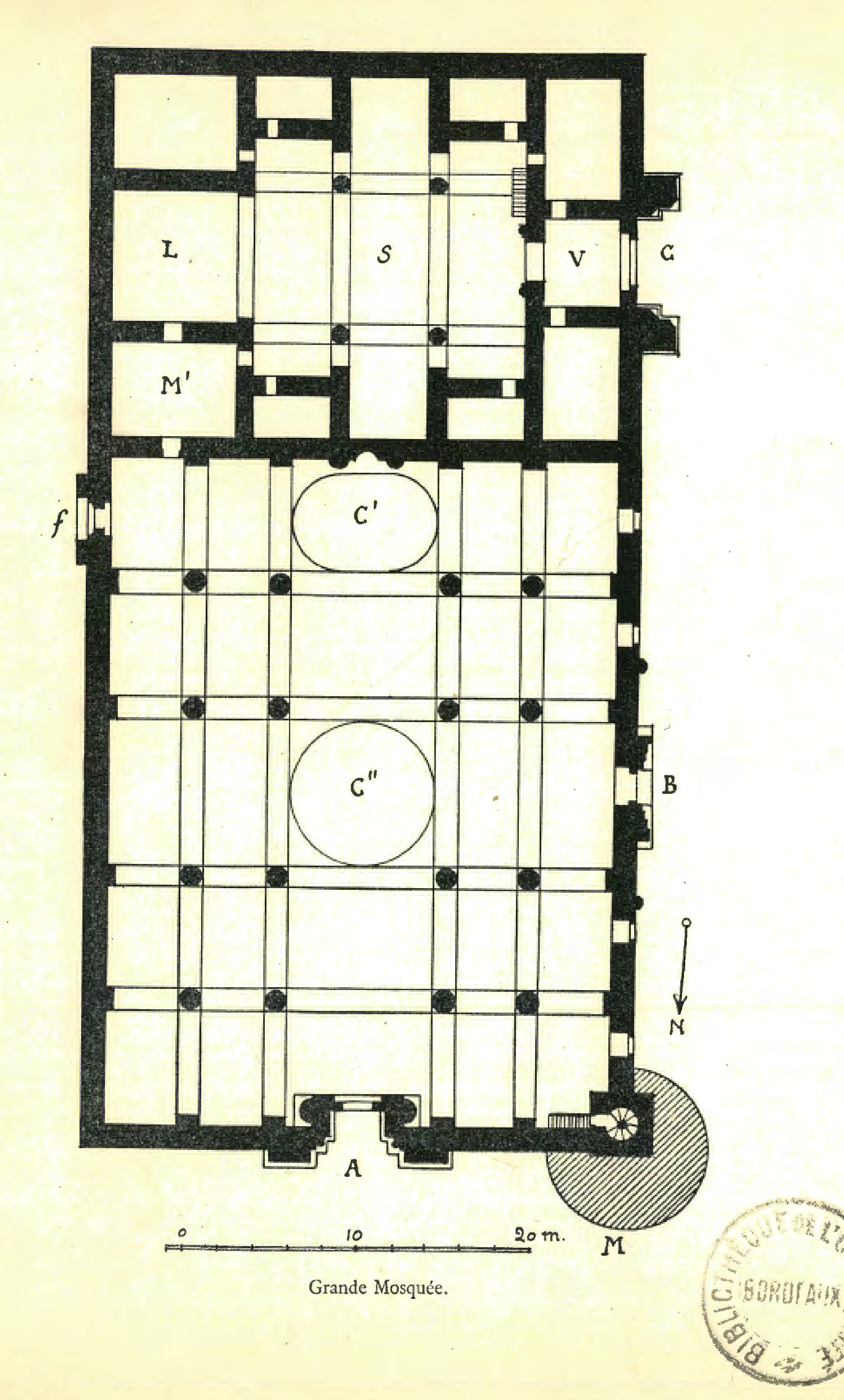
Grande Mosquée.



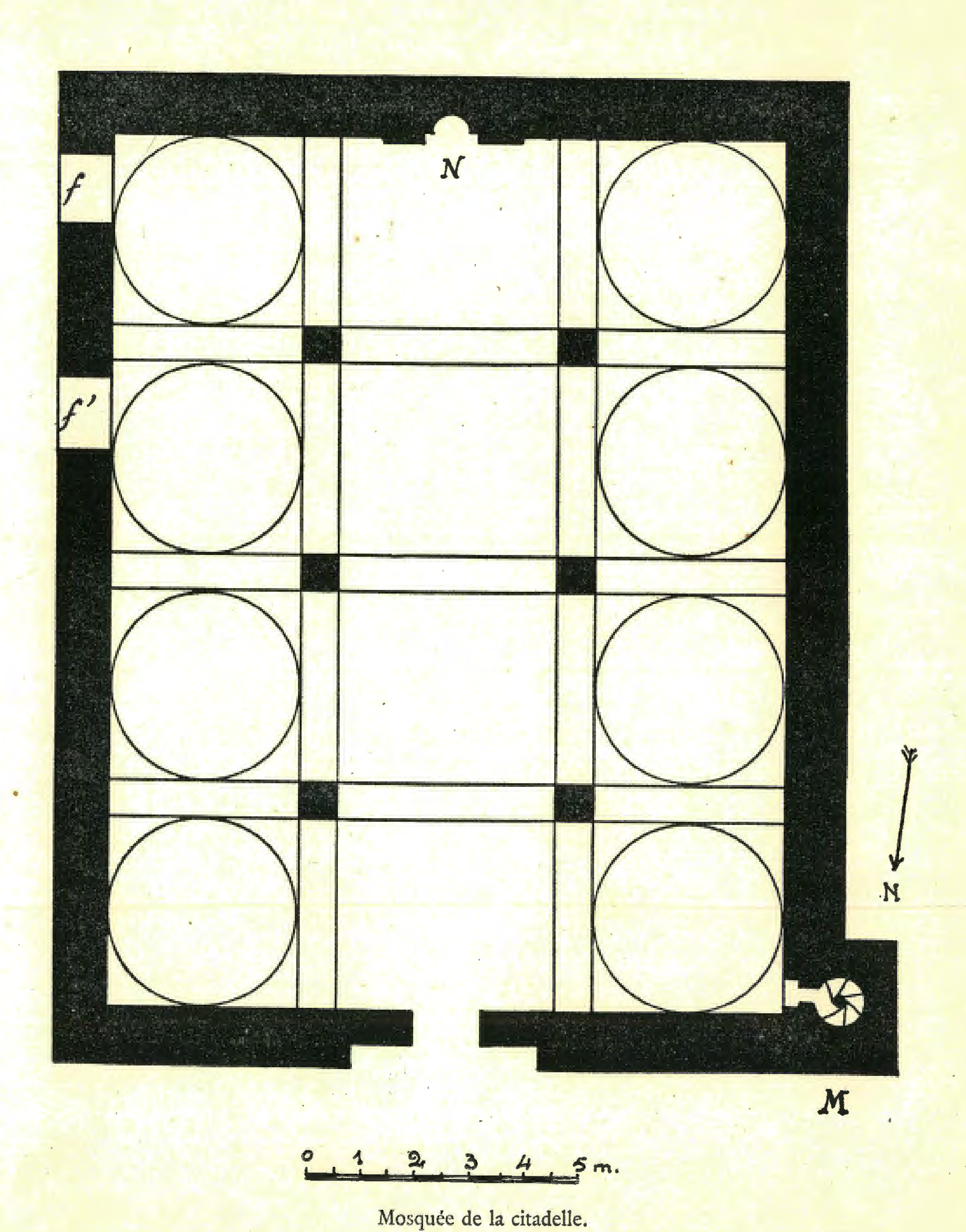
Mosquée de la citadelle (nº 33).



DIWRIGI.



Grande Mosquée.



Mosquée de la citadelle.



Egri köprü (p. 1, note 1).



Phototypie Berthaud, Paris.

Boghaz köprü (p. 1, note 1).

SIWAS

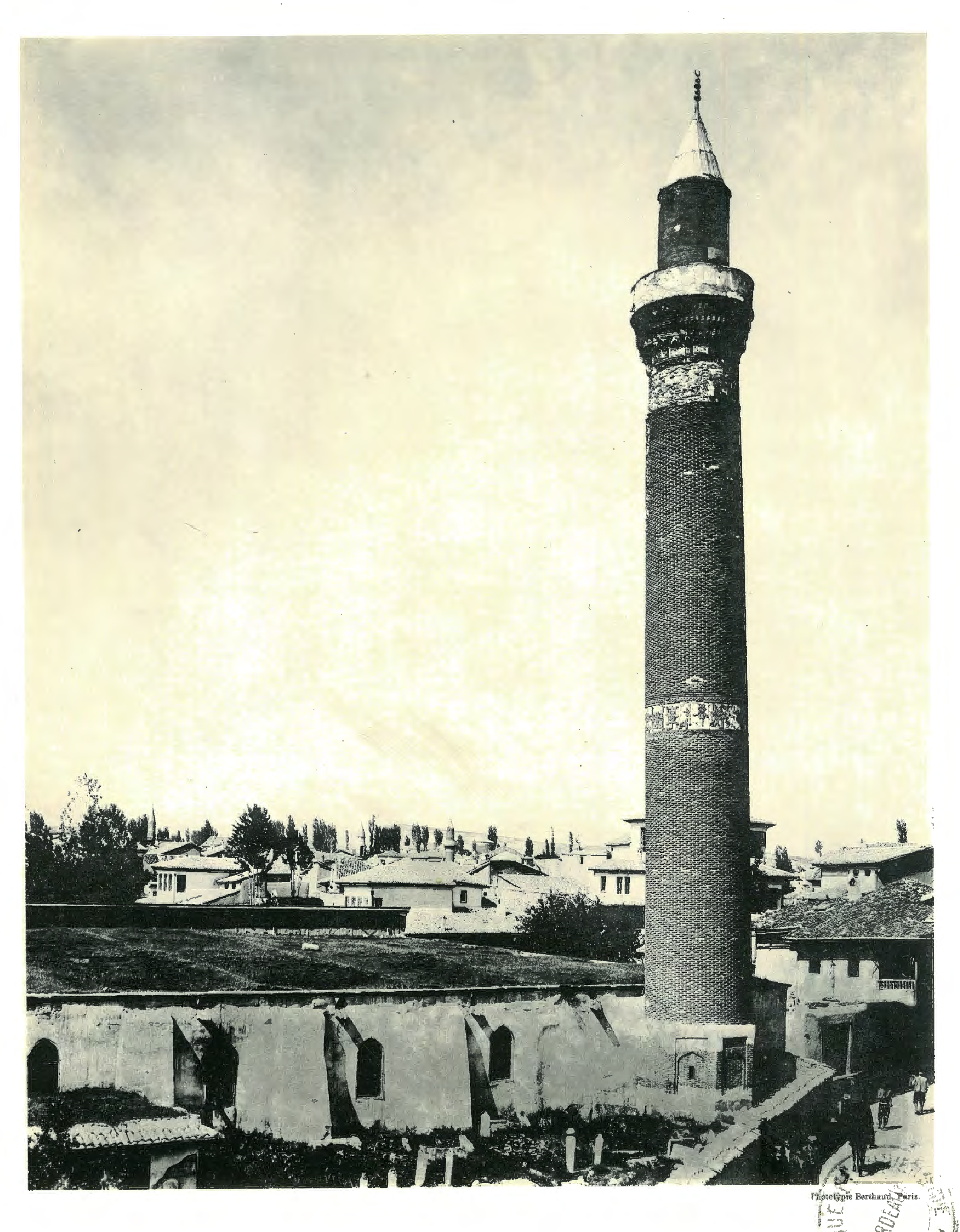


Phototypie Berthaud Paris

SIWAS. — Rue des Madrasah (p. 2).

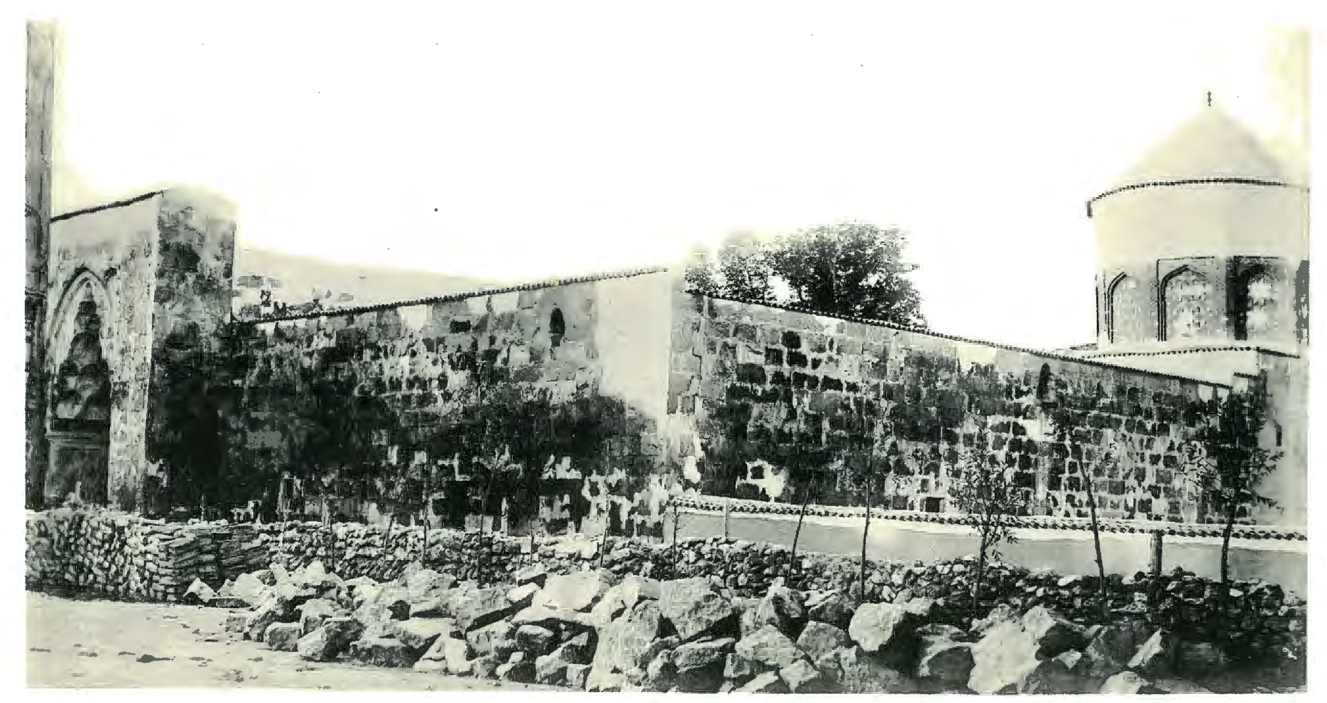
Phototypie Berthaud, Paris

SIWAS. — Grande Mosquée et Güdük minâreh.

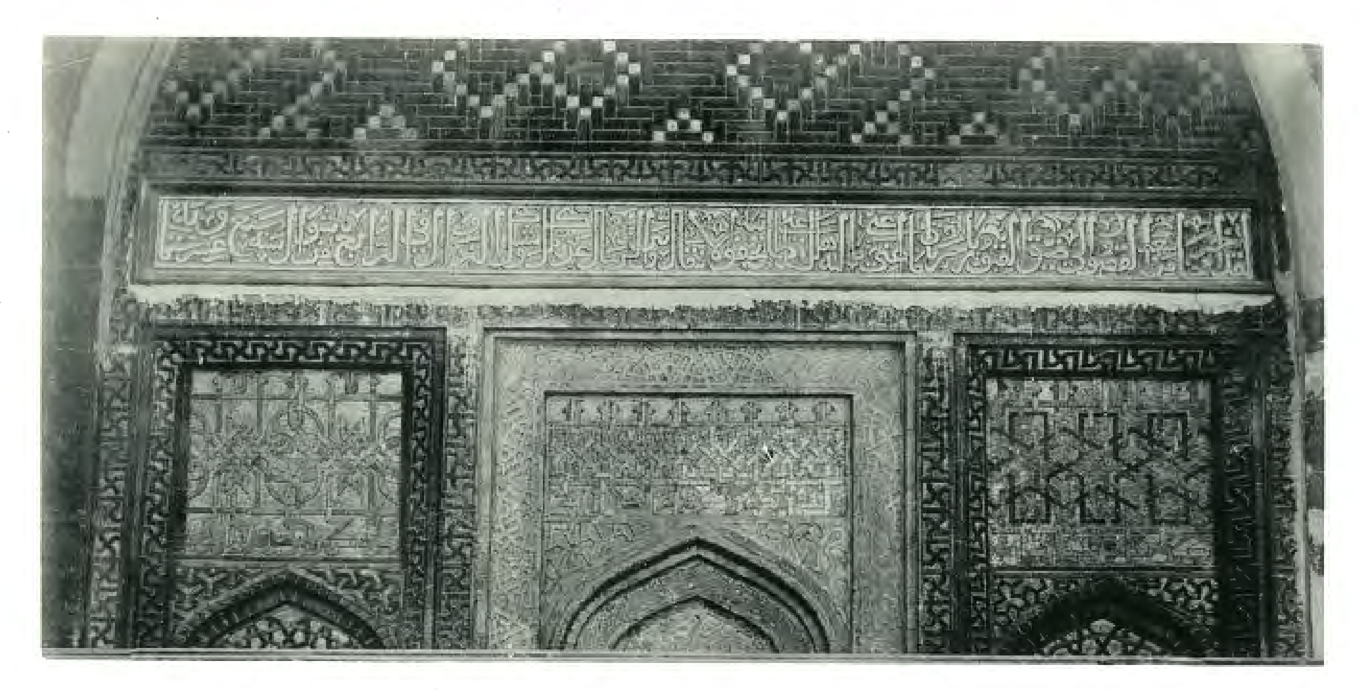


Phototypie Berthaud, Paris.

SIWAS. — Grande Mosquée (p. 3).



Façade et mausolée.

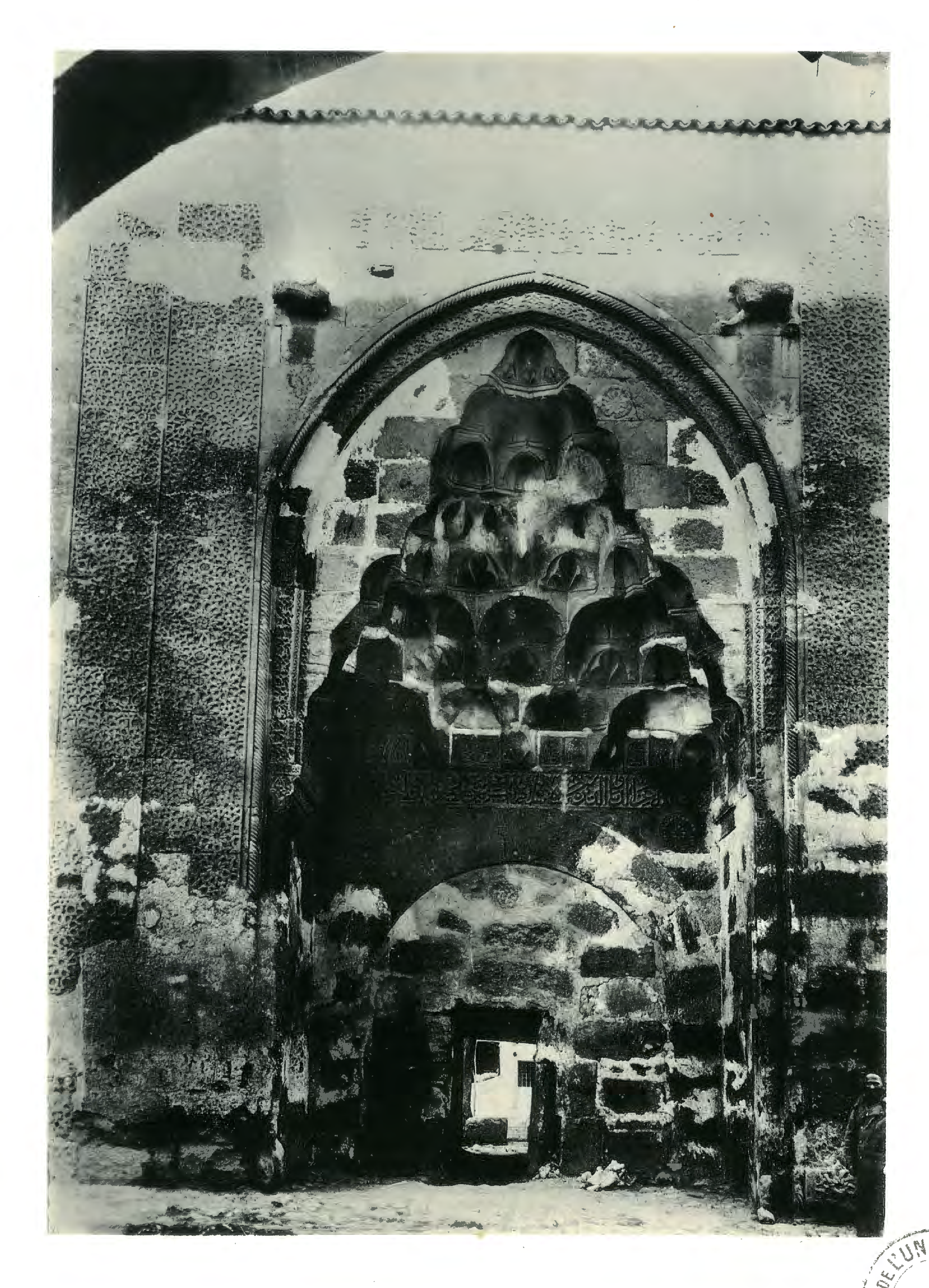


Entrée du mausolée.



Mausolée.

SIWAS. — Shifâ'iyyah (p. 5).



SIWAS. — Portail de la Shifâ'iyyah (n° 1).



SIWAS. — Entrée du mausolée de la Shifâ'iyyah (nos 2 et 3).



Citadelle supérieure (p. 15).

Phototypie Berthaud, Paris.

Cour de la Shifâ'iyyah.

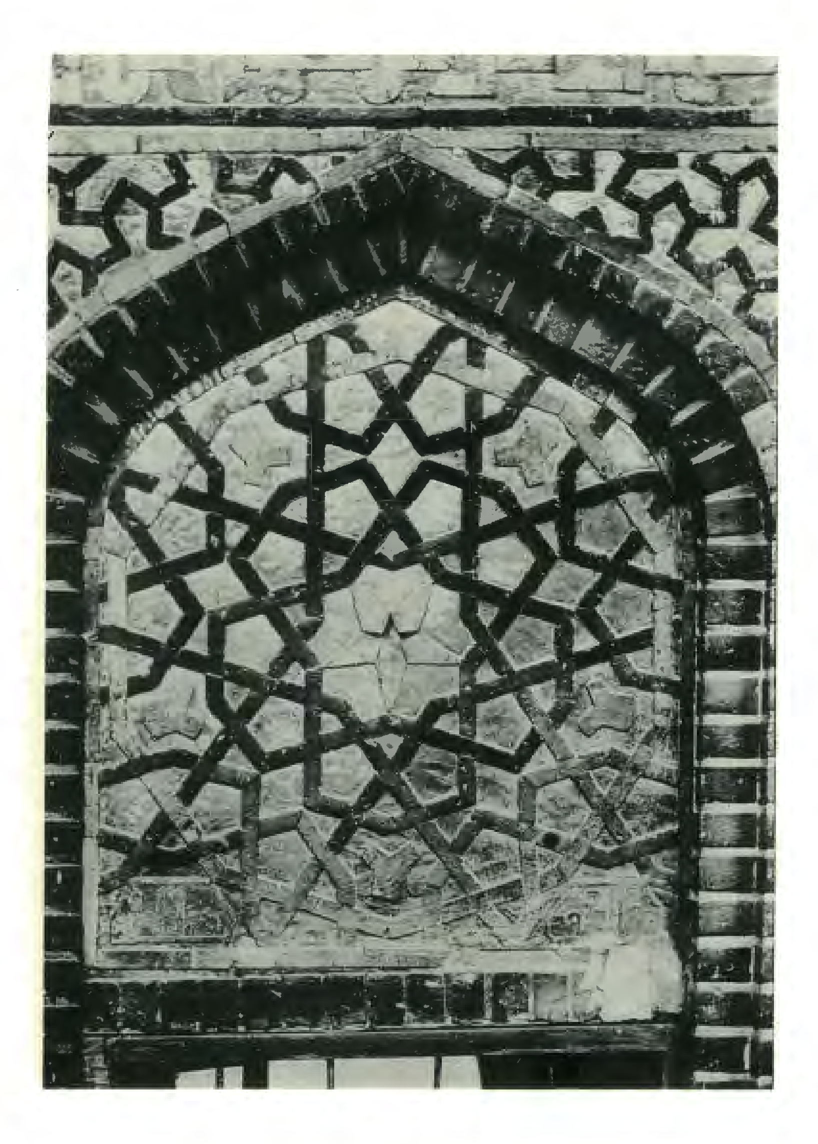
SIWAS



Shahnah künbedi (n° 8).



Musée (n° 6).



Signature à la Shifâ'iyyah (n° 4).

SIWAS





SIWAS. — Shaḥnah künbedi (p. 17).

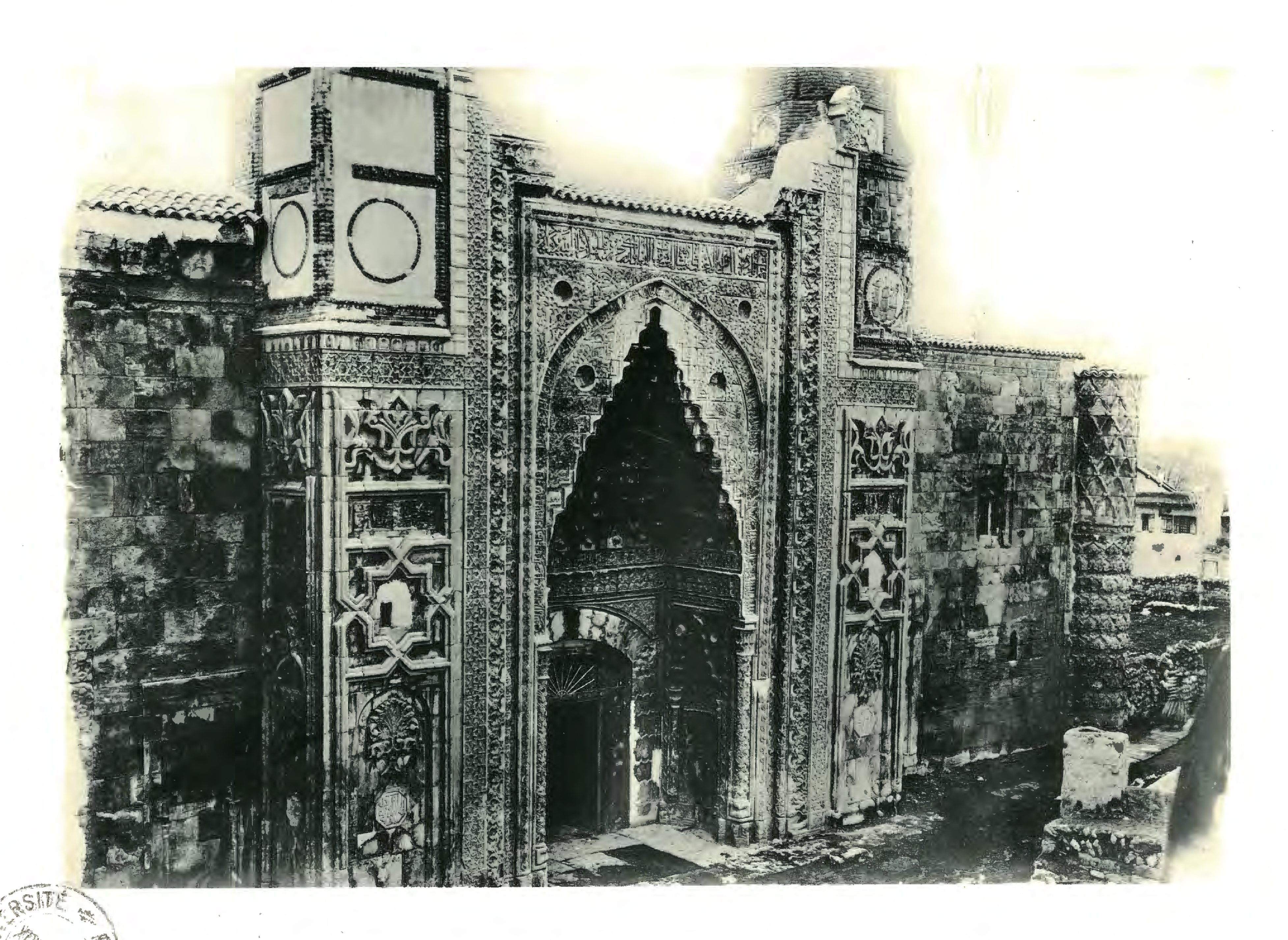


Phototypie Berthaud Paris

SIWAS. — Shaḥnah künbedi.

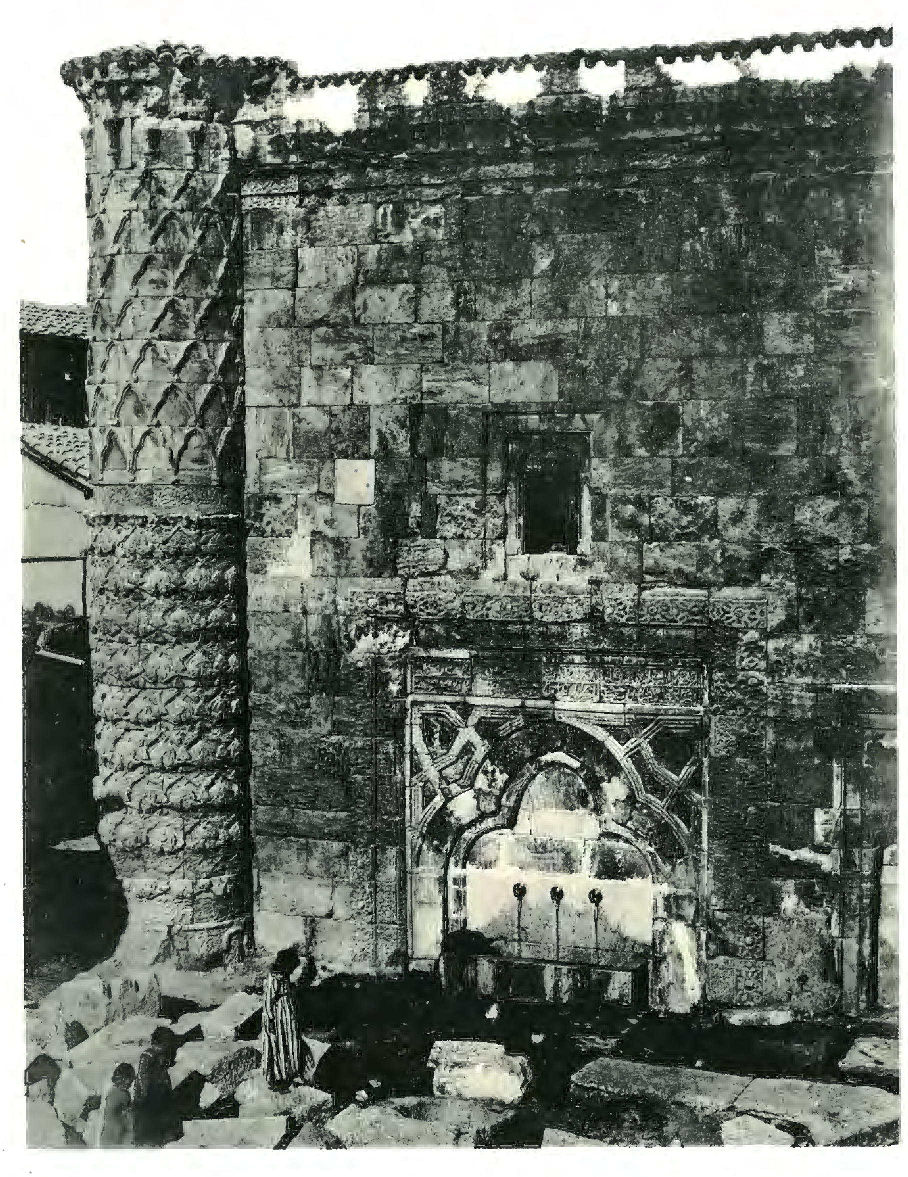
Phototypie Berthaud, Paris.

SIWAS. — Gök madrasah (p. 18).

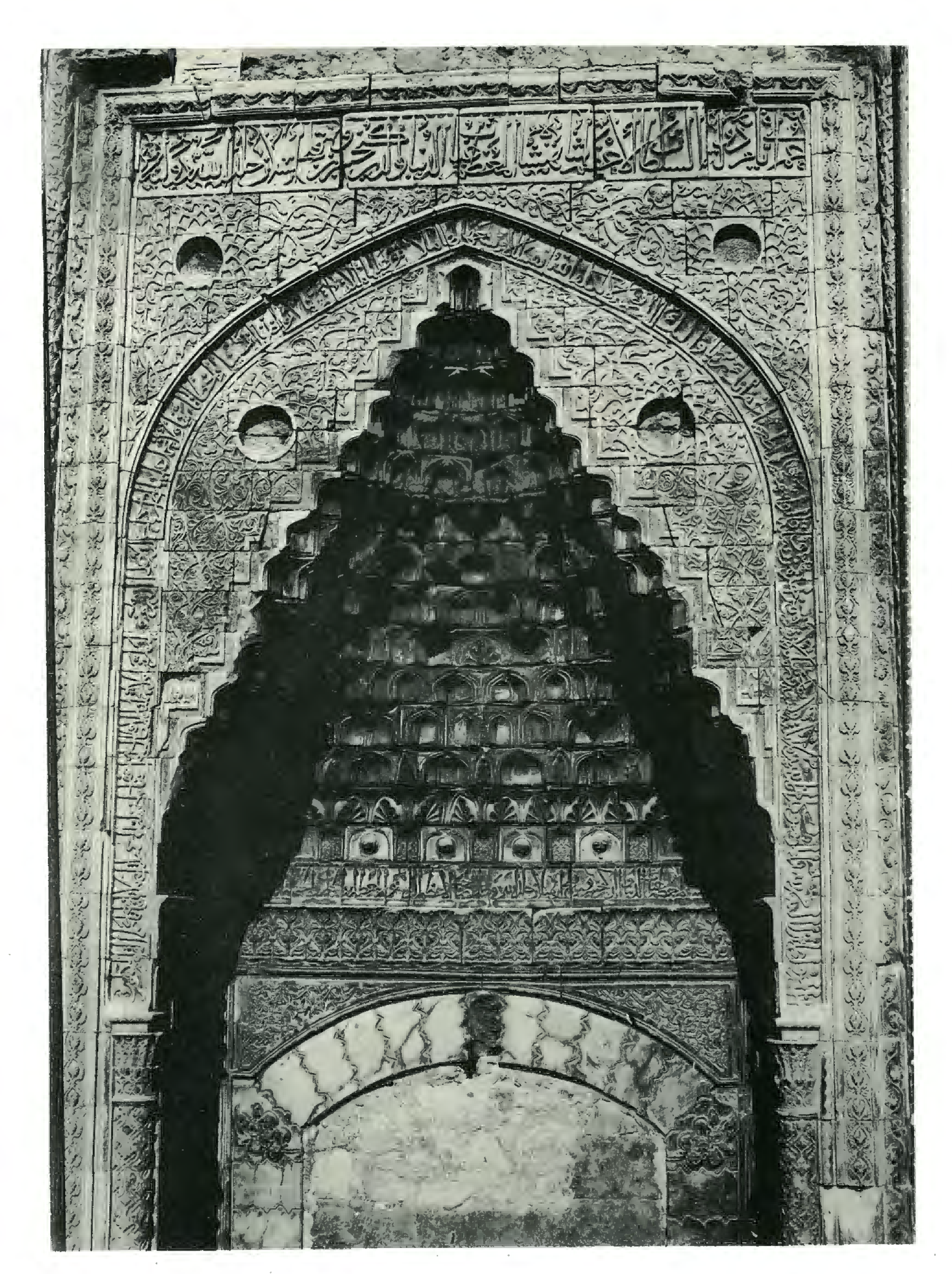


SIWAS. — Façade de Gök madrasah.

SIWAS. — Portail de Gök madrasah.



Fontaine (nº 12).



Détail du portail (nºs 9 et 10).



SIWAS. — Gök madrasah.



SIWAS. — Cour de Gök madrasah.



Phototypie Berthaud, Paris.

SIWAS. — Façade de la Brûdjiyyah (p. 26).

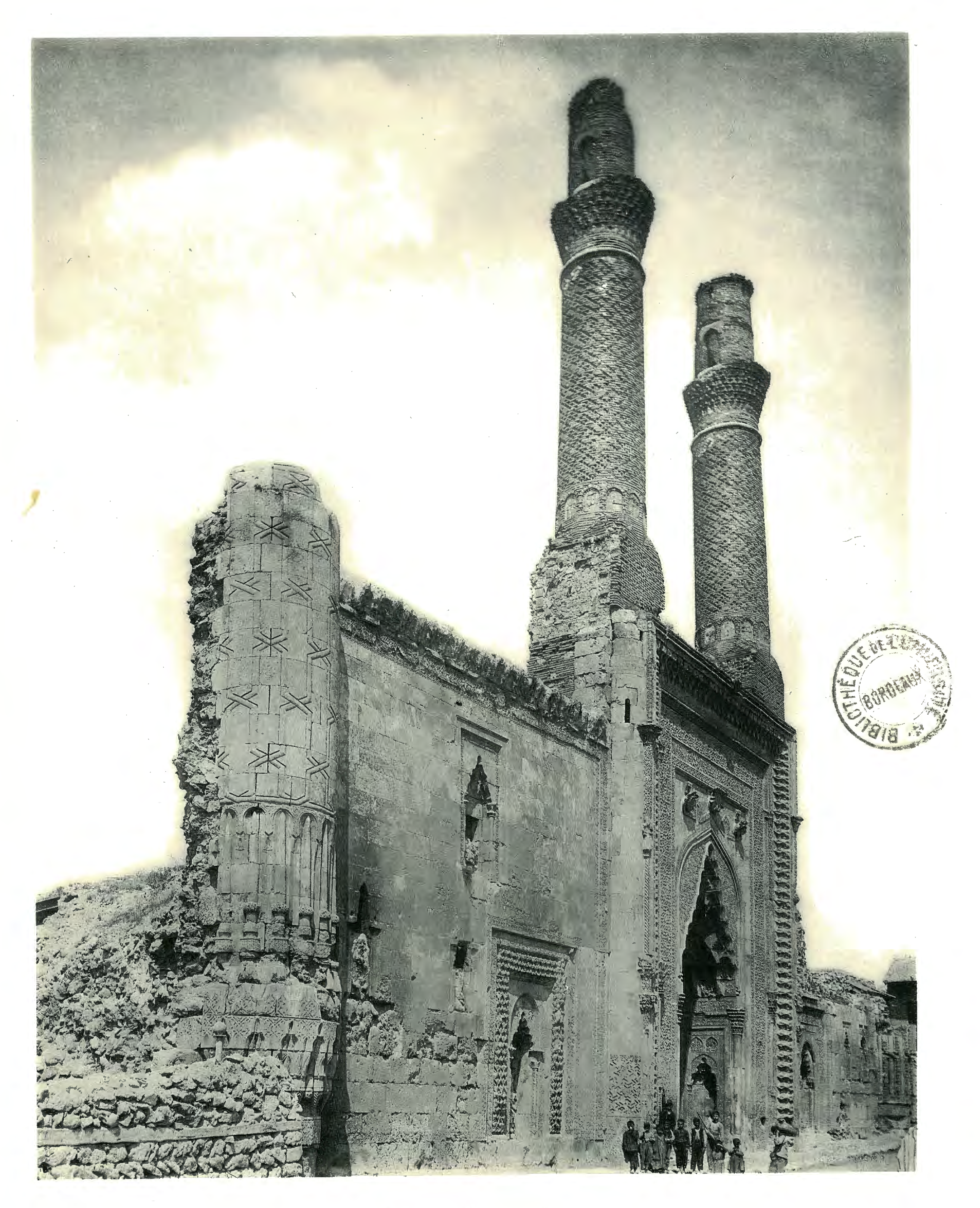


Portail de la Brûdjiyyah (n° 16).

Détail du portail (n° 17).

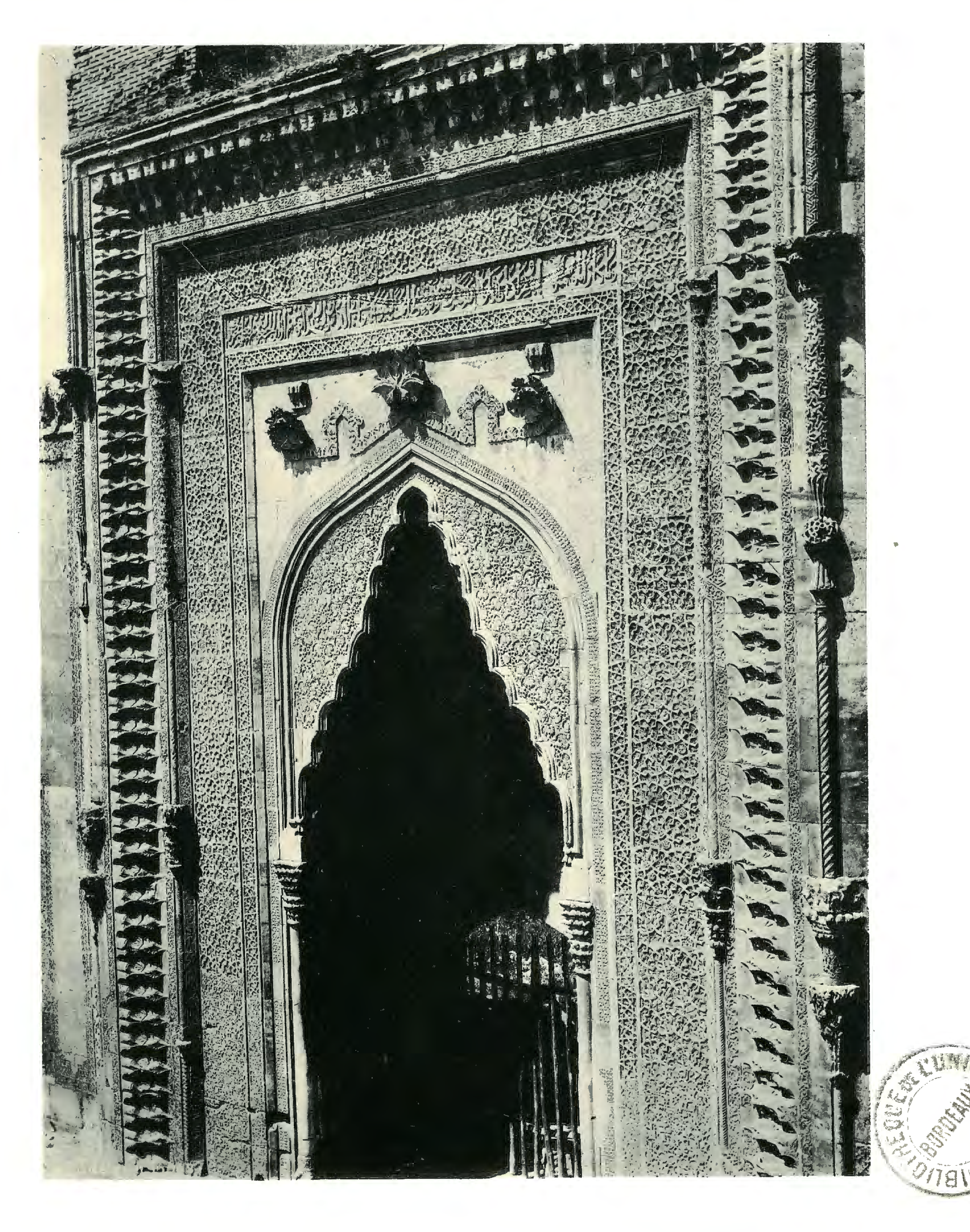
SIWAS

SIWAS. — Cour de la Brûdjiyyah.



SIWAS. — Tshifteh minâreh (p. 31).

SIWAS. — Façade de Tshifteh minâreh.

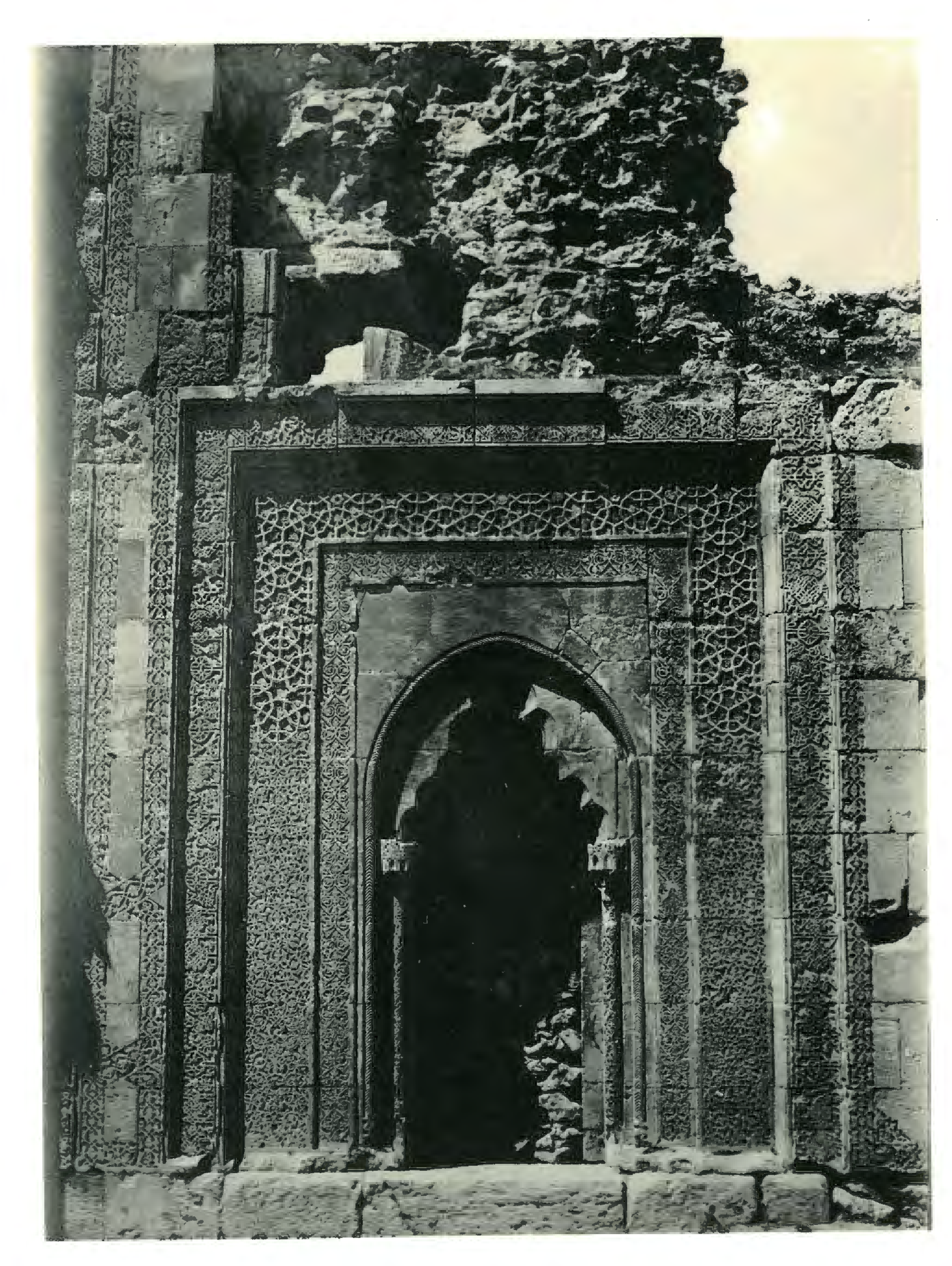


SIWAS. — Portail de Tshifteh minâreh.

SIWAS. — Portail de Tshifteh minâreh (n° 21).



Face postérieure des minarets.



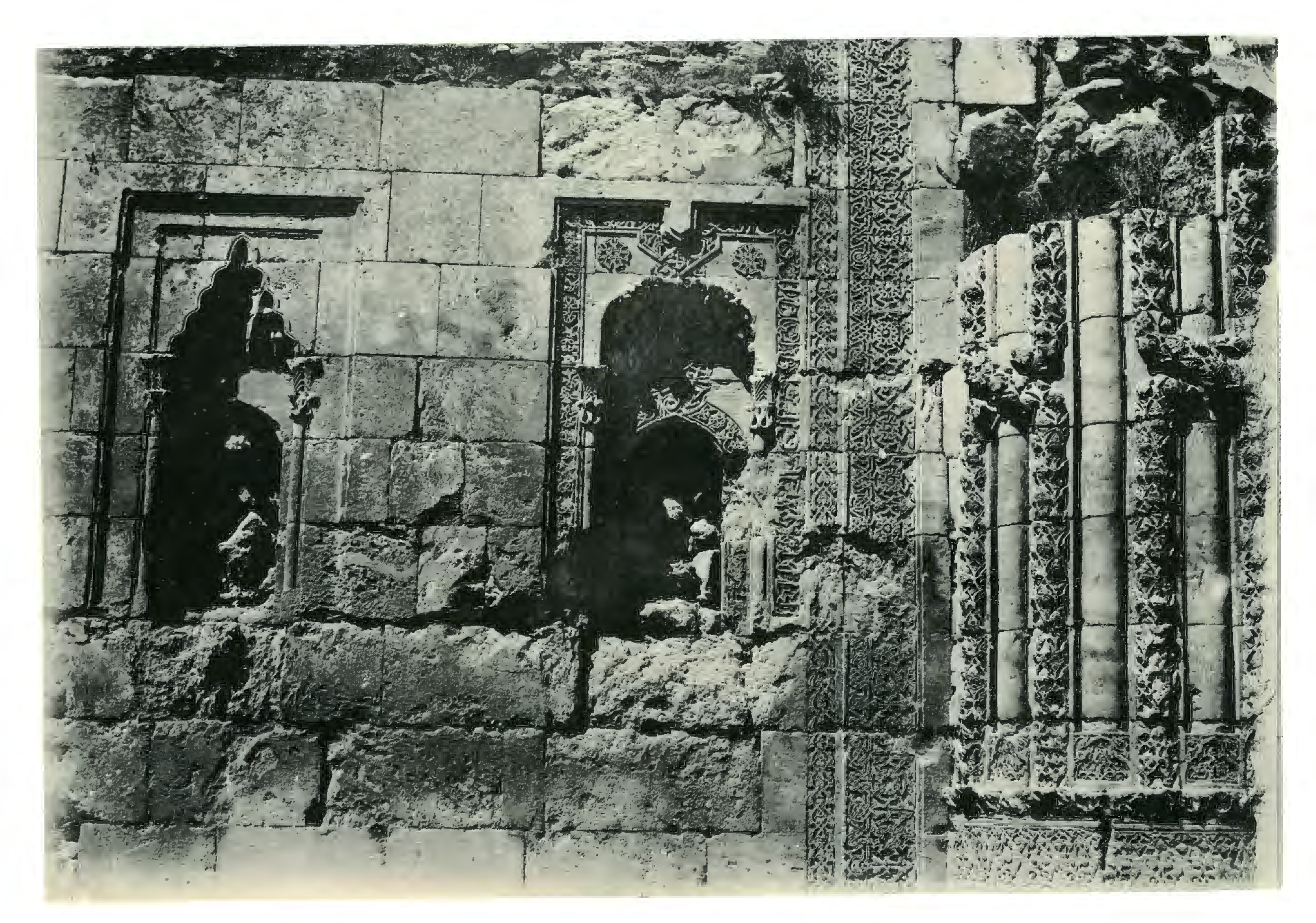
Fenêtre à droite du portail.

SIWAS. — Tshifteh minâreh.





Cour de Gök madrasah (nos 13 et 15).



Fenêtres à droite du portail de Tshifteh minâreh (p. 35).



SIWAS



Après la restauration.



Avant la restauration.

SIWAS. — Güdük minâreh (p. 39).



Mausolée de Sitte Melik (nos 36, 37 et 38).



Entrée de la Mosquée de la citadelle (nos 32 et 33).

DIWRIGI





Face ouest de la grande Mosquée.



Phototypie Berthaud, Paris.

Face est de la grande Mosquée.

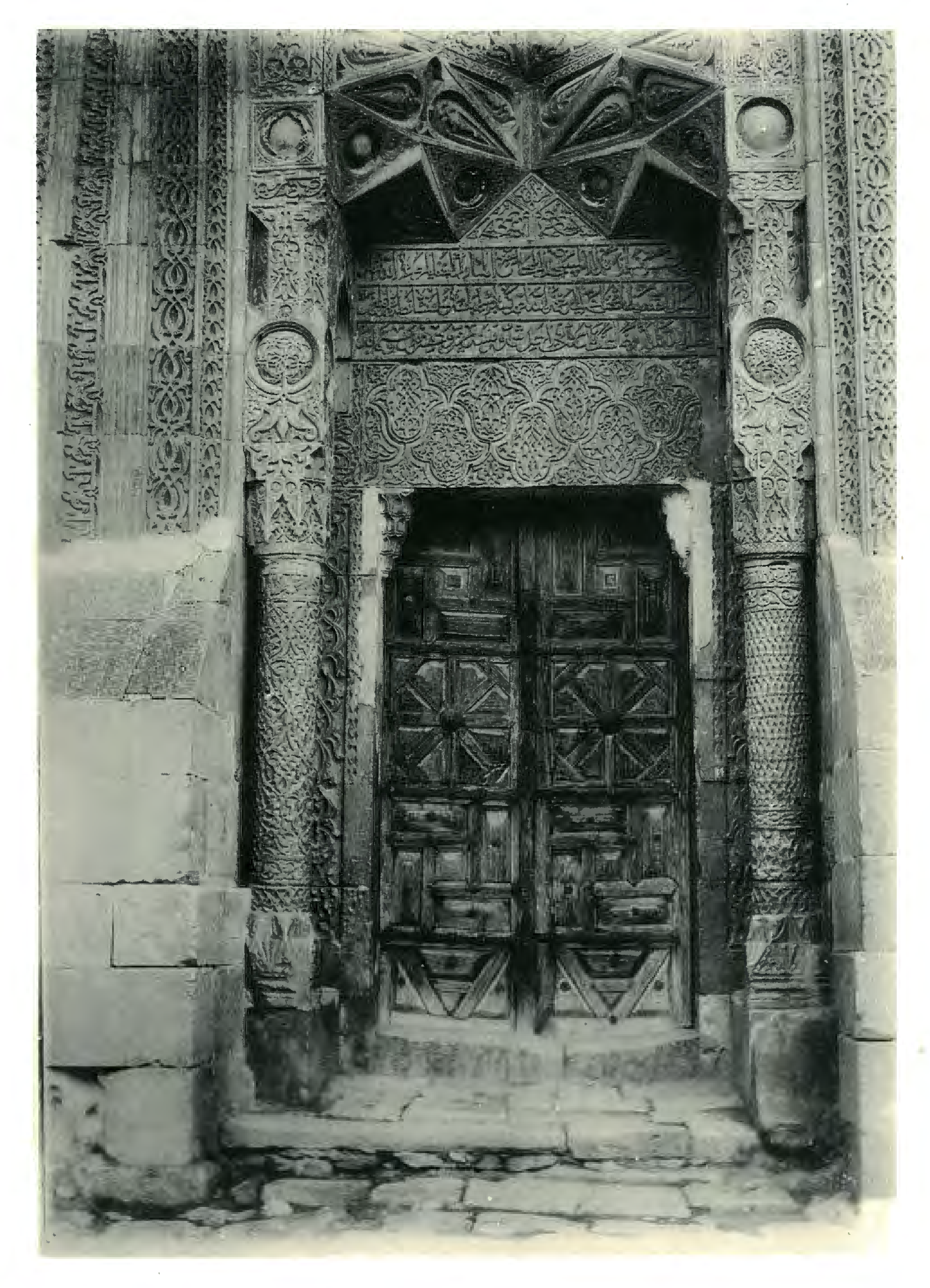
DIWRIGI

DIWRIGI. — Portail A de la grande Mosquée (nos 41 et 42).

DIWRIGI. — Portail B de la grande Mosquée (n° 43).

Phototypie Berthaud, Paris.

DIWRIGI. — Portail C de la grande Mosquée (n° 44).




Détail du portail B (n° 43).



Détail du portail C (n° 44).

DIWRIGI. — Grande Mosquée.





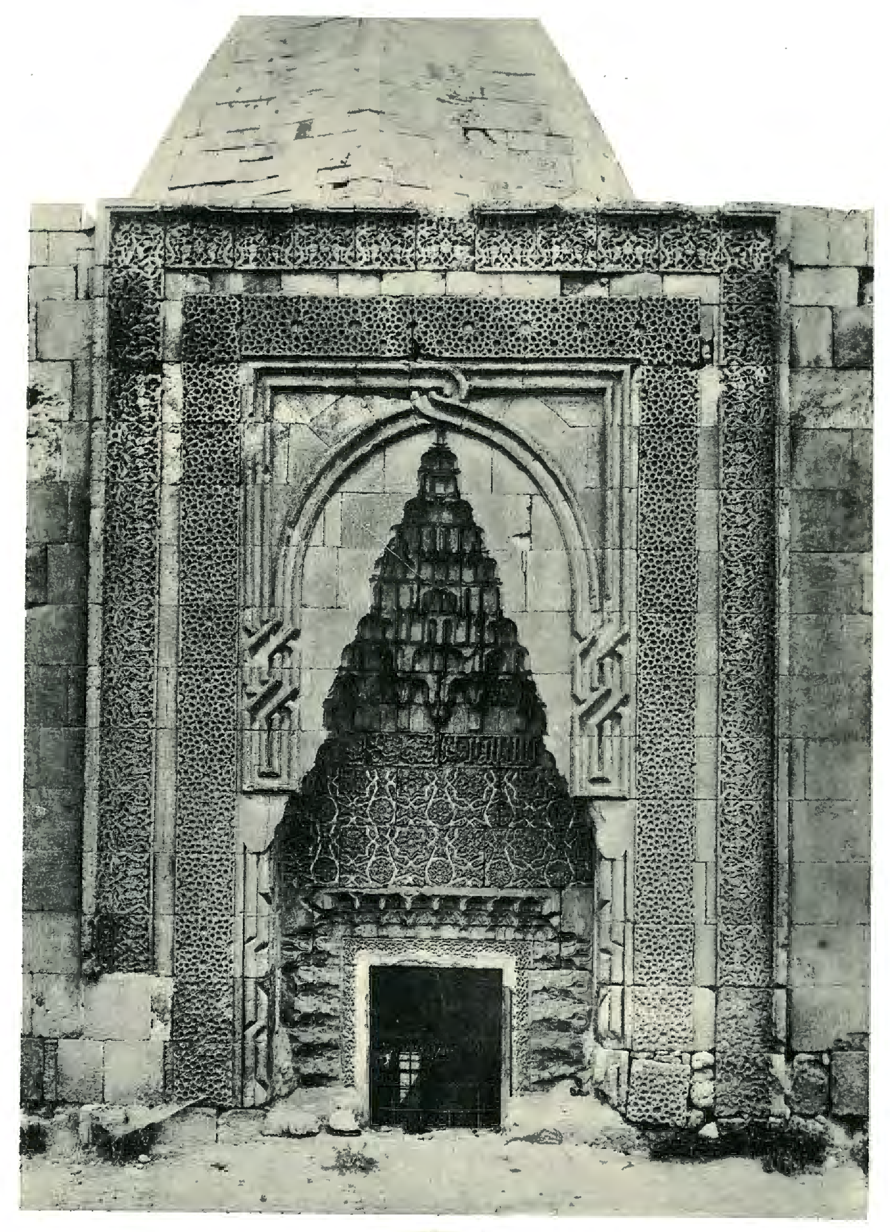
SIWAS. — Bahrâm Pasha (p. 53).



DIWRIGI. — Grande Mosquée (p. 75).



SIWAS. — Gök madrasah (p. 19).





DIWRIGI. — Grande Mosquée (n° 45 et p. 75).





Mausolée de Sitte Melik (p. 63).



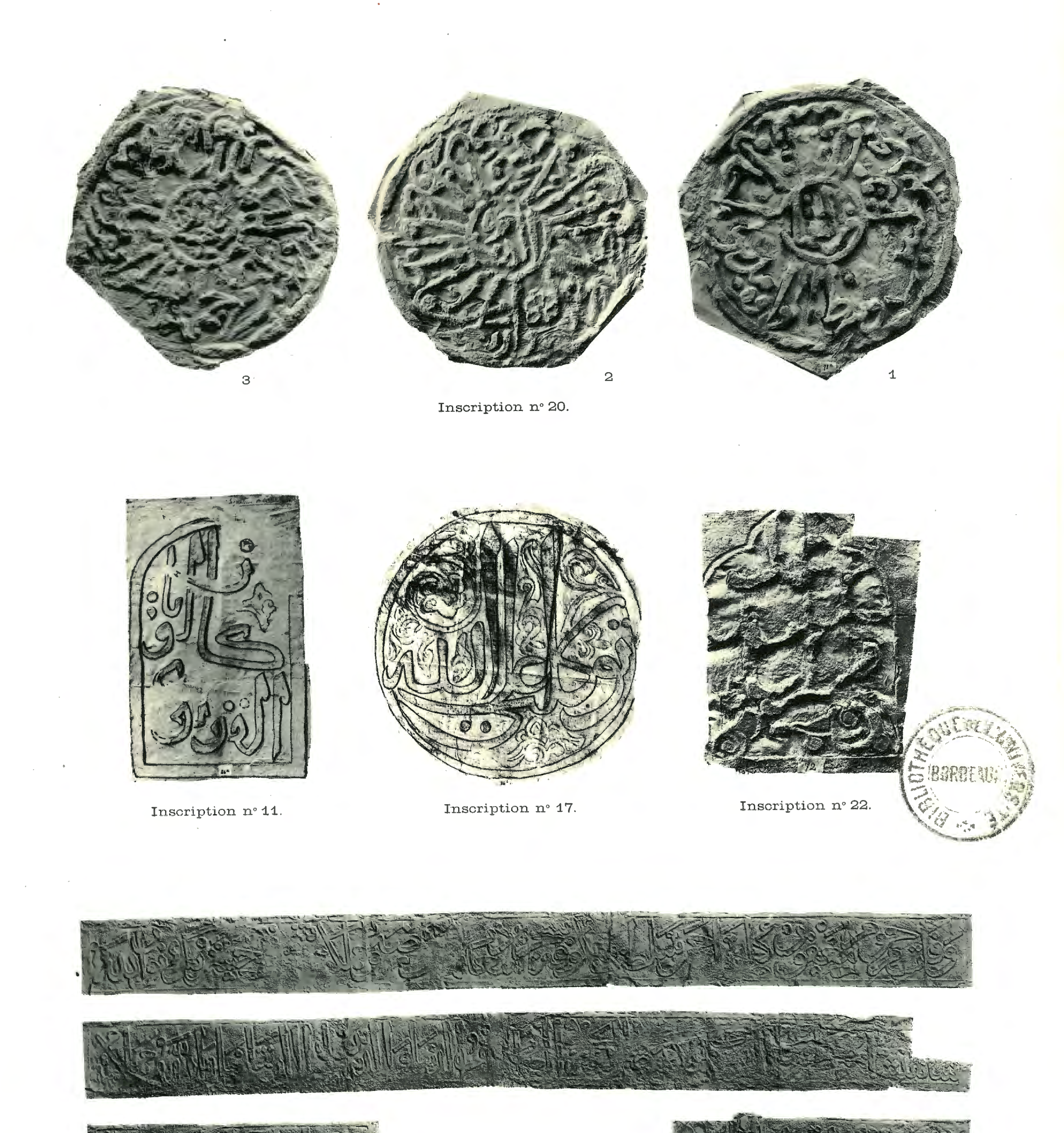
Citadelle, porte B (n° 54).



Fauconnier de Cumont (p. 76, n° 1).

DIWRIGI





3 2 1

Inscription n° 20.

Inscription n° 11.

Inscription n° 17.

Inscription n° 22.

Inscription n° 26.



Inscription n° 32.



Inscription n° 37.



Inscription n° 33.



Inscription n° 39.



Inscription n° 36.





Inscription n° 55.



Inscription n° 56.



Inscription n° 48.





Inscription n° 61.



Inscription n° 58.

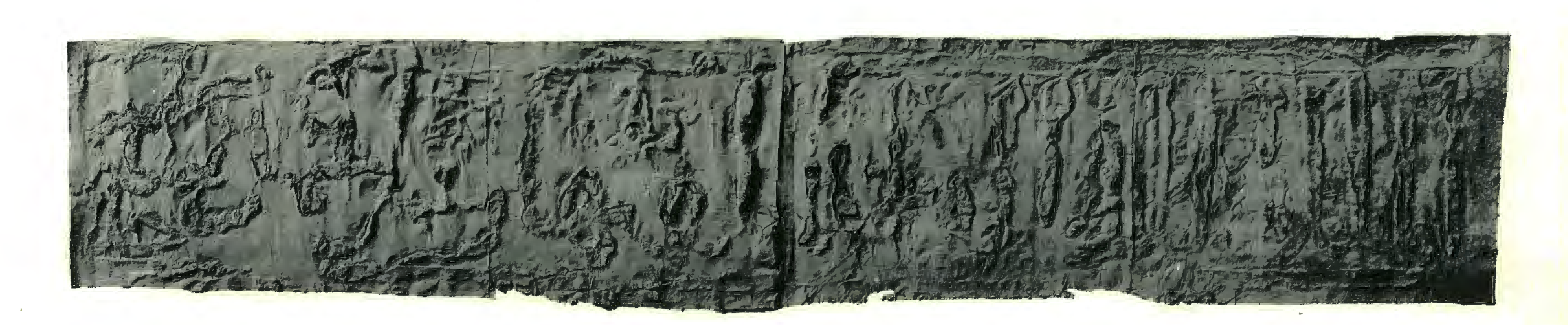


Monnaies de Shâhanshâh (Appendice II).



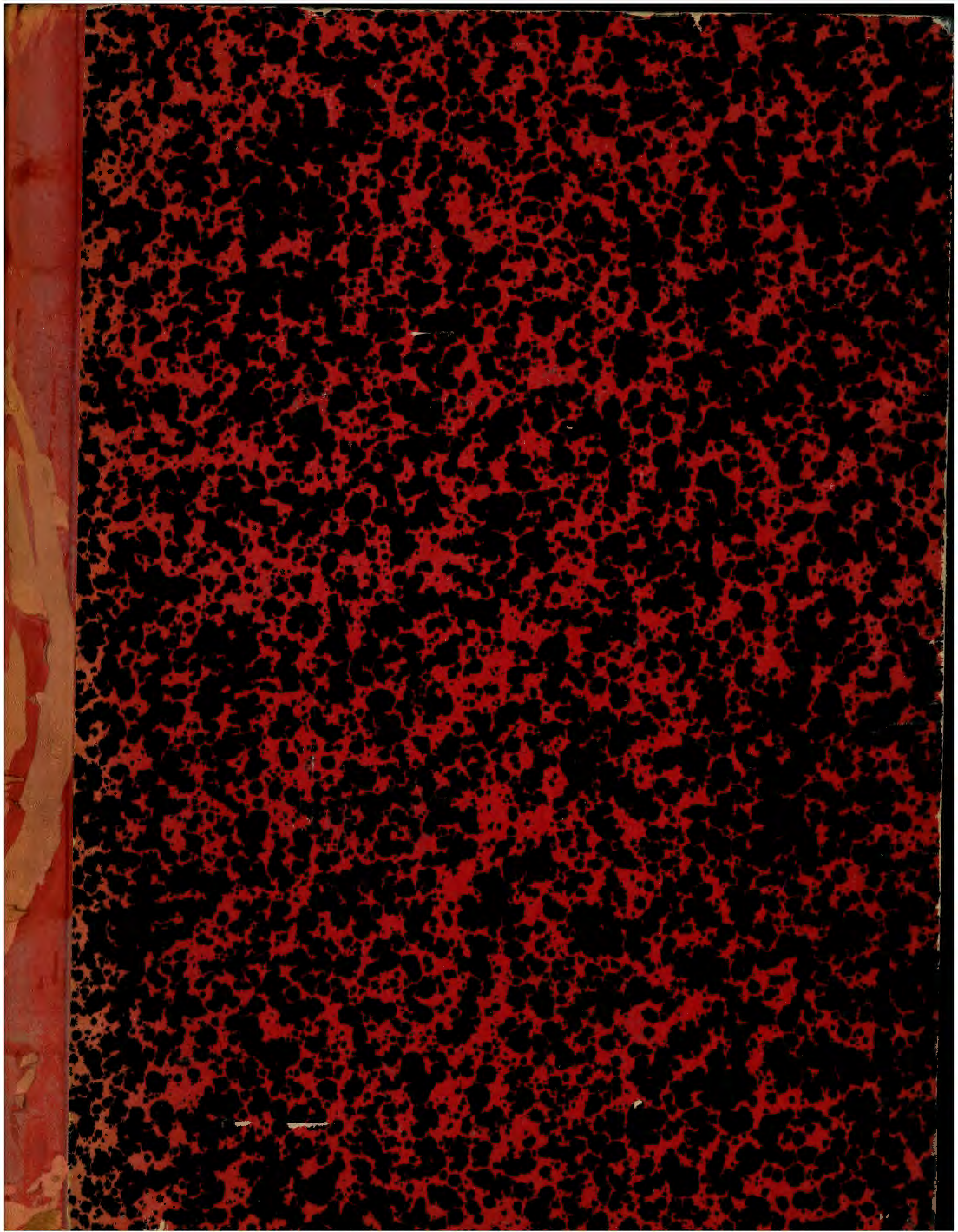
Grande Mosquée (p. 80).

Inscription n° 50.



Inscription n° 45.

Phototypie Berthaud. Paris




7283B
MÉMOIRES
PUBLIÉS
PAR LES MEMBRES
DE
L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
DU CAIRE
29
C